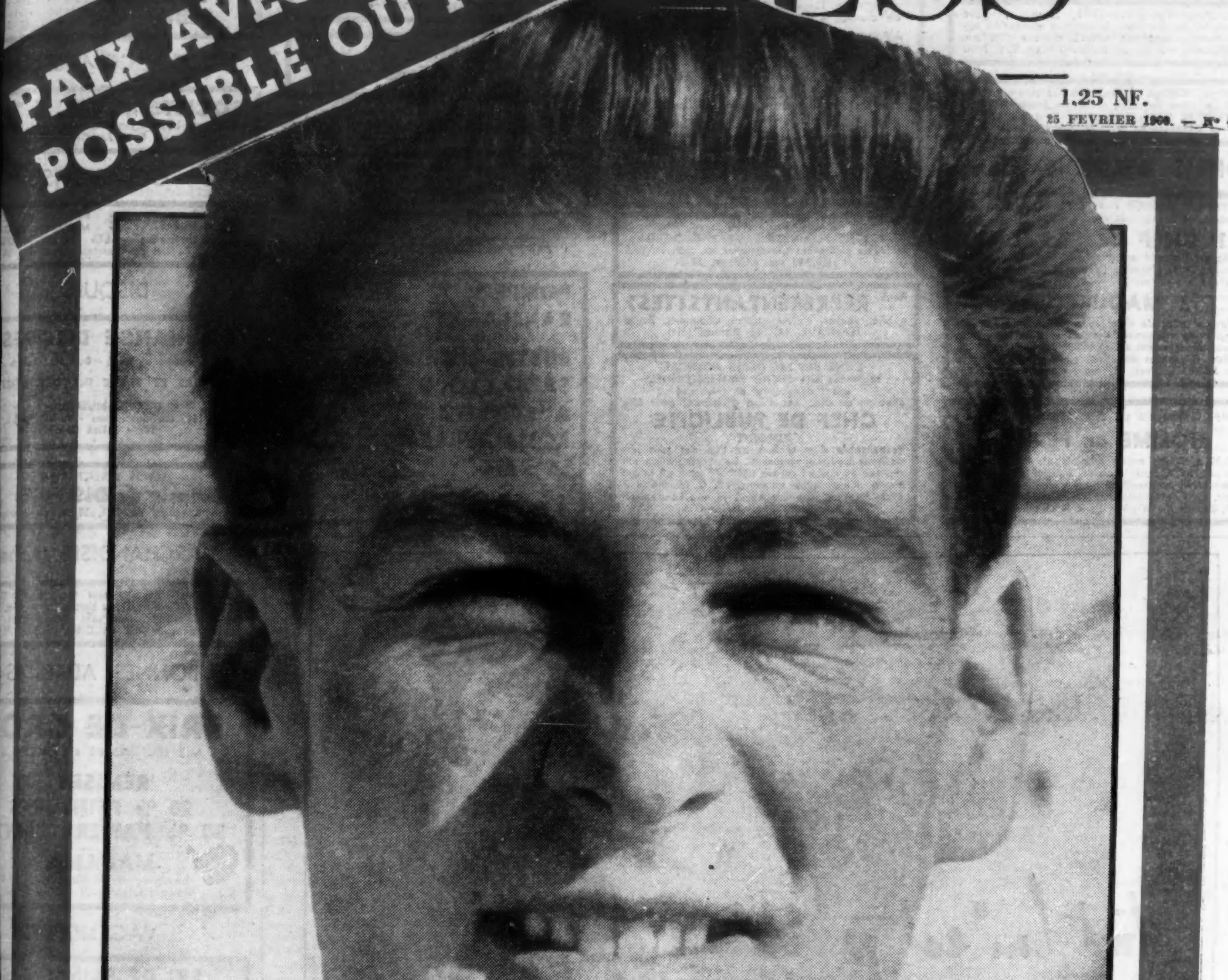
L'EXPRESS

1.25 NF.

25 FEVRIER 1960. — N° [illegible]

PAIX AVEC LE F.L.N. : POSSIBLE OU NON ?



(Presse-Sports.)

LE FRANÇAIS JEAN VUARNET, CHAMPION OLYMPIQUE 1960

« Il n'y a point de plus grande gloire pour les hommes que celle d'être brave par les pieds et par les bras. »

(Homère.)

B 6 ★ ★★★★

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-68

Minimum 12 mm. encadré (42 lettres, signes ou espaces par ligne)

Tarif : 4, 50 NF le mm. (+ taxes 8,52 %)

PAYABLE D'AVANCE

DEMANDES D'EMPLOIS

DECORATEUR-INSTALLATEUR, 12 ans pratique conduite de chantiers, conception réalisation appartements, magasins, stands, cherche situation. CHEDEAU, 110 bis, avenue de Suffren. SUF. 39.42

JEUNE HOMME 30 ans, sérieuses références publicité, libre de suite, recherche poste CHEF DE PUBLICITE chez annonceur ou dans une agence. Ecrire L'Express no 5001, 29, rue Marignan, Paris

OFFRES D'EMPLOIS (cadres)

GRANDE AGENCE PUBLICITE offre poste intéressant et possibilités d'avenir à :

1° CHEF DE PUBLICITE

très expérimenté ayant solides références agence ou annonceur import. (débutant ou niveau « assistant » s'abstenir).

2° MAQUETTISTE

(lay-out-man) de style jeune et moderne capable improviser maquettes d'annonces de styles variés pour département « CREATION ». Ecr. avec curr. vitae, références détaillées (discrétion assurée) à no 5.500 L'Express, 29, rue Marignan, Paris (8e).

Imp. Compagnie pr. Porte Orléans recherche :

HOMME ou FEMME

32-35 a. Bonne expér. administrat. Pratiq. et relations av. Caisses sociales, habitué à command. Formation surintendant d'usine aurait préférence. Env. C. V. et prétent. no 91.491 CONTESSE Publ. 20, avenue de l'Opéra, Paris (1er) qui transmettra

OFFRES D'EMPLOIS

AGENCE DE PUBLICITE INTERNATIONALE

OFFRE UNE SITUATION D'AVENIR A

MAQUETTISTE-CONCEPTEUR DE 1er ORDRE

30 ans maximum. Grande aisance graphique. Expérience solide et variée de la maquette publicitaire. Capable d'imaginer des thèmes de campagne et de les mettre en œuvre.

L'Agence lui offre de puissants moyens techniques, une bonne équipe, un nombre important de produits à budgets larges

Ec. à l'Agence THIBAUD, Direction Artistique 42, rue La Boétie, Paris (8e)

pour dire qui vous êtes et ce que vous avez fait

L'EXPRESS recherche COURTIERS abonnement Paris-province. Ecrire no 4053 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

Situation d'avenir pour PSYCHO-TECHNICIEN GRAPHOLOGUE Sérieuses références professionnelles. Ecr. HAVAS 1150/590 rue Vivienne, 17

Rech. **REPRESENTANTS(TES)** public., jeunes, cultivés, même débutants. Ecrire JEANPAUL, 14, rue Morand (11e)

L'UNE DES PREMIERES AGENCES recherche UN JEUNE PROFESSIONNEL ayant dynamisme et créativité avec un ou deux ans d'exp d'assistant pour être

CHEF DE PUBLICITE

ADJOINT

Responsable d'un secteur de l'un des plus importants budgets nationaux. La rémunération envisagée au départ est de 1.500 NF avec de larges possib. Prem. lettre manuscr. av. C. V. précis à PSYCHOTEC (service AE 2) 13, rue Beudant-17e Discrétion absolue

APPARTEMENTS (Achat)

Rech. **Petit Appartement** même sans conf. RIVE GAUCHE de préférence MERCIER, 14, rue Duphot - PARIS

APPARTEMENTS (Echange)

ATELIER + loggia + 1 pièce, cuisine, s. de b., chauff. centr., eau chaude toute l'année, deux entrées, placards. Peint neuf, 6e et 7e étages, 2 ascenseurs, soleil, vue, CONTRE 4-5 pièces, conf. équiv. Ecr. no 4304 L'Express, 29, r. de Marignan.

AUTEUIL - 3 pièces, cuisine, salle de bains, chauff., eau chaude, peint. neuf, gr. entrée, vue sur parc privé contre 4-5 pièces conf. et quartier équiv. Ecr. no 5391. L'Express, 29, r. Marignan-8e

APPARTEMENTS (Locations)

Je propose 6 mois, mon trois pièces meublées tout confort à famille pouvant me donner 300.000 francs de suite. Téléphoner à DOR. 30-34

APPARTEMENTS (Vente)

POMPE Immeuble construction 3 à 6 p. confort

RANELAGH Rez-de-chaussée surélevé, 6 p., gr. conf., 160.000 NF
2e étage, 7 pièces, façade, grand confort 200 m2

BUTTES-CHAUMONT 2 p., cft, 38.000 NF

SAINT-CLOUD 3 pièces, cuisine, bains

AUSTERLITZ 7e étage, 2 pièces, confort

ROMAINVILLE Immeuble 1957, 4 p., Crédit Foncier

LE RAINCY Immeuble 1957, 5 pièces Confort 23.500 NF + CF

LA GENERALE RIC. 45-99

PROPRIÉTÉS (Vente)

40 km. Paris, RAVISSANT MANOIR, 10 pièces princ., gr. confort. Dépendances div. Parc 4 ha. NADEL, 16, place de la Madeleine - OPE. 97-27

TERRAINS (Offre)

COTE D'AZUR Face à la Baie de SAINT-TROPEZ
Terrains boisés de 1.500 à 3.000 m2 - Vue sur mer
Liste de biens sur toute la Côte
SEDIM à GRIMAUD (Var) Tél. 42 et ANJ. 70-45

LOCAUX COMMERCIAUX

SOCIETE Province recherche pour siège Paris, bureaux superficie 300 à 3.000 m2, bail en propriété. Ecr. P.-L. CHOLET B. P. 69 Paris (15e)

OCCASIONS

ANTIQUAIRE RECHERCHE BEAUX MEUBLES ANCIENS sièges, tapisseries - LES BELLES EPOQUES, 88, boulevard de Courcelles - WAG. 04-89

DISQUES

ECHANGE DISQUES

3 contre un neuf - Bon état exigé

ACHAT ET VENTE DISQUES NEUFS

DISQUES-MUSIQUE
161, rue de Rennes - PARIS (6e)
Tél. : LITtré 63-37

VENDS DIRECTEMENT
Magasin de DISQUES plein centre
Ecrire L'Express no 4713, 29, r. de Marignan-8e

MARCHANDISES (Achat)

C. T. S. ACHETE aux plus hauts cours GRAND COMPTANT tous articles tissus, confection, chaussures. Convoquez-nous sans engagement. Paris Province, 76, rue de Cléry - LOU. 79-86.

BONNES ADRESSES

PRIX DE GROS

AUX LECTEURS DE « L'EXPRESS »

REMISES
20 % PEINTURES
30 % PAPIERS PEINTS

MAGALIA

27, boulevard de la Chapelle - PARIS
Métro : CHAPELLE - NOR. 54-40

VACANCES

SKI DE PRINTEMPS

de mars à mai
30 % de réduction à partir du 20 avril
Enneigement exceptionnel
Hôtel Les Campanules au Lac de Tignes 2.100 m.

SUISSE SEJOUR REPOS
SEJOUR SKI
Tout confort

Du mardi 5 avril au samedi 16 avril
250 NF voyage compris

ENFANTS 8 à 13 ans
13 à 17 ans

LOISIRS ET PLEIN AIR - Kellermann 09-08

MENTON Dans villa, vue mer, jardin : très bel app. meubl. ; studios (avec cuis. et douche). Prix raisonn. Dr Ivaldy, villa Georgette, Terres Chaudes, Menton (A.-M.)

VOYAGES de PAQUES

SPORTS D'HIVER à
Moriond, Chatel, Ischgl, Galtur, Leysin
à partir de 335 NF

L'ITALIE en autocar : 415 NF

Séjour à Amalfi (près de Naples) : 450 NF, Les Baléares, etc.

RENSEIGNEMENTS :

ETUDES ET VOYAGES

122, RUE DE PROVENCE- LAB. 58-35

PUBLICIS 6734 C

tout lui est permis...

...à ce manteau imperméable en nylon laqué signé Franck et Fils. Il peut faire son apparition dès le matin, briller dans les cocktails, chatoyer sous les feux des réceptions nocturnes. Il peut se porter avec ou sans ceinture. Il peut affronter tous les temps... secs ou humides, ensoleillés ou pluvieux. Il est sûr de plaire aux femmes élégantes. Ce modèle existe également en Tergal.

Franck & Fils

80, rue de Passy à Paris
magasin climatisé.

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre
PARIS

Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées, PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

Le capital humain

Je crois que personne n'a mieux dit que vous dans la presse ce que je pense moi-même de la bombe atomique française. En particulier, j'ai retenu cette phrase : « ...du capital humain si précieux, qu'il est le plus grave de dilapider alors qu'il pourrait s'investir dans la recherche constructive »...

Croyez bien, pourtant, que je ne fais pas partie des gens qui écrivent aux journalistes habituellement, car j'ai bien autre chose à faire dans la vie — étant moi-même ingénieur au Centre national de la Recherche scientifique, docteur ès sciences, lauréat de l'Académie, etc. — et souffrant du manque de crédits accordés à la recherche, lorsqu'elle n'est pas orientée vers ce que vous condamnez si justement.

P. L.,
Paris.

Le cœur serré

On a le cour serré devant ces indécentes manifestations de victoire pour une dérisoire et imbécile question de prestige politique.

On attendait de la France autre chose que cette réalisation à des fins meurtrières ! Il eût été tellement plus logique de sa part de proclamer « urbi et orbi » : « Nous aussi sommes en mesure de porter la mort et la dévastation atomiques, mais fidèles à nos traditions, nous avons choisi d'œuvrer pour le bien-être de l'humanité et non pour sa destruction. »

Je juge donc que la France a failli à sa vocation de générosité et de fraternité humaine.

Robert Brassy,
Paris.

La bombe A vue d'Allemagne

Etant actuellement assistant de français dans un internat allemand, je suis très souvent sollicité afin de donner mon avis sur les affaires françaises en général. Aujourd'hui, un fait m'est apparu particulièrement significatif et éloquent à la fois, c'est la manière dont a été accueillie l'annonce de l'éclatement de la bombe atomique française : des huées quasi générales de la part d'une génération « qui n'était pas née en 1940 ». Ces jeunes ont de 16 à 21 ans et font partie pour la plupart de la haute bourgeoisie allemande.

C. Danvel,
Spiekeroog/Nordsee.

Une politique ruineuse

J'ai été déçu par votre dernier numéro car je pensais que la bombe atomique serait en première page et je pensais que « L'Express » ferait vigoureusement campagne contre l'armement atomique.

Les Français ne comprennent pas la situation et admettent facilement que le général de Gaulle et les polytechniciens nous embarquent dans un programme ruineux d'armements atomiques, sans aucune utilité.

Mais personne n'ose dire au général qu'autant sa politique africaine est réaliste et juste, autant sa politique nucléaire est folle et à quel point elle sabote sa politique américaine et compromet les réformes intérieures en nous ruinant.

M. Rey,
Paris.

Une Saint-Barthélemy

Le lundi 25 janvier, tous les appelés étaient prêts à faire une Saint-Barthélemy et la compagnie dont je fais partie, si nous avions été à Alger, aurait massacré les insurgés, et j'aurais été volontaire, et s'il avait fallu tirer le premier coup de feu, je l'aurais tiré pour donner l'exemple, car il ne faut pas oublier que la Garde mobile (« les poulets » comme nous disons) a eu toute une compagnie à terre à cause de quelques misérables petits salopards.

Je ne veux pas juger l'ensemble des Pieds-Noirs sur quelques individus, mais je sens, nous sentons tous, qu'il faut que ce conflit stupide s'arrête, car nous faisons maintenant du racisme à rebours.

Un soldat du contingent.

Trop pessimistes

Vous donnez une impression beaucoup trop pessimiste quand vous parlez de l'armée d'Algérie. Ne vous en déplaise, l'armée n'est pas constituée de lieutenants, capitaines et colonels exclusivement ; il y a aussi des 2e classe et ils ont leur mot à dire.

G. de B.

Les musulmans et de Gaulle

Les événements de ces derniers temps me dictent le devoir de vous exprimer mon opinion personnelle sur le général de Gaulle, opinion qui reflète d'ailleurs la pensée d'une large fraction de la population musulmane.

J'admire la personnalité du général de Gaulle qui personnifie l'homme et le courage de défendre la liberté et la justice. Beaucoup le comparent à Napoléon ! Moi

→

La lettre de « L'Express »

ON mange, on dort, on va au bureau, à l'usine, à l'atelier, on travaille, on revient du bureau, on se collette avec une déclaration d'impôts, on secoue une grippe, on se tracasse pour les enfants, on appelle cela vivre, et on vit en effet. Pour quoi faire ? Son salut ? Cela aurait un sens. Ne le trouve pas qui veut.

Heureusement, il y a pour les uns le verre d'alcool, pour les autres la télévision, pour d'autres encore les comics, ou les cartes, ou la vitesse, ou les tranquillisants. Il y a le bruit, le bruit incessant. Transistors et juke boxes, avec ça l'Occident peut dormir tranquille. Pas une minute à soi pour se demander ce qui fait courir Sammy, et si l'on peut vivre sans Dieu lorsqu'on refuse de vivre pour les hommes.

Et vous croyez, vous, que ça va durer longtemps ?

Que va-t-il advenir à la longue de ce moi Occident, où Dieu est mort, si aucune entreprise collective constructive n'est proposée à la foi, au courage, à la persévérance de ceux qui composent les nations dites évoluées ?

C'est la question qui vous assaille en sortant de la salle où l'on projette en ce moment le film réalisé à la gloire de la fameuse escadrille française formée sur le sol russe, « Normandie-Niémen ».

A l'origine, peut-être parce qu'ils étaient Français, ils représentaient moins un groupe qu'un aggloměrat de quinze individus turbulents, qui avaient refusé, chacun pour son compte, Vichy, la défaite, la démission, la tête sous la cendre. Chacun voulait « descendre son Frisé », le plus grand nombre possible de Frisés.

Mais « on t'apprendra ici qu'une mission remplie, c'est plus important qu'une victoire personnelle », dit un ancien à un nouveau, en l'accueillant sur le sol soviétique.

Et parce que tous surent l'apprendre et se fondre en une collectivité humaine disciplinée, ils furent efficaces et, d'une certaine façon, heureux.

La paix revenue, dans quelle tâche engouffrer les facultés d'enthousiasme et de ténacité des survivants? L'un d'eux, François de Geoffre, a crié ici, il y a quelques mois, son désespoir. C'est que, pour accueillir sa ferveur, son courage, il n'a trouvé en Occident aucune structure. Pas la moindre cathédrale à bâtir. Pourtant, il savait s'intégrer. Il l'a prouvé. Mais s'intégrer à quoi ? A l'Armée ? Dans quel but ?

LES vertus de la plupart de ces « héros » n'étaient pas des vertus militaires. Leur action des années 40 n'était pas celle de soldats dociles aux ordres jusque dans le sacrifice de leur vie. Leur combat était le fruit d'une libre option, leur ennemi celui qu'ils s'étaient reconnu et eux-mêmes désigné, leur lutte une aventure personnelle bien insérée dans une aventure collective.

C'est pourquoi le film qui leur est consacré est beau, c'est pourquoi, au-delà de la guerre, il touche à l'essentiel qui est de savoir pourquoi, contre quoi et avec qui l'on se bat, non par contrainte, mais par choix.

La réponse à ces trois questions, chacun ne peut aujourd'hui espérer la trouver qu'en soi. Alors seulement il devient facile de se répéter, comme le lieutenant de « Normandie-Niémen » : « Notre boulot, c'est remplir une mission, revenir vivant, et recommencer. »

Françoise Giroud.

→

je dis non ! Il est plus : c'est l'Abraham Lincoln de notre temps. Sa grandeur d'âme, son action ouvriront une nouvelle page d'histoire dans les relations de l'humanité. Il fait honneur à son pays.

Voilà l'opinion d'un nationaliste algérien qui, sans être dans les rangs du Front, n'en soutient pas moins la cause sacrée de notre peuple souffrant.

Un Algérien.

Des « gaullistes » à Alger

Il est un fait que l'opinion métropolitaine méconnaît un peu trop souvent, c'est qu'il y a en Algérie — et ce, quoi qu'on en dise — des « gaullistes ». Etant étudiant, je puis vous assurer que, s'il y a évidemment dans les milieux estudiantins des « ultras » qui ne songent qu'à instaurer leur dictature en France, il y a également (et ils sont loin de représenter une quantité négligeable) des étudiants qui pensent que seul le général de Gaulle peut résoudre le problème algérien que les passions ont rendu si complexe et si hardu à la fois.

A. D.,
étudiant,
Alger.

Les libéraux d'Alger

Les libéraux sont beaucoup plus nombreux qu'on ne le pense en Algérie, et tous les Européens ne sont pas automatiquement des ultras, bien au contraire. Il a d'ailleurs été édifiant de constater que la majorité des Européens d'Algérie n'a pas suivi les émeutiers pendant la semaine tragique de janvier. Dès le 24, ils ont pris conscience, après la fusillade, qu'ils avaient été joués par une poignée de fascistes.

Il faut donner aux Européens des raisons de ne pas craindre l'autodétermination. Cela c'est le travail du délégué général, c'est le travail de tous les Français, c'est enfin votre travail, à vous la presse. Votre journal devrait lancer une campagne auprès de vos lecteurs métropolitains, pour que tous les Français écrivent à leurs amis d'Algérie que cette guerre qui sévit depuis cinq ans est stérile, et qu'elle ne fait que creuser le fossé.

Votre tâche à vous, « L'Express », doit se porter vers les musulmans, vers cette élite que constituent les nationalistes modérés, qui attendent, mais qui malgré tout, aimeraient agir pour le bien de l'Algérie.

Un Algérien.

ANCIENS D'ALGERIE

Le Comité national de la Fédération nationale des Anciens d'Algérie (F.N.A.A.), réuni à Paris, après avoir discuté de la vie de l'organisation et de la situation après les événements d'Alger, a décidé :

1°) de tout mettre en œuvre pour la défense effective des droits des anciens d'Algérie, et notamment la reconnaissance par les pouvoirs publics de leur qualité d'anciens combattants ;

2°) d'élargir la F.N.A.A. à tous les anciens d'Algérie. Le Comité national se félicite des résultats déjà obtenus et remercie ses militants qui œuvrent en faveur du regroupement ;

3°) d'approuver les termes de la déclaration du Bureau national pendant les émeutes d'Alger et d'affirmer son accord avec la politique de l'autodétermination qui doit, si elle est loyalement appliquée, entraîner la fin des combats en Algérie ;

4°) de convoquer pour le mois de mai 1960 le Congrès national de la F.N.A.A., en faisant de cette réunion un vaste rassemblement d'anciens d'Algérie, venus de toute la France. Pour financer ce congrès, le Comité national lance une grande souscription et demande à tous d'en assurer le succès.

SIEGE SOCIAL : 17, r. Edouard-Manet, Paris (13e). C.C.P. 16742-79.

La violence au service du droit

Quelques mots de J.-J. Servan-Schreiber dans l'éditorial du 4 février me donnent des remords précis : « Comment vous êtes-vous manifesté, serait-ce simplement — ce qui est beaucoup plus efficace que vous ne croyez — en écrivant à votre journal pour exprimer votre sentiment ?

Eh bien ! voilà :

Comme « le problème de Gaulle est sur son déclin, et que, c'est du nôtre qu'il s'agit », je rentre à Paris.

Moi qui ai horreur de la guerre et du sang, j'ai appris au cours des mois passés à me défendre — pour ne pas être, au moment où seule une arme peut nous sauver, un des « agneaux bêlants prêts pour l'abattoir ». Puissé-je ne jamais avoir à m'en servir ; mais enfin il serait trop bête de ne pas être prêt pour une telle éventualité, dans un pays où malheureusement la force de plus en plus est du côté des armes. Et comme je vous l'écrivais lors de l'enquête sur la démocratie, je suis de celles qui, en dernière extrémité, choisissent la violence au service des droits de l'homme et de la liberté, ne me connaissant pas la force de caractère qui rend active la non-violence voulue.

Hélène Orenga,
Neoth,
Israël.

Les saisies de viande

La saisie de 32.000 kilos de viande par les autorités d'Allemagne de l'Ouest, sur 25.000 tonnes expédiées — soit 1 pour 1.000 environ — est de l'ordre de grandeur des saisies normales dans n'importe quel pays, y compris l'Allemagne, surtout durant les périodes de grande chaleur.

Les abattoirs français n'étaient donc pas en cause, pas plus que la qualité sanitaire des animaux abattus.

H. Rouy,
directeur
de la Confédération nationale
de l'Elevage.

J'ai lu avec surprise dans « L'Express », sous le titre : « Viande : les importateurs allemands accusent », une correspondance mettant gravement en cause des abattoirs municipaux français, ceux de Lyon en particulier.

Or, je sais que la qualité sanitaire des viandes traitées aux abattoirs de Lyon est, grâce aux contrôles multiples et constants, absolument irréprochable. Au cours du mois de janvier, lors d'une visite, M. le directeur des Services vétérinaires sarrois a reconnu que les viandes arrivées des abattoirs de Lyon en Sarre avaient toujours été de bonne qualité.

Si, récemment et pour la première fois, des saisies ont été pratiquées en Sarre pour tuberculose, il n'a jamais été possible d'obtenir des plaignants l'examen contradictoire indispensable.

La campagne de dénigrement dont « L'Express » s'est fait complice a pour cause unique une rivalité économique entre bouchers allemands et français.

L'Adjoint délégué
du maire de Lyon.

[L'adjoint au maire de Lyon (signature illisible) reconnait des saisies pour tuberculose. Il confirme ainsi la correspondance de « L'Express », signalant des saisies pour tuberculose, néphrite, jaunisse, arthrite infectieuse, etc.

Ces maladies ne peuvent être provoquées par les grandes chaleurs. Les 32.000 kilos saisis ne le furent pas exclusivement durant la canicule.

Interrogé sur l'ordre de grandeur des saisies normales, le directeur d'un grand abattoir moderne nous a répondu : « Pas un gramme si, comme chez moi, l'inspection est conséquente. »]

« En français dans le texte »

Dans sa chronique de télévision publiée dans le numéro de « L'Express » du 18 février, M. François Mauriac écrit : « En français dans le texte. M. Louis Pauwels n'est pas allé au Vatican recueillir les propos du Saint-Père. On lui a tout de même fait l'honneur d'inclure ce message dans son émission, bien que sur le programme il n'y figurât pas. Pourquoi le Saint-Père ne nous a-t-il pas été donné en hors-texte et devient-il ici le chef de file de Jean Cocteau et du philosophe hindou Raja Rao ? »

Nous tenons à porter à la connaissance de vos lecteurs les faits suivants :

1) En accord avec la Direction de la Télévision Française, avec l'ambassade de France près le Saint-Siège, et après un certain nombre de démarches personnelles au terme desquelles le Saint-Père avait accueilli favorablement notre requête, Louis Pauwels s'est rendu à Rome pour tourner la séquence télévisée qui a été projetée le jeudi 11 février.

Il a filmé, avec notre collaborateur Jean Feller, le réalisateur Yvan Jouannet et l'équipe de la Radiodiffusion italienne, le Saint-Père lisant son message dans sa bibliothèque privée le lundi 8 février. A l'issue de cette séance de travail, le Saint-Père s'est longuement entretenu avec lui et les membres de l'équipe en présence de Mgr. Dell-Acqua, substitut de la Secrétairerie d'Etat du Vatican, et du Père Steffanizi, Directeur général de Radio-Vatican, et de diverses autres personnalités ecclésiastiques.

Nous avons complété notre reportage les mardi et mercredi 9 et 10 février.

2) Afin de ne point mêler le film consacré au Saint-Père aux films consacrés à d'autres personnalités au cours de l'émission « En français dans le texte », nous avons, en accord avec la Direction de la R.T.F. et selon le vœu exprès exprimé par le Vatican, présenté cette séquence dans un supplément spécial de « En français dans le texte » annoncé par la speakerine, terminé par un générique donnant à ce reportage les formes exactes d'un hors-texte.

Nous avons donc le regret de constater que les affirmations de M. François Mauriac sont en contradiction flagrante avec les faits.

Jean Sangnier,
Louis Pauwels.

Amis de « L'Express »

Après les émeutes d'Alger, le P. S. A., l'U. G. S. et « La Tribune du communisme » organisent, grande salle de la Mutualité, le vendredi 26 février, à 20 h. 45, un meeting sur le thème : « Nos solutions pour une paix négociée en Algérie. Pour une véritable démocratie en France ».

Orateurs : Edouard Depreux, Gilles Martinet et Serge Mallet.

Réseau Fournier

● *A l'attention des lecteurs de la Gironde :*

Il est rappelé qu'un groupe des Amis de « L'Express » est en formation actuellement à Arcachon. Tous les lecteurs intéressés sont invités à se mettre en relation sans délai avec M. Georges Frèze, lycée du Grand-Air à Arcachon.

● *A l'attention des lecteurs des Alpes-Maritimes :*

Le groupe de travail des Amis de « L'Express » se réunira le lundi 29 février, à 20 h. 45, au Café de Lyon (1er étage) pour étudier un programme politique de gauche selon le plan proposé par Alfred Sauvy dans le journal du 11 février. Tous les lecteurs des A.-M. sont invités cordialement.

VACANCES 1960

Le grand catalogue illustré annuel du TOURISME FRANÇAIS vient de paraître.
Il contient tout le détail des centaines de voyages organisés pour Pâques et pour l'été.
Tous frais compris (transport, hôtels-restaurants, guides, excursions, pourboires et taxes).

Demandez sans aucun engagement cette documentation exceptionnelle à l'aide du bon gratuit ci-dessous :
(4 timbres à 0,25 NF)

BON GRATUIT

NOM
ADRESSE

VILLE

Désire recevoir sans engagement le catalogue illustré Pâques et Été 1960.

LE TOURISME FRANÇAIS
LICENCE 77
96, rue de la Victoire - PARIS 9e - TRI. 15-43

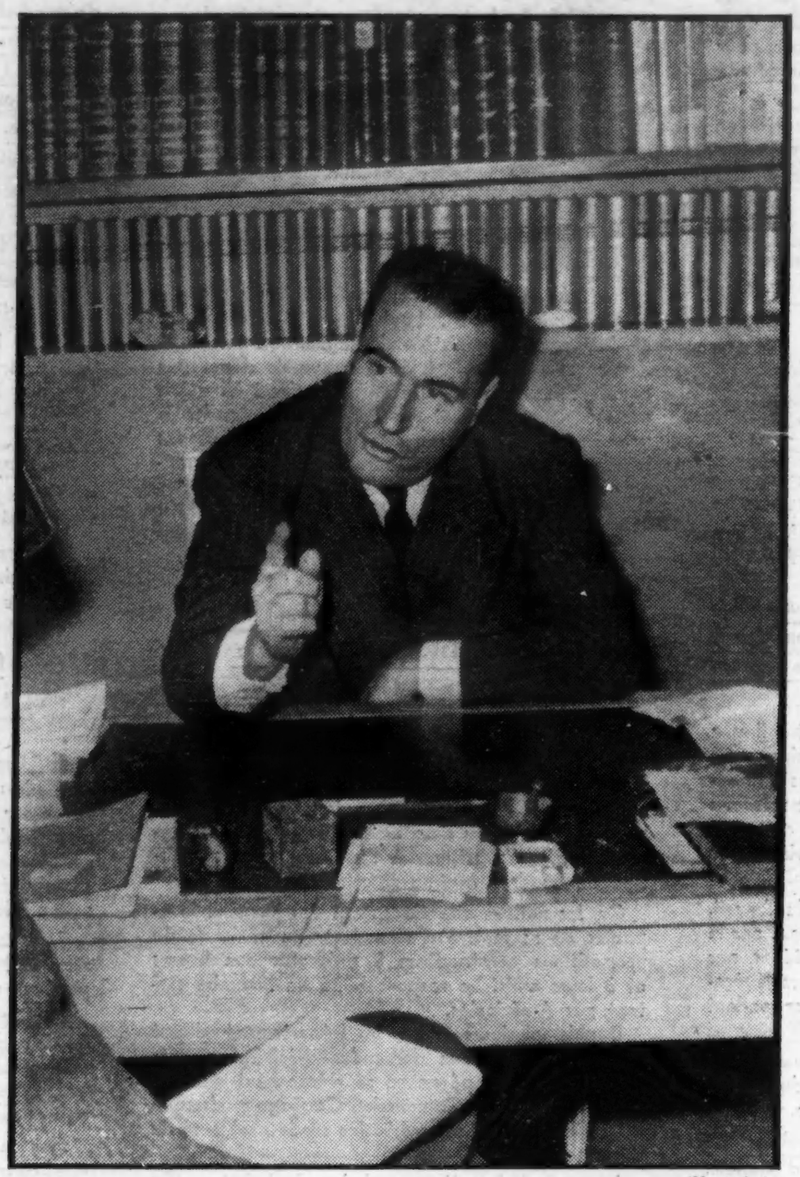
FORUM

Le deuxième épisode

● ***Depuis l'échec de l'insurrection du 24 janvier, une nouvelle situation politique est créée. François Mitterrand en fait l'analyse et livre sa conclusion.***

Y eut-il treize complots le 13 Mai ? Un seul en tout cas fut franchement et carrément gaulliste. De bons réflexes, une belle audace — et aussi, dans son jeu, l'atout maître — lui permirent de l'emporter. Ce que sont devenus les autres, on l'a vu le 24 janvier. Les conjurés en demi-solde qui n'avaient pas marchandé leur peine pour abattre la République commencèrent à rechigner. L'homme qu'ils avaient installé à la première place n'en faisait qu'à sa tête et accaparait l'héritage. Allaient-ils, comme tous les Français, borner leur activité politique à mâcher du laurier tout en recueillant et en interprétant les paroles de la Pythie ? Ce sort leur parut trop ingrat.

Plus sages, ils auraient compris que le seul adversaire dangereux, pour qui a conquis l'Etat de haute lutte, est le compagnon de la veille. Lui aussi est porteur d'espérance. Lui aussi se nourrit d'ambitions. Lui aussi prétend au pouvoir. De Gaulle, qui n'avait rien à redouter du régime abattu dont les maîtres s'étaient au surplus complu à l'élever, ne pouvait manquer de se retourner contre les barons qui poussaient l'insolence jusqu'à se rappeler qu'ils avaient fait un roi. Ainsi s'engagea la lutte patiente dont s'achève le premier round.



(Marquis.)

M. François Mitterrand, sénateur de la Nièvre.
« L'Armée n'engagera pas la sotte querelle des mots. »

Une guerre de succession

Ce fut, en bref, une petite guerre de succession. L'Armée, les ultras et de Gaulle avaient ensemble renversé la IVe République. Au soir du 1er juin 1958, l'un avait reçu la France en apanage, les autres l'Algérie. Mais il était clair que de Gaulle ne souffrirait pas longtemps ce partage d'influence. Il avança quelques pions, marqua des avantages. Soustelle enchaîné au char du triomphe, Salan, Allard, Vanuxhem, Jouhaud, un quarteron de colonels exilés, qui en Allemagne, qui dans des garnisons paisibles de province et qui aux Invalides — le peuple français enfin, ancré dans l'approbation à 80 %, tout cela garantissait, semblait-il, l'ordre intérieur.

De Gaulle put se consacrer aux grandes affaires, recevoir Ike, ne pas recevoir Mohammed V, inviter K, ne pas inviter Ben Bella, refuser l'indépendance de la Guinée, accepter l'indépendance du Mali, formuler l'autodétermination, encourager la pacification, se flatter d'avoir restauré un régime parlementaire, ignorer le Parlement, renvoyer Pinay et amorcer la bombe.

Négligea-t-il plus qu'il ne convenait les intrigues algéroises ? Crut-il que l'Armée obéirait par instinctive discipline au plus prestigieux de ses chefs ? Que les ultras se contenteraient de récriminations dérisoires par crainte de troubler la légitimité gaulliste ? J'opposant que je suis eut pendant quelques heures le cœur serré au spectacle de cet homme livré à l'abandon glacé des palais désertés parce qu'un certain Ortiz avait goguenardé derrière des barricades. D'un coup disparaissaient les mirages. Les plus fidèles serviteurs donnaient les conseils de la peur et du consentement. Il ne restait plus au général de Gaulle que la sérénité de l'orgueil. Un destin n'est pas manqué tant qu'il demeure égal aux exigences de l'Histoire. L'Histoire ? Que lui demandait-elle encore ?

A la fois oui et non

De Gaulle en uniforme et le verbe haut décida de dire à la fois oui et non. Non à Ortiz. Oui à l'Armée. Mais l'Armée, qui préfère de Gaulle à Ortiz, préfère « l'Algérie française » à de Gaulle. Aussi attendit-elle le discours du 29 janvier pour rendre son arbitrage dans le sens que l'on sait. Dès qu'elle eut obtenu les garanties qu'elle désirait sur le cessez-le-feu et les délais et conditions du référendum, elle abandonna sans regret les insurgés d'Alger à leur sort.

L'Armée répugne à faire « l'Algérie française » malgré de Gaulle ou contre lui. Mais elle ne compte pas la bâtir avec lui. Il est trop visible qu'il n'y croit pas et qu'en préconisant une Algérie fédérée de plus en plus illusoire, il est prêt à se rabattre sur une Algérie partagée. Or, l'Armée n'a pas renoncé à l'intégration. Elle continue de penser que l'événement capital des journées de mai 1958 fut la fraternisation du Forum. Elle regrette cette chance, à son avis, gâchée par les incertitudes du pouvoir. Mais elle ne veut pas remettre en question le nouvel équilibre établi en France grâce au premier coup de force d'Alger. Elle souhaite préserver à la fois le régime gaulliste et « l'Algérie française », car elle constate que la métropole écoute et suit de Gaulle avec d'autant plus d'aise qu'il a frappé les ultras et maintenu le principe de l'autodétermination. Ce ne sont donc pas les foucades de quelques extrémistes qui la précipiteront dans l'aventure.

A condition, évidemment, que l'insurrection ne devienne pas, comme en d'autres temps, le plus sacré des devoirs parce que l'intégrité de la patrie serait, par la faute de l'Etat, gravement menacée.

L'Armée n'engagera pas la sotte querelle des mots et des formules. Peu lui importe désormais que « l'intégration », « l'Algérie française » et « la solution la plus française » entrent ou non dans le vocabulaire officiel. L'essentiel est que leur contraire soit rendu impossible dans les faits. De ce point de vue, Ortiz a rempli son office. On n'imagine plus Ferhat Abbas débarquant à Orly et tombant dans les bras, au Quai d'Orsay, de son ami Ben Bella.

De Gaulle, qui a cruellement ressenti la fragilité de son propre système devant la révolte des désespérés et l'attentisme de l'Armée, n'a pas pris et ne prendra pas le risque de transformer cet attentisme en hostilité. Ce qu'il voulait accomplir avant le 24 janvier ne peut plus l'être qu'avec d'infinies précautions. Objectivement, le pouvoir a reculé par rapport au but qu'il s'était fixé. L'insurrection a échoué, si son plan était de régner à Paris ; mais elle a réussi s'il s'agissait seulement pour elle d'interdire et, d'ici longtemps, la liberté de mouvement, d'approche et de décision nécessaire à de Gaulle pour clore le conflit algérien.

La Gauche réjouie

La Gauche, avec l'immense majorité des Français, s'est réjouie. De Gaulle, vainqueur d'Ortiz, lui paraît maintenant maître de ses desseins.

Elle raisonne comme si les antagonistes n'avaient pas recouru à l'arbitrage de l'Armée. Or, que veut l'arbitre ? Que la démocratie parlementaire classique et sa cour des miracles investissent à nouveau l'Etat ? Que tout recommence comme avant ? Que M. Murphy revienne à Barbezieux ? Que le peuple algérien choisisse, par la grâce du suffrage universel, d'être Français, ou bien de siéger à l'O.N.U. ? Que M. Mollet et M. Pinay entament, aussitôt la guerre terminée, le duo harmonieux du progrès et de l'ordre alternés ?

L'Armée a cédé avec Massu et Mirambeau une part d'elle-même, mais de Gaulle a cédé une part de sa politique algérienne. On fera le fédéralisme interne. On découpera les contours d'une Algérie kabyle ou arabe, française ou mozabite. Est-ce une audace ? Il y a beau temps que les officiers des Affaires indigènes tentent d'écrire le siècle passé à rebours et de refaire à leur guise l'œuvre unitaire de la France en Afrique du Nord. Au-delà, je n'aperçois rien que l'ébauche d'une partition future que personne ne souhaite, mais que l'entêtement des uns et des autres prépare.

Je sais bien que chacun spécule avant tout sur le concours d'un même allié, le temps, pour imposer la solution de son goût. Avec l'échec de l'insurrection d'Alger a commencé le deuxième épisode de la compétition ouverte entre les conjurés du 13 Mai. Il serait grandement utile que la Gauche se garde de célébrer comme une victoire de la démocratie ce qui ne fut que la péripétie — sans doute heureuse — d'un duel où l'on se dispute ses dépouilles.

FRANÇOIS MITTERRAND.

la lingerie infroissable
*
le déshabillé de bain
*
la robe 11 à 7
*
la coiffure mise-en-plis
*
TOUTES LES BOUTIQUES EN UNE SEULE
chez
ROGER & GALLET
62, Fg Saint-Honoré

CORRESPONDANCES EXPRESS

M. CHABAN-DELMAS HÉSITE CONTRE M. SOUSTELLE

● A l'U.N.R., l'affaire Soustelle n'est pas terminée. Les adversaires de l'ancien ministre, qui dut quitter le gouvernement après l'insurrection d'Alger, se sont juré d'obtenir son exclusion du parti.

C'est M. Chaban-Delmas, président de l'Assemblée nationale, qui avait apparemment mené jusqu'ici l'offensive, poussé par l'Elysée. De Moscou, où il se trouve actuellement, il aurait téléphoné à ses amis pour leur demander « d'en finir avant son retour », prévu pour le 6 mars.

Mais les anti-soustelliens souhaitent que M. Chaban-Delmas prenne sa part de responsabilité dans la décision. Ils attendront donc son retour pour convoquer une réunion « de décision » du comité central de l'U.N.R.

Pour l'instant, ils se contentent de se mettre en rapport avec les fédérations « gauchistes » pour leur demander de lancer des appels au comité central en faveur de l'exclusion de Soustelle.

Si cette exclusion n'était pas décidée, certains envisagent de démissionner et de se joindre aux « gaullistes de gauche » pour fonder un nouveau parti.

UN NOUVEAU PROBLÈME : LE CHOMAGE DANS L'EXPANSION

● Le ministère du Travail signalait la semaine dernière, pour le mois de février, une progression de 5 500 du nombre des chômeurs secourus, et de 18 000 du nombre des demandes d'emploi non satisfaites.

La France compte actuellement, malgré une nette reprise et des chiffres records de production, autant de chômeurs qu'en mars 1959, alors qu'elle se trouvait au creux de la vague récessive.

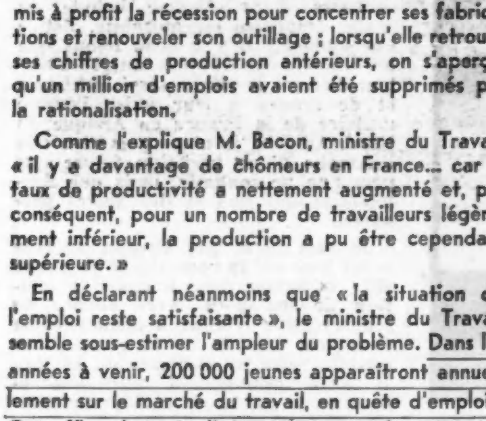
Un phénomène identique était enregistré il y a un an, aux Etats-Unis : l'industrie américaine avait mis à profit la récession pour concentrer ses fabrications et renouveler son outillage ; lorsqu'elle retrouva ses chiffres de production antérieurs, on s'aperçut qu'un million d'emplois avaient été supprimés par la rationalisation.

Comme l'explique M. Bacon, ministre du Travail, « il y a davantage de chômeurs en France... car le taux de productivité a nettement augmenté et, par conséquent, pour un nombre de travailleurs légèrement inférieur, la production a pu être cependant supérieure. »

En déclarant néanmoins que « la situation de l'emploi reste satisfaisante », le ministre du Travail semble sous-estimer l'ampleur du problème. Dans les années à venir, 200 000 jeunes apparaîtront annuellement sur le marché du travail, en quête d'emplois. Cet afflux de main-d'œuvre jeune va de pair avec l'accélération de l'exode rural, qui touche actuellement 80 000 travailleurs masculins par an (le chômage rural vient de s'accroître de 3 000 personnes en un mois), évincés par la mécanisation.

Au total, c'est la création de 300 000 emplois par an qu'il faudrait prévoir. De plus, des secteurs entiers, comme l'aéronautique et l'industrie navale, dont la crise, pourtant prévue de longue date, a pris les pouvoirs publics au dépourvu, sont à reconvertir.

La France évitera le million de chômeurs dans cinq ans si la réduction de la journée de travail, sans perte de salaire, va de pair avec une loi-programme assurant l'exécution d'un plan d'expansion à long terme.



LOI SCOLAIRE : DEUXIÈME ROUND

● Pour sa campagne contre la loi scolaire du 30 décembre, le Comité national d'action laïque a mis en circulation 150 000 carnets de pétition dont 6 000 à Paris. Chaque carnet peut recevoir 300 signatures. Moins d'une semaine après le début de la campagne, le nombre des signatures recueillies dépassait le million.

Dans son action, le C.N.A.L. se heurte à une double opposition : celle du gouvernement, qui a interdit l'usage des locaux scolaires et municipaux pour la collecte des signatures ; celle de l'Eglise, qui rappelle la forte majorité parlementaire favorable à la loi scolaire (427 voix contre 71), déconseille formellement aux pratiquants de s'associer à la campagne et en fait une question de fidélité religieuse.

Le résultat final de la campagne ne manquera pas d'influer sur l'orientation des décrets d'application de la loi scolaire qui doivent être soumis au Parlement lors de sa prochaine session qui s'ouvrira le 26 avril.

La tâche délicate de rédiger les décrets d'application revient à M. Louis Joxe, successeur de M. Boulloche au ministère de l'Education nationale. Ancien universitaire, M. Joxe essaye de dépolitiser autant que possible toute l'affaire. C'est lui qui a envoyé aux recteurs et aux inspecteurs d'Académie une circulaire dans laquelle il demande que les locaux scolaires ne soient pas utilisés comme permanences par les enseignants qui font circuler les cahiers de pétition du C.N.A.L. D'autre part, il songerait à confier la rédaction des décrets d'application de la loi scolaire à un comité de juristes.

LA POSITION AMÉRICAINE SUR LE DÉSARMEMENT : « CATASTROPHIQUE »

● La préparation de la conférence sur le désarmement, qui doit s'ouvrir le 15 mars à Genève, se révèle difficile. Dans l'esprit des Occidentaux, le nouvel organisme de Genève (qui groupera cinq pays de chacun des deux blocs) devrait devenir permanent et se substituer à l'ancienne sous-commission de Londres.

Or, les nations atlantiques ont été jusqu'ici incapables de se mettre d'accord sur un minimum de propositions constructives à présenter aux Russes et à leurs amis. La responsabilité en incombe surtout aux Américains.

Depuis plusieurs mois, le Département d'Etat demeurait sourd aux demandes d'éclaircissements de ses alliés européens en se retranchant derrière les travaux de la « Commission Coolidge », chargée de définir la position américaine sur le problème du désarmement.

Le rapport de cette commission vient d'être enfin communiqué aux intéressés, qui l'ont jugé « catastrophique ». Non seulement les mesures concrètes de désarmement n'interviennent, dans le plan américain, qu'au stade de la troisième étape (après le recensement des forces et des armements existants), mais il n'est fait aucune mention précise du désarmement nucléaire.

Il est difficile d'imaginer un document qui justifie mieux les affirmations soviétiques selon lesquelles les Américains ne souhaitent pas réellement le désarmement.

La pauvreté de ce document s'explique par les divisions internes de l'administration américaine. Les militaires et certains diplomates s'opposent encore à toute diminution du potentiel défensif de la nation et le président Eisenhower hésite à imposer son autorité.

UNE DANGEREUSE ORDONNANCE CONTRE BIAGGI

● Officiellement, Me Biaggi a été mis en liberté provisoire pour raisons de santé. Rien dans son dossier ne permettait de s'opposer à cette mesure.

Ce qu'on murmure, c'est que la plainte en forfaiture qu'il a déposée a beaucoup impressionné les magistrats chargés d'instruire son affaire.

Cette affaire est celle du « complot » contre la sûreté intérieure de l'Etat. Les enquêteurs s'efforcent de démontrer que les inculpés se sont concertés dans le but de renverser le régime. Le dossier serait encore assez maigre, bien que des informations importantes soient attendues par le juge d'instruction. Beaucoup de documents compromettants ont été brûlés ou emportés à Alger, la police n'ayant pas fait preuve, au moins dans les premiers jours, d'une très grande diligence.

Il existe une seconde affaire, instruite à Alger : celle qui concerne l'assassinat de vingt-quatre gendarmes, le 24 janvier. L'enquête, paraît-il, apporte chaque jour de nouvelles précisions intéressantes.

Lorsque le dossier aura été transféré à Paris, il sera possible de mêler les deux affaires et, le cas échéant, d'inculper « certains comploteurs » de complicité d'assassinat.

Une des conséquences que risque en tout cas d'avoir l'affaire Biaggi, c'est l'adoption d'une ordonnance visant à interdire toute activité politique telle que : déclarations publiques, articles, réunions, etc., à tout individu arrêté, puis remis en liberté provisoire.

Ce texte qui, pour l'instant, ne concerne que Me Biaggi et les autres membres du complot, pourrait, dans l'avenir, être utilisé à d'autres fins et contribuer à la mise au pas de la presse d'opposition.

La procédure suivante aurait été imaginée :

1° Modification des articles du Code concernant la liberté provisoire ;

2° Ultérieurement, nouvelle définition des articles touchant à la sûreté intérieure et extérieure de l'Etat.

La commission Battestini, du nom du président de la Cour de cassation, chargée de réviser les articles du Code pénal, verrait mettre un terme à ses activités, jugées trop lentes.

L'inspirateur de ces mesures est M. Constantin Melnik, chargé auprès de M. Debré de la coordination entre les services spéciaux et la police.

COMMENT LA F.N.S.E.A. TRAHIT LES AGRICULTEURS

● L'assurance sociale obligatoire des agriculteurs est l'une des mesures prévues par le gouvernement en faveur du monde rural. Le mode d'assurance le plus équitable, recommandé par la « Mutualité sociale agricole », eût été de faire cotiser tous les exploitants à une caisse mutuelle, en fixant leur cotisation selon leur revenu cadastral.

Tout comme dans le système en vigueur pour les salariés, les agriculteurs les plus riches auraient ainsi payé un peu (très peu) pour les plus pauvres.

Or, les Chambres d'agriculture et la F.N.S.E.A., au nom de « la défense des libertés individuelles » contre « l'emprise de l'Etat », se sont opposées à tout système tendant à assujettir les riches à des cotisations plus élevées que les pauvres.

Ces deux organismes, défenseurs attitrés des intérêts paysans, ont opté en faveur de l'assurance individuelle auprès d'une multiplicité d'organismes assureurs — c'est-à-dire, en fait, auprès de compagnies privées qui demandent des primes d'assurances identiques aux assurés, que ceux-ci soient pauvres ou riches.

Cette option aura trois conséquences :

1° L'assurance sociale des agriculteurs va être soustraite au contrôle des intéressés, contrôle que la Mutualité sociale agricole était pourtant apte à leur accorder ;

2° La multiplicité des assureurs et leur caractère privé entraîneront nécessairement un contrôle très strict de l'Etat ;

3° A la faveur du système choisi, les compagnies d'assurances privées pourront pénétrer dans des centaines de milliers de familles paysannes.

La F.N.S.E.A. affiche comme principal souci « l'unité » du monde paysan. Ce souci d'unité s'impose constamment au détriment des plus défavorisés. Il a, par exemple, abouti, au congrès de cette semaine, à l'exclusion de la fédération du Gers, dont la tendance politique ne convenait pas aux dirigeants nationaux.

Le même souci « d'unité » a fait choisir à la F.N.S.E.A. l'indexation des prix agricoles comme principale revendication, alors que cette indexation est irréalisable pour la viande, notamment, dans l'état actuel du circuit de distribution, et qu'elle ne peut en aucun cas tenir lieu d'une politique agricole à long terme, seule capable de relever le niveau de vie des petits exploitants.

LE PROBLÈME VITICOLE

— Nos gros rouges ne s'attachent pas à l'échalas...

HISTOIRE D'UNE FAUSSE NOUVELLE

● La nouvelle, lancée prématurément par l'agence américaine « United Press International », de la naissance du bébé royal au palais de Buckingham, ne relève pas seulement de la petite histoire du journalisme. L'incident a également souligné la gravité du danger politique créé par l'existence même de ce puissant instrument de transmission que constitue une grande agence de presse.

Que s'est-il passé ?

A minuit et quart, dans la nuit du 16 au 17 février, un opérateur chargé de surveiller les téléscripteurs du bureau parisien d'U.P.I. remettait au rédacteur du service de nuit une dépêche annonçant, dans les formes d'usage, la naissance du bébé royal. Dans une agence de presse, la rapidité est un impératif absolu. Sans vérifier la provenance, dans un geste réflexe, le rédacteur, qui savait au reste la naissance imminente, « répercuta » aussitôt la nouvelle sur les téléscripteurs des clients.

En fait, la nouvelle ne venait pas de Londres. Elle était « tombée » sur la machine qui assure le retour des messages échangés entre le bureau parisien d'U.P.I. et ses six clients provinciaux de Rennes, Tours, Bordeaux, Lyon, Montpellier et Nice.

Les développements qui suivent normalement une nouvelle annoncée en « bulletin » ne venant pas, le rédacteur alerta Londres. Londres démentit. Le rédacteur « tua » l'information vingt minutes après l'avoir lancée. Mais il était trop tard. Radio-Luxembourg avait diffusé la nouvelle. Les autres agences, entendant de Londres Radio-Luxembourg, crurent qu'elles avaient été « battues » et s'informèrent au palais de Buckingham. Buckingham publia un démenti.

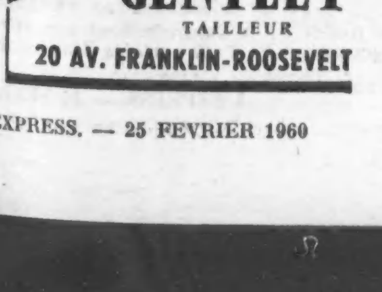
Le rédacteur fautif d'U.P.I. a été licencié. Mais les choses n'en sont pas restées là. Le directeur du bureau parisien de l'agence a porté plainte contre inconnu.

C'est que plusieurs indices lui font croire que l'envoi de cette fausse information n'est pas l'œuvre d'un mauvais plaisant, mais une malveillance visant à discréditer l'agence. L'heure était en effet particulièrement bien calculée pour que la nouvelle puisse franchir le maximum de barrages : à minuit et demi, les journaux du matin « boudent » leur deuxième édition. Lorsque arrive une nouvelle de ce genre, lancée par une agence sérieuse, ils refont leurs titres sans vérifier.

Si U.P.I. a tenu à saisir la justice, c'est que l'affaire aurait pu être beaucoup plus grave. La nouvelle était fausse, le bébé royal n'était pas né : cela ne tirait pas à conséquence. Mais l'incident prouvait qu'il était possible à n'importe qui de lancer une information sur les fils de l'agence. Si l'information était venue, par exemple, d'Alger, ou si elle avait annoncé la mort d'un haut personnage, on imagine les suites...

U.P.I. a pris aussi des mesures pratiques. Un code a été envoyé à tous les correspondants. Ne seront désormais prises en considération que les nouvelles authentifiées par ce chiffre.

COSTUME sur mesures en tissu anglais: 500 NF



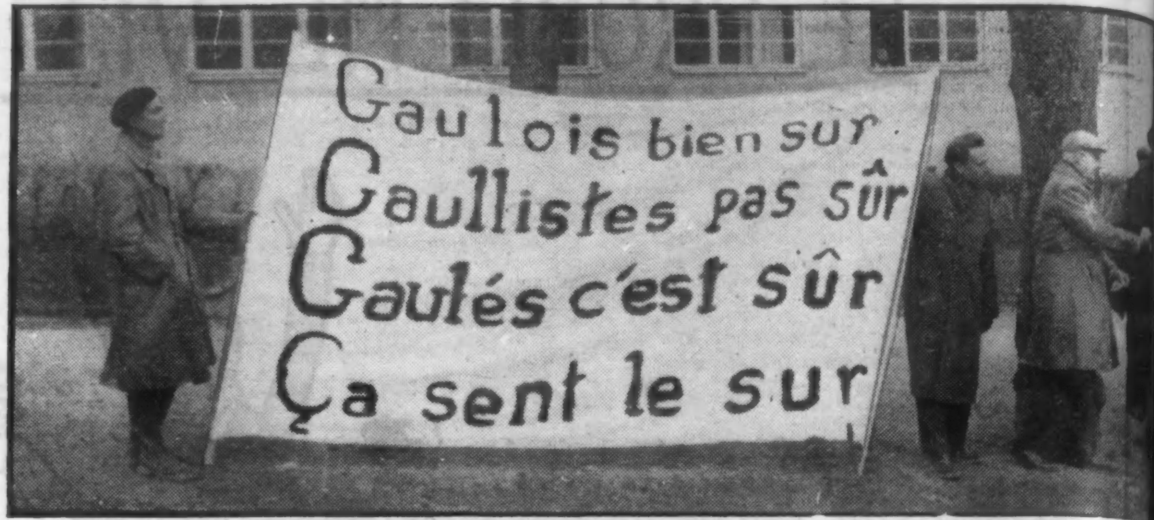
GENTLEY
TAILLEUR
20 AV. FRANKLIN-ROOSEVELT

LA GRANDE SÉVERINE
Diners
Grands & Petits Soupers
ORCHESTRES
(JAZZ ET TYPIQUE)
7, RUE SAINT-SÉVERIN
(près de l'Église)
TÉL. : DANTON 15-54 FERMÉ LE DIMANCHE

AGRICULTURE

Contre l'exode

● *Jamais l'inquiétude et la colère des masses paysannes n'ont été si grandes. M. Tanguy-Prigent, ancien ministre de l'Agriculture, propose une politique.*



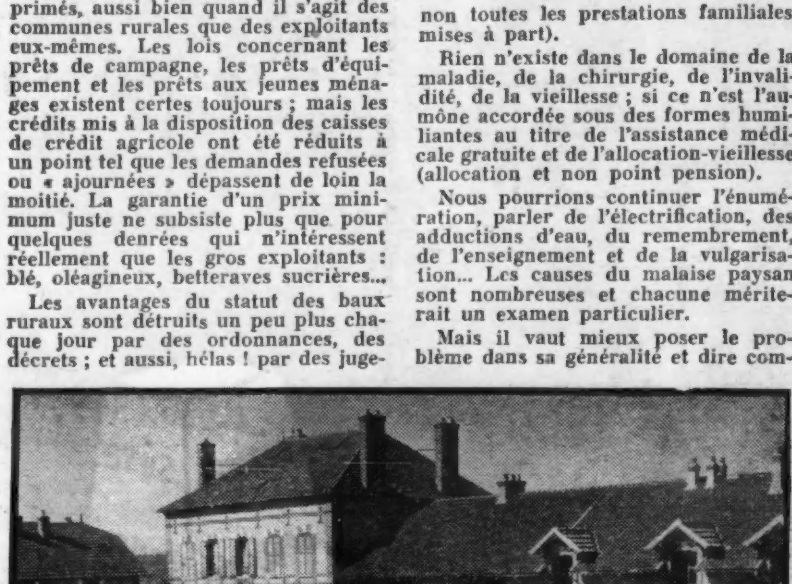
(Agip.)

LA MANIFESTATION PAYSANNE DE CHARTRES.
Un juste revenu minimum.

LA politique brutalement antirurale pratiquée par le régime actuel frappe cruellement les familles paysannes, particulièrement dans les régions où les fermes sont petites, morcelées et « sous-équipées » à un degré que beaucoup ne soupçonnent pas.

Les subventions et les prêts à long terme sont presque entièrement supprimés, aussi bien quand il s'agit des communes rurales que des exploitants eux-mêmes. Les lois concernant les prêts de campagne, les prêts d'équipement et les prêts aux jeunes ménages existent certes toujours ; mais les crédits mis à la disposition des caisses de crédit agricole ont été réduits à un point tel que les demandes refusées ou « ajournées » dépassent de loin la moitié. La garantie d'un prix minimum juste ne subsiste plus que pour quelques denrées qui n'intéressent réellement que les gros exploitants : blé, oléagineux, betteraves sucrières...

Les avantages du statut des baux ruraux sont détruits un peu plus chaque jour par des ordonnances, des décrets ; et aussi, hélas ! par des jugements de la Cour de cassation grossièrement en contradiction avec la pensée clairement exprimée par le législateur et les textes eux-mêmes. Le manque de crédit, et aussi les complaisances, les puissantes interventions qui entraînent les « dérogations » dites exceptionnelles, font que le plan de déconcentration des grands centres et et d'industrialisation partielle des régions excentrées n'est pas appliqué. La péréquation du coût des transports et de l'énergie ne dépasse pas le stade des promesses. Les familles paysannes ne bénéficient pas de la Sécurité sociale (les allocations familiales, mais non toutes les prestations familiales, mises à part).


(Doisneau-Rapho.)

UNE PETITE FERME MODÈLE EN SEINE-ET-MARNE.
Une société moderne à créer presque entièrement.

Rien n'existe dans le domaine de la maladie, de la chirurgie, de l'invalidité, de la vieillesse ; si ce n'est l'aumône accordée sous des formes humiliantes au titre de l'assistance médicale gratuite et de l'allocation-vieillesse (allocation et non point pension).

Nous pourrions continuer l'énumération, parler de l'électrification, des adductions d'eau, du remembrement, de l'enseignement et de la vulgarisation... Les causes du malaise paysan sont nombreuses et chacune mériterait un examen particulier.

Mais il vaut mieux poser le problème dans sa généralité et dire comment nous concevons une nouvelle politique agricole et des marchés.

Un mot seulement concernant la grosse exploitation du type industriel Elle devrait être gérée sous la forme coopérative et transformer les salariés en authentiques cogestionnaires.

La taille idéale

Quant à l'exploitation familiale, elle ne peut être sauvée qu'à la condition d'être remembrée, bien groupée, dotée d'un équipement moderne, et d'atteindre une superficie moyenne (variable en fonction des sols, du climat, des cultures...) permettant d'assurer une existence convenable à la famille qui la fait valoir et une productivité comparable à celle des grandes exploitations les mieux dotées. C'est ce que les Américains appellent « la taille idéale ».

Pour atteindre ce résultat et empêcher par la suite de nouveaux morcellements, une réforme agraire audacieuse s'impose. Aucune parcelle, aucun champ, aucune ferme ne devrait être vendue au hasard des opérations spéculatives ou des héritages. Un organisme mixte (Etat, professionnels, juristes) serait seul habilité à fixer le prix juste, la destination ou le rattachement. Ainsi serait progressivement atteinte et fermement maintenue l'exploitation groupée de « taille idéale », conforme à l'intérêt des familles paysannes et à celui de l'économie nationale.

Cela veut dire — contrairement aux affirmations de certains démagogues — que le nombre des exploitations familiales doit encore diminuer si on veut qu'elles soient viables, permettent aux exploitants d'atteindre et de conserver un niveau de vie décent, ne soient plus une cause de cherté de vie pour les consommateurs français ni un handicap en ce qui concerne les marchés européens et mondiaux.

Et ici se repose le problème de la déconcentration industrielle, de l'industrialisation partielle des régions excentrées, rendue parfaitement possible aujourd'hui par la nature « pondéreuse » de l'énergie qui, de plus en plus, pourrait être distribuée dans ces régions au même prix que dans les centres constitués autour des ports, des voies navigables et des mines. L'exode, le « déracinement » des garçons et des filles de nos campagnes pourraient ainsi être considérablement réduits, la main-d'œuvre purement agricole en excédent étant alors utilisée sur place, soit par un travail à temps plein, soit sous la forme du travail mixte.

Le « risque de calamités »

Passons maintenant à la commercialisation, à la distribution et à la garantie, pour le producteur, d'un juste revenu minimum.

Le mot « indexation » est bien sommaire et c'est un des point que certains dirigeants agricoles de formation « libérale », c'est-à-dire réactionnaire, négligent volontairement ; ils négligent en particulier de préciser les moyens indispensables.

Il est facile de fixer des prix par décrets. Mais dans une économie non planifiée, il est clair — et amplement vérifié — que, lorsqu'il y a pénurie, les prix réels dépassent les prix officiels au détriment des consommateurs et de l'économie générale ; tandis qu'en période d'abondance ce sont les producteurs qui subissent, en fait, des prix inférieurs à ceux qu'ils peuvent lire au « Journal officiel ».

Il faut donc une organisation des marchés assurant un prix juste aux producteurs et aux consommateurs, et permettant, en toutes circonstances, soit la prise en charge à ce prix des denrées de qualité convenable, soit le déblocage, en cas de pénurie, des stocks constitués par cette même organisation, sans ou après transformation, suivant les produits. On voudrait savoir aujourd'hui pourquoi certains des manifestants les plus intraitables ont voté ou fait voter, il y a quelques années, contre le projet de création d'un Fonds national (horizontal) de stabilisation et de péréquation des produits agricoles et alimentaires, reliant des centres régulateurs (verticaux) constitués pour des groupes de denrées de même nature.

Ce n'est point par hasard que nous avons parlé plus haut d'un juste revenu minimum par exploitation et non pas de la garantie d'un prix minimum unitaire.

La garantie du prix unitaire (quintal de blé, litre de lait, kilogramme de viande, de légumes ou de fruit etc), aboutirait souvent à procur des superbénéfices aux gros produ teurs, tandis que les petits produ teurs ou les producteurs victimes mauvaises conditions atmosphériqu (ceux qui ne commercialiseraient q peu d'unités) ne retireraient auc bénéfice de cette pseudo-garanti tandis que les consommateurs sub raient des prix excessifs et que no position sur les marchés extérieu serait compromise.

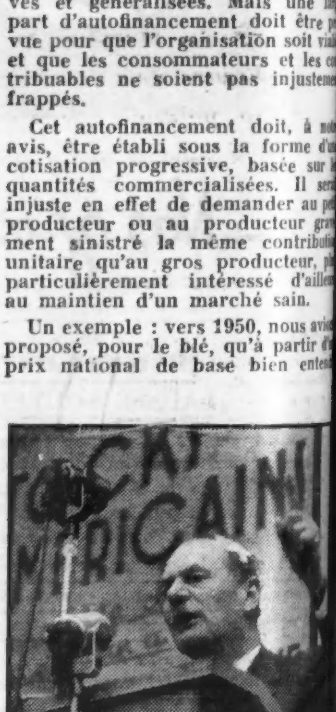
D'où notre idée de créer le Fon national de péréquation, assurant revenu normal par exploitation et solvant du même coup le vieux pr blème que l'on appelle le « risque calamités agricoles ».

Le rôle du Fon

Mais il faut financer un tel systè de garantie, de péréquation et stabilisation. Nous pensons que budget de l'Etat doit intervenir da des proportions variables, qui seraie plus élevées en cas de calamités g ves et généralisées. Mais une lar part d'autofinancement doit être pr vue pour que l'organisation soit via et que les consommateurs et les co tribuables ne soient pas injusteme frappés.

Cet autofinancement doit, à notr avis, être établi sous la forme d'u cotisation progressive, basée sur l quantités commercialisées. Il ser injuste en effet de demander au pe producteur ou au producteur gra ment sinistré la même contributi unitaire qu'au gros producteur, pl particulièrement intéressé d'aille au maintien d'un marché sain.

Un exemple : vers 1950, nous avi proposé, pour le blé, qu'à partir d prix national de base bien enten


(Ag

M. JOSEPH COURAU, PRÉSIDENT DE LA F.N.S.E.A.
« Contrairement aux affirmation de certains démagogues. »

De la naissance
à la maturité
VALS DIGESTIVE
EAU MINERALE NATURELLE
C'est la santé

uniforme, la cotisation ne s'applique pas aux producteurs livrant moins de cinquante quintaux, qu'elle s'élève ensuite par tranches de cinquante quintaux, pour aboutir à une cotisation égale à 20 % du prix de base pour chacun des quintaux commercialisés excédant cinq cents. (Ces taux auraient varié chaque année suivant l'état du marché intérieur et extérieur.)

Notre projet prévoyait la même formule progressive pour les autres produits, appartenant, suivant leur nature, aux centres régulateurs rattachés au Fonds national de stabilisation et de péréquation des prix des produits agricoles et alimentaires.

Il va de soi qu'un tel organisme servirait aussi à orienter la production, compte tenu des sols et du climat, dans le sens des besoins réels ou les plus urgents des consommateurs.

Précisons enfin que le même type d'organisation des marchés, que nous avons déjà exposé devant l'Assemblée parlementaire européenne à Bruxelles, devrait être appliqué, au-delà du stade national, sur des plans de plus en plus larges. (Voir les travaux de l'Organisation pour l'agriculture et l'alimentation — F.A.O. — à Copenhague, en 1946, avant la coupure du monde en deux, où nous proposions, avec Sir Boyd Orr, la création d'un Bureau mondial des vivres et d'un Fonds mondial d'équipement et de modernisation.)

D'autres questions restent à traiter : prolongement dans le domaine du stockage, de la conservation, de la distribution ; la sécurité sociale totale et son financement autonome et garanti ; l'enseignement et la vulgarisation, etc... Nous voulons dénoncer la démagogie, faire prendre conscience du souci d'efficacité, démontrer que nous avons une société moderne — surtout dans le domaine en cause — à créer presque entièrement.

FRANÇOIS TANGUY-PRIGENT.

BOMBE

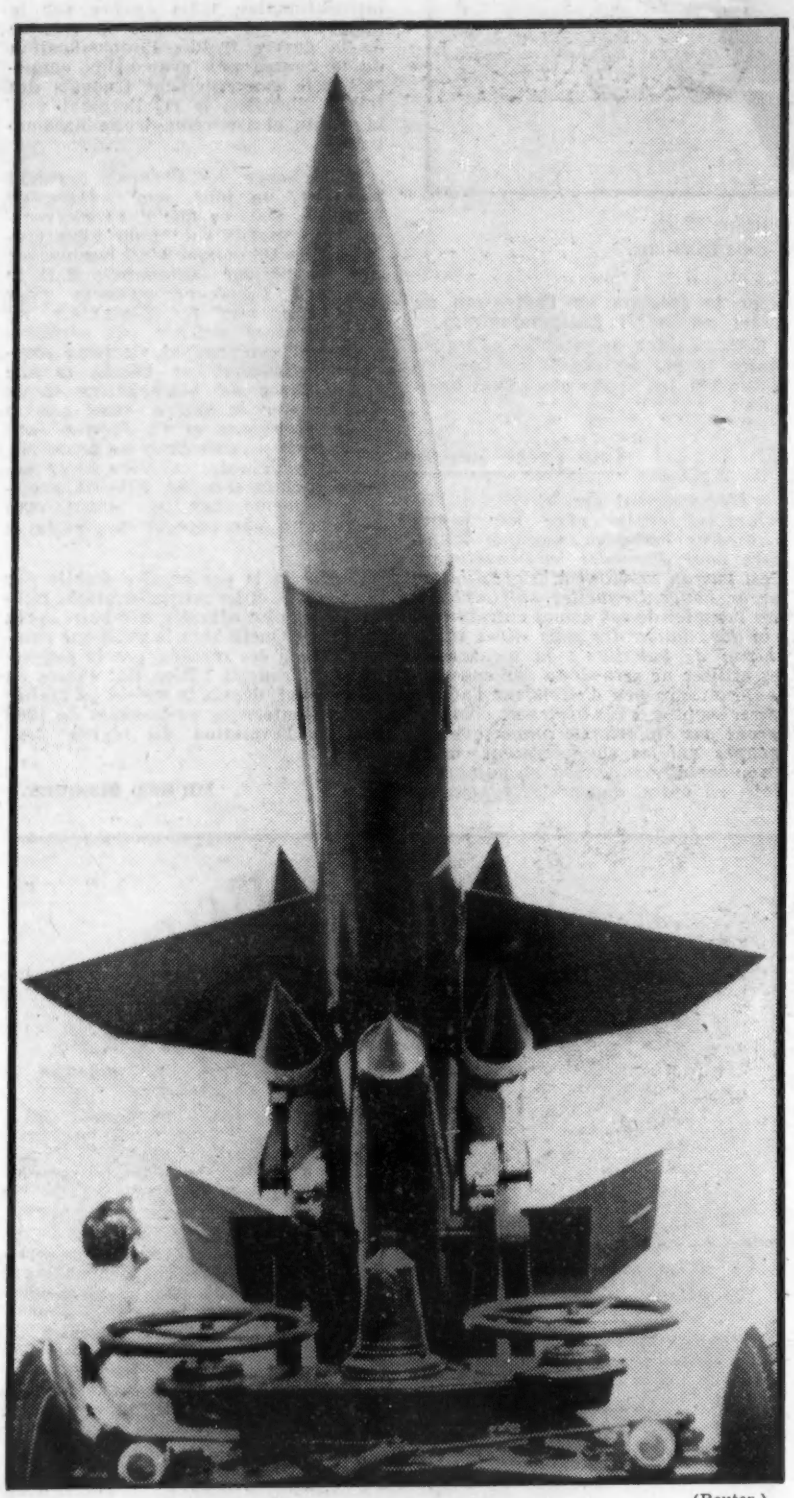
Dix jours après : le choix

● ***Au moment où la France doit déterminer sa politique atomique, les Anglais et les Américains nous livrent publiquement leurs chiffres et leurs problèmes.***

UNE dizaine de jours se sont écoulés depuis l'explosion atomique française de Reggane. Durant cette dizaine de jours s'est déroulé, aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne, un débat inquiet sur la politique militaire de l'ère nucléaire. Les documents publiés à cette occasion apportent des éléments de réponse à la question suivante : sur quelle voie l'explosion de Reggane va-t-elle engager la France ?

La réponse du gouvernement français à cette question est connue : l'effort nucléaire français va se poursuivre. La bombe de Reggane va être rendue « opérationnelle », ce qui demandera un à trois ans ; un bombardier (le Mirage IV) est mis en chantier, dont la production en série commencera en 1963 ; simultanément, des fusées sont mises à l'étude, dont le développement, sans aide extérieure, demandera 7 à 10 ans ; enfin, la mise au point d'une bombe H est prévue. La France, en un mot, travaille à se doter d'une « force nationale de dissuasion » (deterrent). Que peut-elle attendre de cette décision ?

Les cas britannique et américain sont riches d'enseignements à ce sujet. Le ministre de la Défense anglais, M. Watkinson, vient d'exposer le sien dans un Livre Blanc officiel. Il se résume en peu de mots : la Grande-Bretagne, malgré un budget militaire de 20 milliards de N.F. (2.000 anciens milliards, le tiers du budget national de la France), ne dispose pas de ressources suffisantes pour se doter d'un « deterrent » nucléaire et d'une force d'intervention classique à la fois. Au point que le gouvernement anglais se demande maintenant si la renonciation à un deterrent indépendant n'est pas pour la Grande-Bretagne la solution la plus raisonnable. Cette question est posée dans un document *officiel*.



FUSÉE « BLOODHOUND » EN POSITION.
Une cible idéale.
(Reuter.)

Cinq minutes de préavis

Il y a sept ans, lorsqu'elle se lança dans la course nucléaire, l'Angleterre ne se doutait pas que la révolution technique des fusées serait aussi brusque. Elle a consacré, depuis 1953, entre 500 et 700 milliards de francs légers par an à son « deterrent ». Aujourd'hui, elle découvre que ses aérodromes stratégiques sont des cibles entièrement vulnérables, que ses bombardiers seront inutilisables dans cinq ans et que, pour conserver un deterrent national, il lui faudrait mener de front une triple reconversion :

1) Edifier un système d'alerte annonçant avec cinq minutes de préavis (davantage est impossible) l'arrivée de fusées ennemies. La création de ce système, très onéreux, demanderait trois ans ;

2) Miniaturiser les bombes H, afin de les rendre transportables par fusées. Sept ans après l'explosion de leur première bombe A et quatre ans après l'explosion de leur première bombe H, les Britanniques n'ont pas encore résolu ce problème ;

3) Remplacer les bombardiers par des fusées. C'est sur ce point que le dilemme de M. Watkinson est le plus difficile. Des fusées à combustible liquide et rampes fixes, type « Blue Streak », pourraient être produites en cinq à sept ans, moyennant un minimum de 7 milliards de N.F. (700 anciens milliards) de crédits. Ces fusées offrent toutefois une cible idéale aux projectiles adverses, tirés à partir de rampes mobiles. Elles exigent, en outre, pour leur mise à feu, quinze minutes de préavis ; mais c'est de cinq minutes seulement que disposerait la Grande-Bretagne.

Les chiffres américains

Aussi le gouvernement britannique se demande-t-il aujourd'hui si « Blue Streak » n'est pas une spéculation absurde. Le seul deterrent sérieux serait actuellement une fusée à base mobile et à combustible solide, type « Polaris ». Toutefois, les Américains, qui commencent seulement la production de cette fusée, ne pourront en livrer à leurs alliés avant 1967.

« Après sept ans d'un effort immense et qui a coûté très cher, écrit l' « Observer », *la Grande-Bretagne est un peu plus éloignée qu'il y a deux ans de son but : posséder un deterrent national. »*

Et l' « Economist », dans son dernier numéro : *« Le petit jeu auquel nous nous livrons autour du deterrent entraînera bientôt des dépenses insupportables. Il nous faudra choisir : dépenser des sommes gigantesques pour un deterrent national qui, en fin de compte, sera néanmoins d'une valeur douteuse, ou fonder notre sécurité sur la collaboration avec nos alliés et sur les avantages géographiques qu'elle offre. Par une ironie de l'histoire, c'est au moment précis où le général de Gaulle gravit le premier échelon qui doit le mener à un deterrent national indépendant, que la technologie russe place la Grande-Bretagne devant ce dilemme : tirer un parti intelligent de l'interdépendance, ou finir les mains vides. »*

Ces commentaires prennent leur relief si l'on sait que le budget militaire britannique prévoit pour cette année 3 milliards de N.F. pour la recherche et plus de 6 milliards pour la fabrication. Le budget militaire français prévoit, pour la force de frappe atomique, moins d'un milliard de N.F. en recherches et fabrications.

Plus frappants encore sont les chiffres américains : *deux cents milliards de N.F.* de dépenses militaires, dont 35 pour les fusées. Et pourtant, les Américains eux-mêmes en viennent à s'interroger sur la valeur de leur deterrent. Ils édifient un nouveau système d'alerte (le troisième en sept ans) dans l'Arctique, pour obtenir *vingt minutes* de préavis. Ils constatent la supériorité soviétique pour les trois années à venir. Leur gouvernement et le Congrès hésitent devant les dépenses exorbitantes qui seraient nécessaires pour combler d'urgence ce retard.

La menace française

Dans ces conditions, quelle peut être l'utilité de l'effort atomique français ? Militairement, elle serait nulle en pratique, les experts l'admettent : les « Mirage » français entreraient en service au moment où les trois autres grandes puissances mettront leurs bombardiers à la ferraille. Les usines françaises ne pourront produire de fusées par leurs propres moyens (l'assistance de compagnies américaines leur a été refusée, sur intervention de Washington) que plusieurs années après que les Etats-Unis mettront leurs « Polaris » à la disposition de leurs alliés.

→

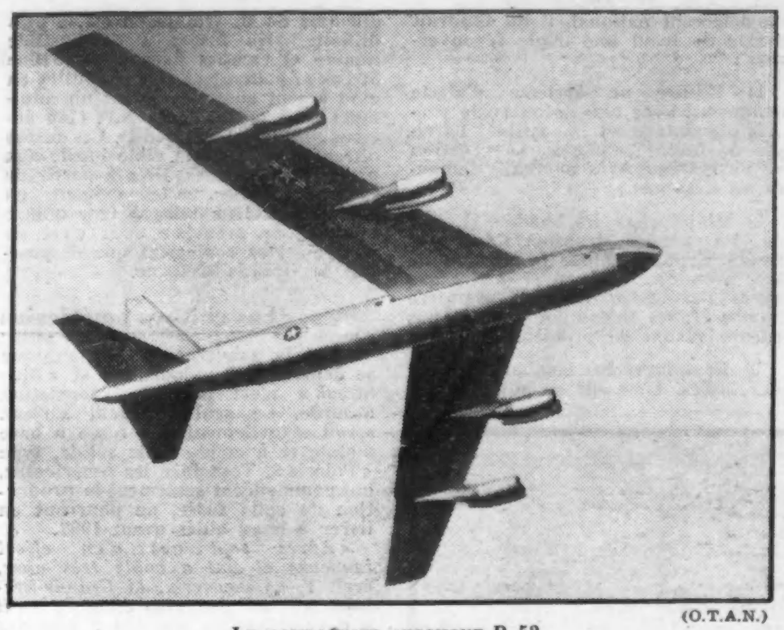
PARDESSUS
160 NF, 180 NF, 200 NF
jack Romoli
38, AV. VICTOR-HUGO - POI. 36-72

VOTRE ENTREPRISE RECÈLE PEUT-ÊTRE DE SURPRENANTES POSSIBILITÉS D'EXPANSION
LES CONNAISSEZ-VOUS ?

Il s'agit là d'un problème de psychologie que seuls, des Techniciens extérieurs, complètement impartiaux, sont en mesure de résoudre.

Chefs d'entreprises, quelle que soit l'importance de votre personnel, faites appel aux spécialistes de l'O.S.A.P., qui sont en mesure de vous apporter leur précieux concours dans de nombreux domaines qui revêtent en 1960 une importance grandissante : sélection de personnel, initiation des cadres aux responsabilités de leur fonction, étude des problèmes humains, promotion des individus, équilibre psychologique de l'entreprise, harmonie des contacts sociaux, création d'un « esprit maison », problèmes de reconversion, etc.

Sans aucun engagement, étude de votre problème particulier, quel qu'il soit. Documentation : O.S.A.P. (département Sondages), 5, rue d'Artois. Tél. : BAL. 98.16.



(O.T.A.N.)

LE BOMBARDIER ATOMIQUE B. 52.
Bon pour la ferraille dans trois ans.

→

La poursuite et l'intensification de l'effort français doivent, dans ces conditions, viser uniquement des buts politiques. Le raisonnement officiel est le suivant :

« La France doit se montrer résolue à créer son deterrent national, coûte que coûte. Pour y parvenir, elle rognera sur ses forces conventionnelles ; sa contribution à l'Alliance atlantique sera réduite d'autant.

« Les alliés de la France, et particulièrement les Etats-Unis, verront cette orientation avec inquiétude : ils feront valoir que la France affaiblit l'O.T.A.N., qu'elle s'affaiblit elle-même par le fardeau gigantesque qu'elle endosse.

« Aux représentations qui lui seront faites par les Américains, la France répondra alors : « Si vous souhaitez une France forte et une Alliance atlantique forte, il vous suffit de nous donner ce que nous sommes décidés à obtenir ; livrez-nous des armes nucléaires. Cela libérera nos forces pour des tâches plus utiles à l'Alliance. »

Ce raisonnement, cette menace (que les Américains appellent déjà chantage) ont-ils des chances de convaincre les Américains ? Certains s'y montrent sensibles ; le « New York Times » notamment estime que « *la France méritera un traitement spécial dès que de Gaulle aura gagné le test de la paix algérienne et écarté la menace politique que son Armée insatisfaite fait peser sur le régime* ».

Telle n'est pas, toutefois, l'avis de la Commission des Affaires étrangères du Sénat américain, qui déterminera en dernier ressort l'attitude du gouvernement de Washington.

Décourager les candidats

Livrer des armes nucléaires à la France après l'explosion d'un premier engin, raisonne la Commission sénatoriale, c'est créer un précédent dangereux. Onze pays sont capables d'imiter la France dans les cinq années à venir ; quatre d'entre eux appartiennent à l'O.T.A.N. : ce sont la Belgique, le Canada, l'Allemagne occidentale et l'Italie. Si l'engin de Reggane suffit à élever la France au rang de puissance atomique à part entière, les autres pays à capacité nucléaire (dont la Chine, la Tchécoslovaquie et l'Allemagne de l'Est) ne voudront-ils pas, eux aussi, forcer les portes du club atomique ? Bref, une fois admis le précédent français, où et comment s'arrêtera-t-on ?

La Commission sénatoriale ne redoute pas seulement, ni même au premier chef, l'anarchie nucléaire ; elle s'inquiète surtout de la vanité des « deterrents » nationaux. Elle écrit :

« *Etant donné que les forces stratégiques indépendantes des alliés ajoutent peu de chose aux forces de dissuasion stratégiques des Etats-Unis;*

« *Etant donné que la menace qu'elles représentent pour l'adversaire n'est pas convaincante et qu'elles ne le dissuadent donc pas vraiment ;*

« *Etant donné qu'elles distraient les efforts alliés de tâches plus urgentes ;*

« *Les Etats-Unis devraient décourager la création ou l'extension de forces nucléaires indépendantes.* »

Cette position de principe se trouve renforcée par les considérations suivantes sur les armes atomiques tactiques :

Une force inutile

« *L'équipement des troupes américaines et alliées avec des armes nucléaires tactiques, quoique nécessaire pour dissuader les Soviétiques, n'est pas un substitut à la création de forces conventionnelles suffisantes.* » Car l'emploi de ces armes entrainerait « *la dévastation des pays situés sur le champ de bataille* » ; la menace de les utiliser ne sera donc pas convaincante et aura peu d'effets sur l'adversaire. De plus, « *ces armes ne compenseront pas l'infériorité numérique des troupes qui les emploieraient contre un adversaire supérieur en nombre et doté, en outre, d'armes similaires* ».

Ces positions rendent improbable que le Président Eisenhower, dont l'autorité est atteinte par la proximité de sa retraite, promette des armes atomiques au général de Gaulle, lors de sa visite à Washington. Un revirement du Sénat n'est concevable que dans une hypothèse : l'échec de la Conférence au Sommet avec les Russes et particulièrement l'échec des efforts pour parvenir à un accord sur le désarmement et la cessation des explosions expérimentales.

Pour pouvoir développer leur « deterrent », les Britanniques s'étaient efficacement opposés à ce genre d'accord en 1954 à Genève. Si l'histoire, à cet égard, devait se répéter, les conséquences en seraient extrêmement graves, non seulement sur les relations internationales, mais encore sur le plan intérieur français : la relance de la guerre froide, l'intensification de la course aux armements couperaient le gouvernement français des forces libérales, le rejetteraient vers la droite et l'extrême-droite nationalistes.

En échange, les Français auraient peut-être, un jour, leur « force de frappe ». Mais ce que l' « Observer » dit aux Anglais vaut pour nous également : « *Quiconque n'est pas aveuglé par un préjugé nationaliste doit se rendre à l'évidence qu'aucun pays occidental, sauf les Etats-Unis, ne peut espérer détenir un véritable deterrent indépendant. Certains pourraient produire une bombe et une petite force de bombardiers et de fusées pour la lancer, ainsi que la Grande-Bretagne et la France l'ont fait ; mais pareille force ne serait pas un véritable deterrent. Elle ne garantirait pas la sécurité. Elle ne protégerait même pas ses possesseurs contre un chantage atomique de la Russie.* »

Telle est la perspective établie par les experts et les administrations militaires les plus officiels, dix jours après Reggane. Quelle sera la politique choisie, face à ces réalités, par le gouvernement français ? Bien des choses en dépendent, depuis le succès ou l'échec de la Conférence au Sommet de 1960 jusqu'à l'évolution du régime intérieur.

MICHEL BOSQUET.

(Keystone.)

UN POSTE D'ALERTE AMÉRICAIN DANS LE PACIFIQUE.
Des centaines de milliards pour gagner cinq minutes.

F.L.N.

Paix possible ou impossible ?

● ***De Tunis, Jean Daniel nous câble : le FLN est hanté par une nouvelle crainte, la partition de l'Algérie. C'est un atout pour la France. Mais la voie de la paix ne sera pas « l'autodétermination ».***

DANS ce hall du Tunisia Palace, célèbre depuis Sakiet, où les observateurs étrangers, les envoyés spéciaux et les politiciens marginaux se rencontrent le soir pour confronter le bilan de leur chasse aux rumeurs, on ne voit plus que des Lorenzaccio, persuadés comme le personnage de Musset de la nécessité et de l'inutilité d'une certaine forme de combat au moins. Je ne parle bien sûr que d'une atmosphère, et d'une atmosphère dans un lieu précis. Mais enfin, il y a eu, à d'autres moments, depuis le temps que s'effectue le pèlerinage à Tunis, des atmosphères bien différentes. Cette fois, il n'est pas besoin de sortir de l'hôtel pour sentir l'impasse. Après un certain nombre d'entretiens, de discussions, de mises en commun des analyses de ceux qui viennent d'Alger, de Paris, du Moyen-Orient et de ceux qui sont installés à Tunis, on est tenté de se laisser aller à la prophétie de Raymond Aron : « *Il n'y a pas de solution logique à la guerre d'Algérie dans le contexte actuel, et ce contexte peut durer encore des années* ».

A Tunis, le réel parait coller au logique selon le plus parfait hégélianisme. Je sais bien que je vais choquer tous ceux pour qui la vérité doit être aussi politique, ce qui est bien, en effet, la formule du journalisme engagé. Mais lorsque la vérité politique s'écarte trop de la vérité, elle cesse aussi d'être politique. En clair, je ne crois pas que la paix en Algérie soit pour demain. Je veux en tout cas, ici, me contenter d'analyser, comme de l'intérieur, les réactions du F.L.N. Je l'ai fait pour l'Elysée, pour les musulmans non politiques, pour les Européens d'Algérie. Tâchons de voir clair, et avec bonne foi, à propos du G.P.R.A.

Le prix de l'aide chinoise

D'abord, le phénomène le plus récent (c'est aussi le fait le plus nouveau et, pour les hommes de la Révolution algérienne, le plus urgent) : la partition. Ce qui s'impose aux dirigeants du F.L.N. avec le plus de force aujourd'hui, c'est l'éventualité d'une tentative de partage de l'Algérie. A peu près tout s'explique, dans leurs déclarations actuelles, par cette crainte. Le dernier numéro de « El Moujahid », organe officiel du F.L.N., est presque exclusivement consacré à la partition. L'appel aux Européens de Ferhat Abbas, l'appel aux juifs algériens de la Fédération de France du F.L.N. font prévaloir, contre le partage soit territorial soit ethnique de l'Algérie, la mystique de l'Algérie *diverse mais une*. Sur quoi se fonde cette crainte ? Sur les vagues intentions prêtées par la presse française au général de Gaulle ? Sur les regroupements locaux de l'armée française, regroupements auxquels on donnerait une signification précise ? Pas seulement. La crainte paraît le résultat d'informations et d'analyses très sérieuses.

La révélation que la partition de l'Algérie pouvait être un risque grave

(*Suite page 12.*) →

FRANOR-ROYALE
Orfèvrerie - Cristaux
Porcelaine - Petits meubles
LISTES DE MARIAGES
8, RUE ROYALE

MODÈLE B.
Département
Ville ou Commune

DÉCLARATION
des revenus de l'année 1959
IMPOT SUR LE REVENU DES PERSONNES PHYSIQUES

par TIM

(*Suite de la page* 10.)

a été donnée aux leaders du F.L.N. le jour où ils ont sérieusement commencé à faire appel à l'aide étrangère et à envisager l'internationalisation militaire du conflit. Des deux blocs en présence dans le monde, un seul offrait une participation de volontaires, c'était le bloc de l'Est, et plus précisément la Chine communiste. Pouvait-on se servir de cette offre autrement qu'en faisant peser une menace sur les Américains ? Pouvait-on admettre la dépendance qu'impliquait l'acceptation d'une telle offre ? Toutes les conséquences ont été examinées avec soin.

Parmi ces conséquences, on a vite découvert le partage. L'intervention ouverte de l'Est aurait transformé la guerre livrée par la France en Algérie en une croisade anticommuniste, cette croisade n'aurait pu laisser indifférents les Occidentaux, et, comme à Berlin, comme en Corée et comme en Indochine, le règlement pouvait être la division du territoire, solution litigieuse mais durable. L'internationalisation alors ne trouvait plus d'adeptes que chez les éléments minoritaires et communisants de la Révolution qui se seraient résignés à une dépendance socialiste (espérant aussi prendre pied solidement dans une partie de l'Algérie pour un combat nord-africain). L'aide actuelle de la Chine est loin d'être négligeable, au contraire : certains l'estiment considérable. Mais elle est discrète, et elle est même minimisée en quelques circonstances.

M. Ferhat Abbas en conversation a Tunis (1).
Ils ont renoncé au « dernier recours ».

(Kahia.)

La hantise du partage

Soudain, les Algériens du F.L.N. s'avisaient donc que pour poursuivre et atteindre leurs objectifs, il leur fallait, en somme, renoncer à « l'arme du dernier recours », celle qu'ils tenaient en réserve pour réaliser le fameux Dien-Bien-Phu algérien auquel crurent sincèrement les premiers membres de l'Organisation Secrète. Ils se heurtaient à une complexité négligée. Déjà en 1957, au cours d'un débat dont le caractère théorique ne manquait pas d'intérêt, ils avaient entendu M. Christian Pineau développer la thèse selon laquelle, en Algérie *« le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, s'il était appliqué, aboutirait au partage, car il y a deux peuples en Algérie »*. A cette thèse, ils avaient répondu, évidemment, qu'il n'y avait en revanche qu'une nation algérienne — ce qui constitue l'objet des polémiques sans fin depuis des années.

Mais enfin, ils avaient pu voir que, d'une part, la logique de leurs revendications, poussée à bout, permettait à l'adversaire de riposter ; et, d'autre part, que les Nations Unies n'étaient pas insensibles à la séduction de la thèse française du moment. Dans certaines conversations, et notamment avec les Indiens, ou avec les Irlandais, les Algériens s'étaient aperçus que des esprits froids et réalistes, et néanmoins sympathiques à leur cause, se résignaient au partage.

Enfin, l'analyse que le F.L.N. a faite de la déclaration du 16 septembre, conclut que le général de Gaulle, ne pouvant admettre, parmi les trois solutions de l'autodétermination proposées, une issue « guinéenne », envisage, au cas où le peuple algérien se serait prononcé pour la sécession, un partage du territoire algérien.

Donc, pendant les cinq semaines de discussions de Tripoli, le Conseil National de la Révolution Algérienne se préoccupe, aussi, de la partition. Parmi les décisions qui sont prises et qui concernent le mandat donné au gouvernement de Ferhat Abbas d'accepter des pourparlers avec la France, sur la base de l'autodétermination, une exigence est formulée : *le partage est à exclure par tous les moyens.*

Une intégration à rebours

La conséquence immédiate concerne en effet les Européens d'Algérie. Sur ce plan, il y a les intentions et il y a les réalités. La vérité est que l'insurrection algérienne a été décidée par des hommes qui se sont toujours considérés comme les citoyens musulmans de la partie algérienne de la nation arabe. Le levain révolutionnaire, au départ, est venu (ce qui est bien normal, dans un pays d'Islam sous-développé) à la fois de l'hostilité au colonialisme et aux colonialistes étrangers. Pour ces hommes, instinctivement, l'Européen, et même parfois le non-musulman, ne pouvait être qu'un représentant plus ou moins privilégié et plus ou moins complice du colonialisme oppresseur.

Le Congrès de la Vallée de la Soummam, en 1956, devait modifier cette aspiration des masses, donner un commencement d'idéologie, tenter enfin de transformer l'insurrection en révolution. Le projet de République algérienne égalitaire était né proclamant la fraternité et l'égalité de tous ceux qui reconnaissaient l'Algérie comme leur patrie, invitant en somme à une intégration à rebours, mais n'osant pas encore cependant aborder le problème de laïcité de la République algérienne.

L'ouverture laissée par la « plateforme » de la Vallée de la Soummam était néanmoins jugée sans ménagement par M. Bourguiba, par exemple, lequel n'admit jamais en Tunisie que les étrangers puissent s'intégrer à la nation tunisienne. Pourquoi, alors, cette ouverture ?

C'est que, s'il est vrai qu'il y a une « nature des choses », en Algérie, c'est bien sur ce plan : la communauté européenne a une existence, hélas ! distincte, mais elle se sent, et elle est *aussi*, algérienne. D'autre part, même s'il y a eu une nation avant 1830, ses structures ont été, depuis, si bouleversées qu'elle ne peut se reconstruire qu'avec les apports de 1830 à nos jours. L'Algérie n'est ni la Tunisie ni le Maroc. Elle n'est pas le F.L.N. si ce dernier exclut les Européens.

Convaincre les maquisards

On en était donc là après Tripoli, lorsque survinrent les émeutes algéroises du 24 janvier. Au bout de quinze jours, un leader F.L.N. déclarait :

« Nous nous sommes aperçus que le monde entier, comme la métropole française, était révolté par les activistes européens d'Alger. Mais une fois l'émeute terminée, et les condamnations exprimées, il y a eu un mouvement sentimental en faveur du petit peuple européen. Ce mouvement peut faire renaître l'idée d'une nécessité du partage. »

La crainte du partage est en train de précipiter le F.L.N. dans une tactique contraignante. Pour défendre une unité algérienne, qui n'existe pas, entre les musulmans et les autres, il va peut-être tenter de créer cette unité, et l'on ne peut que s'en féliciter. Car si, le 24 janvier, les Européens ont découvert qu'ils avaient besoin des musulmans, les musulmans découvrent aujourd'hui que pour lutter contre le partage ils ont besoin des Européens. Iront-ils jusqu'à donner des garanties précises et publiques ? La résistance de la base est telle qu'on ne peut le prévoir. Pourtant, sans une publicité spectaculaire autour de ces garanties, sans de solennels engagements, aucune tentative d'unité n'a la moindre chance. Il s'agit de convaincre les militants et les maquisards. Est-ce possible ? Je le crois difficilement.

Les Algériens reviennent de trop loin. Par exemple, ils ont mis plus de quatre mois à faire comprendre à leurs troupes (et à quel prix ?) que l'autodétermination n'était pas une trahison. Mais aujourd'hui sont-ils arrivés au but et peuvent-ils s'insérer dans une campagne électorale ? Se transformer en parti politique ? Je ne le crois plus. Ils entendent sans doute employer tous les moyens pour obtenir l'application « loyale et sincère » de l'autodétermination. Les déclarations seront nombreuses, précises, exigeantes. Puisqu'un slogan irréversible a été lancé, ils ont décidé de l'adopter jusqu'au moment où la France montrera ou bien son accord ou bien son impossibilité à l'appliquer ou à accepter la politique qu'elle a elle-même décidée.

Le F.L.N., en somme, veut démontrer qu'il « joue le jeu » ; que la « vraie » autodétermination est loin de lui faire peur ; que c'est la France qui n'en veut pas et qu'en réalité surtout c'est le général de Gaulle qui a intérêt à négocier l'avenir politique avec le F.L.N. et non pas le contraire, comme l'affirme le discours du 29 janvier ; car le F.L.N. ne veut pas de négociation. Si on l'y pousse, il dira même qu'il s'y refuse ! Il ne veut qu'une consultation complètement libre et dont il ne peut sortir, « chacun le sait », que l'indépendance baptisée sécession.

Le ton de ces nouvelles déclarations est mesuré, détendu. Il révèle l'autorité récente dont le gouvernement de M. Ferhat Abbas est investi. C'est, sans aucun doute, un aspect très positif. Il traduit aussi un évident désir de discussions, et c'est là aussi un autre aspect indiscutablement positif. Mais, sur le fond, il faut bien marquer que l'on n'avance pas. Les garanties demandées par le F.L.N. pour le référendum de l'autodétermination ne seront pas acceptées. Les garanties demandées aboutiraient à transformer l'autodétermination en un plébiscite de l'indépendance et, qui plus est, d'une indépendance qui exclut le partage.

Cela reviendra donc pour le F.L.N. à avoir fait calmement la démonstration par l'absurde de la nécessité des négociations *politiques*, sur l'avenir algérien, dans l'intérêt français. C'est évidemment très habile. Mais le triangle du malentendu infernal entre Paris, Alger et Tunis continue. A Paris, l'autodétermination c'est le succès diplomatique à l'extérieur et — au moins pour le général de Gaulle — l'évolution vers l'association. A Alger, c'est pour les uns l'Algérie française, pour les autres, la sécession anarchique. A Tunis, c'est une idée-force à laquelle l'adversaire est contraint de se rallier et qu'il convient d'utiliser *pour imposer la négociation*.

Alors, ce principe d'autodétermination pour lequel le chef de l'Etat français a risqué une guerre civile, et qui a conduit la gauche française à se découvrir des points communs avec le général de Gaulle, est-ce une fausse solution ? En soi, oui. La déclaration du 16 septembre avait bien des mérites : elle tirait la politique algérienne de l'immobilisme. Elle tournait le dos au 13 Mai, à l'Algérie française et remettait en question un dogme consacré par l'Armée. Elle pouvait être l'amorce de pourparlers avec les insurgés, pourparlers qui se substituaient au terme explosif de négociations. Mais, dès le moment où les pourparlers ne s'engagent pas, l'autodétermination n'a plus aucune valeur.

Ni vainqueur ni vaincu

Elle répand partout l'inquiétude et cimente l'état de fait. On le comprend partout d'ailleurs. A Alger, on continue de parler de l'Algérie française. A Tunis, on continue de parler d'indépendance. A Paris, on envisage un statut politique qui sera bien forcé de préjuger le destin de l'Algérie.

Le F.L.N., pour sa part, paraît bien se rendre compte de tout cela. Et aussi du fait qu'avec la répression de l'émeute du 24 janvier, la France et le monde ont donné un répit au général de Gaulle. Le président de la République française peut se permettre à nouveau d'attendre quelques mois sans craindre l'impatience de qui que ce soit. Mais la seule conclusion que le F.L.N. en tire, c'est qu'il lui suffit donc de tenir et il sait qu'il peut le faire.

Une certaine opinion nationaliste musulmane d'Algérie a demandé que le contact soit pris après l'arrestation de M. de Sérigny. Oui. Mais si d'une part, la France n'accepte pas de discuter des conditions techniques de l'autodétermination, et si quelques semaines de guerre suscitent à nouveau les méthodes ordinaires de répression, alors, l'opinion des musulmans gaullistes restera rivée au F.L.N.

En attendant, la seule chose que l'on puisse affirmer, c'est que des négociations politiques, à l'heure actuelle, ne constitueraient pas nécessairement une victoire pour le F.L.N. C'est l'autodétermination loyalement appliquée qui en serait une. Car des négociations révéleraient un F.L.N. contraint de donner des garanties aux minorités pour éviter le partage, et d'accepter une interdépendance longue et solide pour obtenir d'être chargé de l'unité nationale algérienne. La négociation, comme la paix, ne peut que transformer, élargir, humaniser le F.L.N. Il faudra bien alors que pour ne pas se le laisser imposer du dehors, le F.L.N. intègre tous ceux, musulmans ou non, qui ont choisi une autre voie que la sienne. Ce sera enfin la paix sans vainqueur ni vaincu. La seule paix qui puisse constituer une solution en Algérie.

JEAN DANIEL

(1) A gauche, Jean Daniel.

(A.F.)

LES ÉPOUX PRUVOST, ASSASSINÉS.
Il n'avait rien d'un « colonialiste ».

ALGER

« La France est dégénérée ! »

● *La réalité quotidienne d'Alger est, cette semaine, aussi loin de Paris que de Tunis.*

LES états-majors d'Alger ont été agités cette semaine par de profonds remous. A tort ou à raison, ils ont cru que le général Challe ne reviendrait pas Alger, bref, que le gouvernement s'apprêtait à nommer ici un nouveau commandant en chef. Il a fallu que la Délégation générale et Paris démentent : le général Challe conservait son poste.

Cet incident est révélateur. Il prouve d'abord que le général Challe qui avait eu du mal, en tant qu'aviateur, à s'imposer et dont l'autorité, au soir de la proclamation de l'état de siège, le 24 janvier, avait été sérieusement battue en brèche, retrouve du crédit auprès d'officiers qui avaient osé critiquer son action : on serre les rangs. Il paraît ensuite que l'unité du « tandem » Challe-Delouvrier n'a pas survécu aux événements des dernières semaines. On avait cru longtemps que les deux hommes étaient absolument solidaires et que la démission ou le remplacement de l'un devait être automatiquement accompagné par celui de l'autre. Il n'en est plus rien aujourd'hui.

Cela ne veut pas dire que les relations entre le Délégué général du gouvernement et l'Armée soient mauvaises, tant s'en faut. Malgré les frictions inévitables que provoque déjà et que va provoquer davantage encore dans les jours qui viennent la tentative de rétablir les prérogatives du pouvoir civil, M. Delouvrier est devenu, depuis son fameux discours de la semaine de l'insurrection, « le grand homme » de l'Algérie. Des milieux les plus résolument acquis à « l'Algérie française », tant civils que militaires, monte actuellement un concert de louanges. La manœuvre est classique dans ce pays. On a toujours vu les proconsuls accueillis avec méfiance, puis, après qu'ils eurent « compris les réalités algériennes », on les a vus inévitablement enfermés dans un réseau de menaces subtiles et d'applaudissements enthousiastes. M. Delouvrier avait, jusqu'à présent, échappé à ce cycle bien connu. Arrivé en technicien, il l'était resté longtemps, laissant à Paris le soin de mener sa politique et à l'Armée la tâche de rétablir l'ordre. Mais ses derniers visiteurs ont été frappés : M. Delouvrier a mûri, il s'est politisé. Bref, la question se pose maintenant : résistera-t-il à l'encens ? Suivra-t-il la voie déjà tracée par M. Soustelle ou M. Lacoste ?

Amandiers et mimosas

Ce n'est pas une vaine inquiétude, bien que l'honnêteté foncière de M. Delouvrier, son « gaullisme », ne soient pas mis en cause. Mais c'est maintenant une évidence. Pendant les heures tragiques de l'insurrection, M. Delouvrier a été par la force des choses plus près d'Alger que de Paris. Il a fallu que le gouvernement précise bien qu'il ne prenait pas à son compte la fameuse offre faite à MM. Ortiz et Lagaillarde d'aller « tous ensemble au monument aux Morts ». Bref, il s'est trouvé en position d'intermédiaire, faisant valoir auprès de Paris tant les arguments de l'Armée que ceux des Européens les plus intransigeants. C'est sur cette voie que certains entendent le maintenir. Et les risques sont multipliés.

On le constate ici à propos des sanctions et de la reprise en main. Ce qui se fait s'exécute au compte-gouttes et dans le secret. On évite encore d'effectuer certaines arrestations. Des dizaines de personnes savaient par exemple la semaine dernière que le professeur Michaud, contre lequel a été décerné un mandat d'arrêt, se trouvait à l'hôpital d'El Kettar, où il suivait, paraît-il, une cure de sommeil. Il n'a pas été arrêté et diverses interventions venues des milieux les plus influents d'Alger ont été faites pour conseiller aux autorités « d'oublier » ces poursuites. Sans doute faut-il chercher un renouveau de confiance et d'apaisement. Mais non au risque d'une seconde « épreuve » que l'on songe à organiser déjà dans les dizaines de cafés où l'on met sur pied de nouveaux regroupements patriotiques.

En fait, Alger se retrouve déjà. La faculté de récupération de cette ville est étonnante. Il fait depuis une semaine une température d'une douceur merveilleuse. Prenant le relais des mimosas, les amandiers fleurissent un peu partout dans les campagnes. Assis dans un fauteuil de rotin, simple short et chemise légère, mon hôte un négociant d'âge mûr résidant à El Biar, sur les hauteurs d'Alger, me déclare :

« Voyez-vous, M. Ferhat Abbas est enfermé dans une contradiction. Il nous dit que la guerre d'Algérie n'est pas la guerre des Arabes contre les Européens, ni celle des musulmans contre les chrétiens. Peut-être est-il sincère. Mais pour un terroriste, l'Européen est par définition l'adversaire, l'ennemi. Dans la plupart des cas, les colons abattus le sont parce qu'ils sont Européens. Alors... »

Pour les Algériens d'origine européenne, cette évidence est quotidiennement vécue. Il y a quelques jours, un colon de la région de Tizi-Ouzou, M. Pruvost, a été assassiné dans sa ferme, ainsi que sa fille, âgée de dix-sept ans. Il n'avait rien d'un « colonialiste », au contraire. Il avait mis en pratique sur sa propriété un système d'association nouveau avec certains de ses ouvriers agricoles. Ses relations avec les musulmans voisins étaient excellentes. Il aidait même financièrement des familles de détenus politiques démunies de ressources. Pourquoi dans ces conditions l'avoir abattu avec les siens ? L'initiative d'une bande de passage ? Vengeance ? Les faits cruels sont là.

Sur sa mine

En fait, le F.L.N. se heurte à des obstacles psychologiques qui sont proches, toutes proportions gardées, de ceux que rencontre l'Armée française. Ces obstacles sont le fruit même de la guerre. L'Armée, dans son immense majorité, est parfaitement sincère quand elle proclame sa volonté de voir dans les habitants de ce pays, sans aucune distinction, des Français à part entière. L'égalité est de droit et d'intention.

Mais il suffit d'assister dans les rues d'Alger ou aux portes de la ville à une fouille. L'Européen, sur sa mine, passe librement. S'il est en véhicule, un geste l'invite à poursuivre sa route. C'est aussi le cas de l'Algérien musulman « qui ressemble à un Européen ». Bien des Kabyles font plus « nordique » que les habitants du Midi de la France. Tous les autres, repérables à leur costume traditionnel ou à leur teint, sont arrêtés et fouillés. Certains sont retenus. Bref, du fait des combats, tout musulman est par définition suspect.

De la même façon, pour le F.L.N., l'Européen est d'une manière anonyme le « colonialiste » et aussi l'ennemi. La France, comme M. Ferhat Abbas, se défend de mener une guerre « raciale ». Les réalités quotidiennes font que malgré tout, d'un côté comme de l'autre, tout se passe comme si cette guerre l'était.

« J'aimerais croire M. Ferhat Abbas, poursuit mon interlocuteur, *quand il déclare :* « L'Algérie aux Algériens, à tous les Algériens, quelle que soit leur origine. Cette formule n'est pas une fiction, elle traduit une réalité vivante, basée sur une vie commune. C'est la terre qui façonne l'homme. Et la terre algérienne nous a façonnés. Elle nous a si bien marqués que nous pouvons vivre ensemble. Nous sommes désormais tous des Africains, condamnés à subir les mêmes épreuves et à nourrir les mêmes espérances. » *Oui, j'aimerais le croire. Mais pour l'instant, l'espérance des uns, c'est le désespoir des autres et vice versa. Victoire et défaite ne peuvent pas être synonymes. Ou il faudrait escompter une miraculeuse réconciliation et je n'ai pas confiance. »*

Une expression nouvelle

Tout est là. Le fait terroriste et l'absence de confiance ont réduit sur place la portée des déclarations du président du G.P.R.A. La majorité du moins des Algériens d'origine européenne n'est pas préparée à entendre ce langage. Mais elle en a saisi confusément l'importance. Alors que dans toutes les anciennes colonies ou protectorats, le Français restait par nature étranger, même s'il était le maître, pour la première fois les nationalistes entendent considérer comme d'authentiques citoyens « tous les hommes enracinés dans le pays ». Bref, l'expression de « République algérienne » est entrée dans le vocabulaire des Européens. On la vomit, on la refuse, on la discute, mais, de toute façon, on la prononce. La violence des critiques faites à la France et aux Français précipite encore le mouvement. « Pas de vacances en France » est le nouveau mot d'ordre. *« Ta France est dégénérée, foutue! Qu'avons-nous à attendre d'elle ? » « Il est temps de nous conduire en Algériens adultes. » « Le pétrole du Sahara, vous pouvez en faire votre deuil, vous, les Français, il est à nous. »*

Ces réactions sont à la fois profondes et fugitives. Un même interlocuteur est tour à tour super-nationaliste français, puis algérien, démocrate et fasciste, prêt à embrasser un ami musulman et à se précipiter à une « ratonnade ». Même en s'adressant à des hommes qui refusaient de l'entendre, M. Ferhat Abbas a encore accru la confusion en ouvrant des perspectives à la fois espérées et redoutées.

L'Européen d'Algérie a pris conscience depuis le 24 janvier que ses intérêts directs ne coïncidaient plus avec la politique française. Ou plutôt qu'il lui est impossible de déterminer la politique française en fonction de ses seuls intérêts, c'est-à-dire par la seule poursuite de la guerre. Mais personne n'a encore pris la peine de lui expliquer officiellement ce que signifiait la politique d'autodétermination, quel devait être son rôle, quelles étaient ses chances. Dans le souci de rassurer, ou d'imposer sa propre conception, l'Armée a maintenu le mot d'ordre d'intégration. M. Delouvrier lui-même a maintenu dans diverses déclarations l'équivoque. Sans doute dans des intentions louables et par souci de conciliation. Mais il apparaît aujourd'hui que ce manque de netteté joue toujours contre la politique du général de Gaulle, c'est-à-dire contre le retour de la paix en Algérie, sans éviter pour autant de conduire à l'insurrection.

Des guides

« Pourquoi n'ose-t-on jamais nous dire la vérité ? s'est exclamé devant moi un jeune étudiant. *Que l'on sache une bonne fois où l'on va, ce qui s'offre à nous ! Qu'il y ait une politique! De Gaulle est le patron. Bon. Mais qu'il n'y ait pas dix interprétations de sa pensée ! Cela nous rend fous, accrédite les craintes d'abandon, de trahison. Cela nous empêche de construire réellement notre avenir ici. »*

Il serait temps que M. Delouvrier utilise sur place le crédit qu'il a acquis auprès des Européens, ces dernières semaines. Non pour flatter en tentant d'apaiser, mais pour dire les réalités. C'est en particulier ce qu'attendent les libéraux d'Algérie pour réveiller l'opinion européenne, pour donner un sens profond à leur action auprès des musulmans. C'est une tâche difficile et indispensable parce que sans elle la politique d'autodétermination se limitera à un dialogue entre Paris et Tunis (FLN), ne commencera pas à s'incarner en Algérie. Les conditions sont actuellement favorables pour un effort de réflexion, une prise de conscience réelle, un début de désintoxication. Pratiquement coupée depuis le 24 janvier des musulmans, de l'Armée, de la métropole, la minorité européenne cherche en vain des appuis et des guides.

Il faut d'ores et déjà savoir que si elle ne trouve rien, elle retournera immanquablement aux barricades.

CLAUDE KRIEF.

(A.P.)

AVEC LE MAIRE DE LA NOUVELLE DELHI.
« Presque uniquement pour des buts économiques. »

ASIE

Les alliés et les amis

● ***A Bali, M. Krouchtchev touche au terme de la tournée qui l'a déjà mené en Inde et en Birmanie. Partout, une grande ombre l'a suivi : celle de la Chine.***

EN contemplant les danses et en écoutant la musique de Bali « l'enchanteresse », M. Krouchtchev prend un repos bien gagné. Pendant deux semaines, il a voyagé dans la chaleur humide de l'Asie du Sud-Est, à laquelle son dynamisme naturel lui-même a mal résisté. Pire encore, il a été suivi partout par une grande ombre inconfortable : celle de la Chine.

Les gens qui se massaient dans les rues de La Nouvelle-Delhi pour l'accueillir pouvaient difficilement oublier qu'il était le plus proche allié de la puissance qui avait humilié leur pays avec tant d'ingratitude quelques mois plus tôt. En Birmanie, ses hôtes se sont demandé quelle valeur ils pouvaient attacher à l'accord si brusquement conclu avec Pékin sur le règlement de leurs propres conflits frontaliers avec le géant chinois. En Indonésie, enfin, l'arrivée de M. Krouchtchev a été précédée par un long échange de notes brutales dans lesquelles Pékin mettait en garde Djakarta contre les conséquences des mesures qu'il s'apprêtait à prendre pour expulser les trois millions de Chinois résidant dans le pays. Tandis que le dirigeant soviétique levait son verre dans le palais blanc du président Soekarno, les premiers bateaux d'expatriés quittaient Java, chargés de Chinois que la menace des foudres de Pékin n'avait pas suffi à protéger.

Il est très possible que la tournée de M. Krouchtchev ait été calculée de façon à compenser la perte de prestige que la politique étrangère agressive de la Chine faisait subir au communisme en Asie. Peut-être a-t-il délibérément choisi ce moment pour montrer aux Asiatiques le visage pacifique, généreux, prospère de la puissance communiste. Mais à trop se préoccuper des relations sino-soviétiques, comme le font les Occidentaux, on risque de perdre de vue le véritable but du voyage de M. Krouchtchev.

Réparer le mal fait par la Chine — peut-être pour le tourner à son avantage — n'était qu'un de ses objectifs. Il y en avait deux autres, non moins importants, liés d'une part à l'accroissement rapide des possibilités de financement par l'U.R.S.S. des plans de développement des pays sous-développés, d'autre part à la rapide évolution politique qui s'observe dans les pays non communistes de l'Asie du Sud-Est.

Une aide concentrée

Après avoir visité l'aciérie de Bhilai, le principal monument de l'aide industrielle apportée par l'U.R.S.S. à l'Inde, M. Krouchtchev a signé avec Nehru un important document aux termes duquel la Russie doit livrer à l'Inde des biens d'équipement industriels d'une valeur de près de 2 milliards de nouveaux francs au cours des cinq prochaines années, dans le cadre du plan quinquennal indien. Ce nouvel accord porte l'aide soviétique à quelque 3,5 milliards de nouveaux francs, accordés sous forme de prêts à long terme au taux uniforme de 2,5 %.

En Birmanie, M. Krouchtchev s'est contenté de gestes moins spectaculaires. L'Indonésie, en revanche, espère que sa visite sera suivie d'un accroissement de l'aide soviétique au-delà des 600 millions de nouveaux francs déjà reçus.

Tout cela, bien sûr, reste modeste en regard de ce que l'Occident a déjà offert aux pays du Sud-Est asiatique. L'Inde, par exemple, a déjà reçu de l'Amérique seule plusieurs fois le montant de l'aide soviétique. En face des 600 millions de nouveaux francs de l'aide russe, l'Indonésie peut inscrire 2,35 milliards de crédits américains. Pourtant, un certain nombre de facteurs sont à l'œuvre qui contribuent à améliorer la position concurrentielle de la Russie.

Tout d'abord, le volume de l'aide soviétique augmente rapidement. Le secrétaire d'Etat américain, M. Herter, a fait remarquer récemment que la proportion de l'aide économique par rapport à l'aide militaire augmentait au même rythme que le volume total des crédits. En fait, a-t-il noté, l'U.R.S.S. a déjà distribué l'année dernière environ 4,6 milliards de nouveaux francs « presque uniquement pour des buts économiques ». Il est clair que dans très peu de temps, l'aide de l'U.R.S.S. et des démocraties populaires aux pays sous-développés extérieurs au bloc soviétique dépassera les cinq milliards de nouveaux francs par an. Même alors, cependant, elle ne représentera qu'un peu plus du quart des prêts publics et des dons accordés par l'Occident.

Mais l'aide occidentale prend très souvent la forme d'équipements militaires, de biens de consommation ou de surplus agricoles. En outre, alors que le taux des prêts soviétiques est de 2,5 %, celui des avances de la Banque Mondiale et des autres organismes occidentaux n'est jamais inférieur à 6 %. De nouvelles institutions, comme l'Association pour le développement international, ont été créées spécialement pour accorder des taux d'intérêt qui puissent faire concurrence à ceux de la Russie, mais elles ne disposent pas encore de capitaux suffisants. L'aide occidentale, enfin, est répartie sur toute la surface du globe.

La Russie, de son côté — quand ce ne serait que pour affaiblir l'*hinterland* économique de l'Occident — cherche à accélérer les progrès industriels des pays sous-développés. Elle fournit volontiers les installations les plus modernes pour les industries de base, elle envoie des équipes de géologues pour recenser les ressources naturelles, elle assure une assistance technique de haute qualité et de plus en plus massive. La plupart des pays économiquement arriérés croyant encore que l'Occident n'accepte qu'à contrecœur l'idée de leur industrialisation rapide, l'effet psychologique des industries lourdes construites par l'U.R.S.S. est considérable. Qui plus est, au lieu de l'éparpiller sur une douzaine de pays, les Russes concentrent pour le moment leur aide sur quelques régions choisies pour leur importance politique particulière dans le contexte international actuel.

(A.P.)

SERRANT LA MAIN D'UN OUVRIER INDIEN.
Le bon visage du communisme.

Trois pays-clés

Plus de la moitié de l'aide soviétique aux pays non communistes est ainsi distribuée dans le Sud-Est asiatique et plus particulièrement dans trois pays : l'Afghanistan, l'Inde et l'Indonésie. Tous trois sont dans l'ombre de la Chine. Tous trois figuraient au programme de la tournée de M. Krouchtchev. Et le fait que 680 millions d'*alliés* chinois reçoivent deux fois moins d'aide de l'U.R.S.S. que les 500 millions de *simples amis* vivant dans ces trois pays jette une lumière plus révélatrice sur les relations sino-soviétiques que toutes les allusions et les déclarations ambiguës qui sont analysées avec tant de soin en Occident.

Si M. Krouchtchev a choisi de visiter les pays avec lesquels l'U.R.S.S. entend se montrer d'une générosité particulière, il a aussi décidé de le faire à un moment crucial dans l'évolution politique des pays non communistes de l'Asie.

L'enjeu

Bien que l'opinion publique occidentale l'ait à peine remarqué, l'année qui vient de se terminer a été décisive pour le continent asiatique. Devant l'attitude de la Chine — qui, apparemment, aime mieux se faire craindre que se faire aimer — beaucoup de pays neutres ont commencé à se demander s'ils n'avaient pas intérêt à resserrer leurs liens avec l'Occident. Il est clair, en revanche, que les conséquences des succès économiques de la Chine — qui continue de battre tous ses records de production — se feront sentir sur la politique intérieure de la plupart des pays non communistes d'Asie. L'un après l'autre, ceux-ci ont dû se raidir, soit pour accélérer leur progrès économique, soit tout simplement pour résister à l'agitation qui se développe en faveur des réformes et du progrès. Dans cette épreuve, la façade superficielle de la démocratie parlementaire a commencé de s'écrouler. Du Pakistan à la Thaïlande et au Laos, les militaires sont entrés en scène. A Ceylan et en Birmanie, la démocratie livre sa dernière bataille contre l'autoritarisme. En Indonésie, la popularité de Soekarno n'a même pas suffi à empêcher que le pouvoir réel ne passe aux mains du commandant en chef. En Inde même, M. Nehru, le principal pilier du système parlementaire, se trouve pour la première fois aux prises avec une opposition de plus en plus vigoureuse.

(A.P.)

VISITANT L'ACIÉRIE DE BHILAI.
Le neutralisme est-il toujours payant ?

Tandis qu'à l'arrière-plan — du Kerala jusqu'à Java — les communistes sont sur la défensive, des dictateurs proaméricains se préparent ou consolident leurs positions. Au début de 1960, bien qu'il soit encore une force réelle, le neutralisme asiatique perd du terrain. Et c'est le moment que M. Krouchtchev a choisi pour sa tournée.

Il est venu raffermir les hésitants et leur prouver une fois de plus que le neutralisme est payant. Il est venu leur dire aussi que la puissance de la Russie augmente sans cesse et que s'ils ont la patience d'attendre encore un peu, ils pourront en partager les bénéfices avec elle.

S'il est vrai, comme on le prétend, qu'il a conféré secrètement avec les dirigeants chinois avant de s'envoler pour l'Asie du Sud-Est, il peut parler non seulement au nom de l'U.R.S.S. mais au nom du bloc communiste tout entier, pour qui l'Asie est le principal enjeu d'une compétition économique dont les communistes sont persuadés de sortir vainqueurs, si pénibles que puissent être les efforts à faire.

TIBOR MENDE

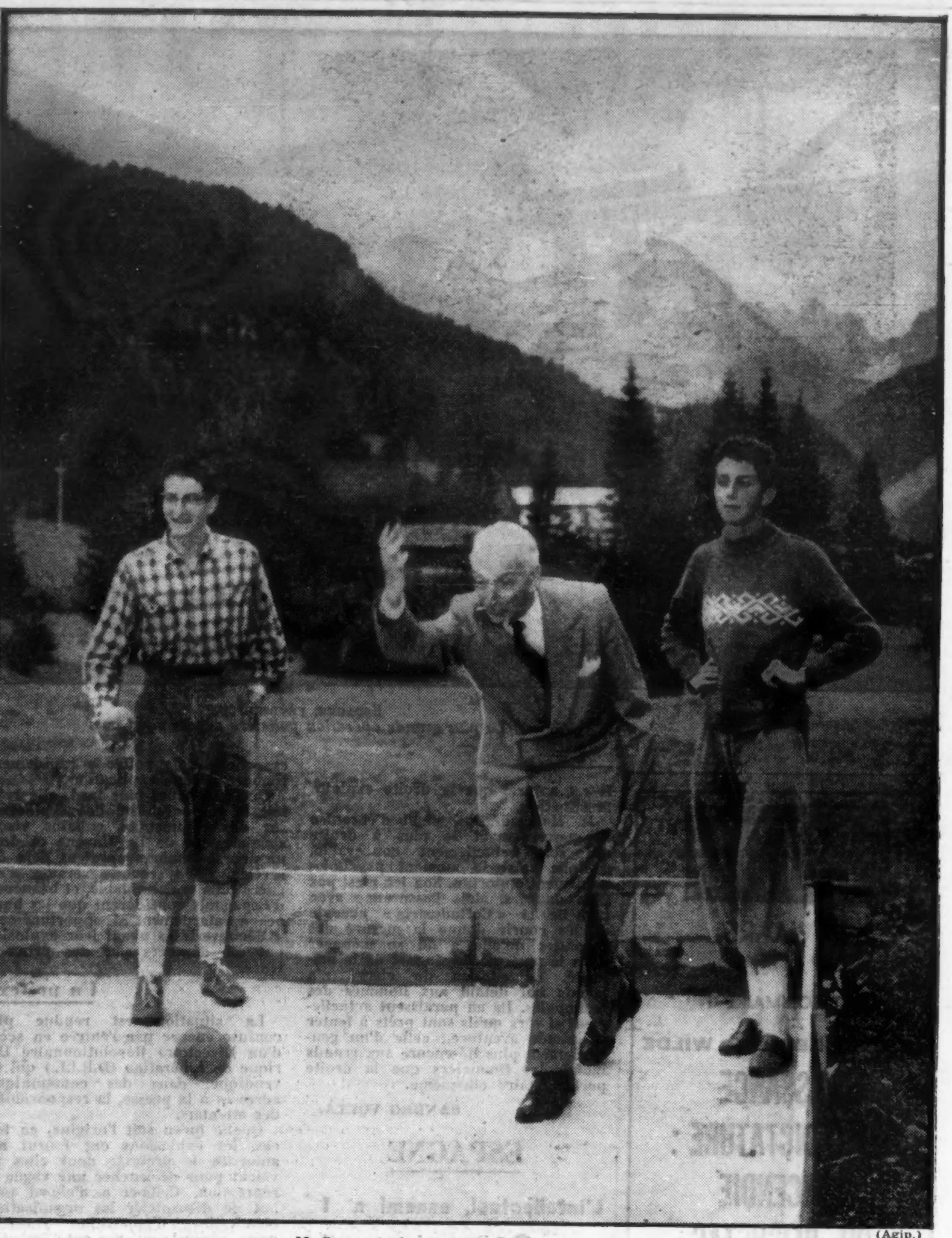
ITALIE

La « Cofindustria » attaque

En déclenchant l'offensive contre le cabinet Segni, les grands monopoles tentent une opération audacieuse. Sur quoi doit déboucher cette crise ?

DEPUIS plusieurs mois, la gauche italienne s'inquiétait de l'éventualité d'un coup de force de la droite. Il n'a pas pris la forme attendue. Et pourtant, la chute du gouvernement Segni, provoquée par la défection des « libéraux », ouvrirait la porte sur l'inconnu. Cette crise n'est pas comme les autres.

A première vue, elle peut paraître paradoxale : soutenu par les monarchistes, les néo-fascistes et les libéraux, le gouvernement démo-chrétien de M. Segni était le plus à droite qui pouvait résulter de la conjoncture parlementaire italienne. Il avait été formé par ceux-là mêmes qui voulaient empêcher l'ouverture à gauche (en direction des socialistes nennistes) envisagée par M. Fanfani, leader de la gauche démo-chrétienne.



M. SEGNI, PRÉSIDENT DU CONSEIL ITALIEN.
Le parti « libéral » conduit le jeu. (Agip.)

L'énergie électrique

Effectivement, le gouvernement Segni avait éliminé les mesures les plus démocratiques du programme de M. Fanfani (ancien secrétaire du parti) ; la droite, en apparence, aurait dû être satisfaite.

Elle ne l'était point. Au sein de la Démocratie chrétienne, en effet, l'aile gauche, légèrement minoritaire, exerçait une pression croissante sur les organes directeurs. Elle exigeait l'application des règles constitutionnelles sur l'autonomie régionale et, surtout, la nationalisation de l'énergie électrique, actuellement entre les mains d'un monopole privé.

Résister plus longtemps à ces exigences, c'était, pour le gouvernement Segni, prêter le flanc à une offensive de la gauche ; céder, c'était prêter le flanc à une offensive de la droite. Une seule question, en somme, se posait : qui, de la gauche ou de la droite, allait partir à l'assaut de ce gouvernement ?

C'est la droite qui, prenant ses adversaires de vitesse, vient de passer à l'attaque. En ouvrant la crise, elle compte en retirer tout le bénéfice, et acculer la gauche démo-chrétienne à la défensive.

L'homme des monopoles

Le stratège de la partie qui s'engage est M. Giovanni Malagodi, secrétaire du parti libéral. Homme de la « Cofindustria » (confédération du patronat italien), au sein de laquelle il a fait toute sa carrière, M. Malagodi s'est hissé à la tête de son parti grâce aux puissants moyens financiers que les industriels du Nord avaient mis à sa disposition.

Sous sa direction, le parti libéral (qui fut celui de Giovanni Giolitti et de Benedetto Croce) se transforma en annexe de la « Cofindustria » et changea profondément d'orientation : tous ses principes fondamentaux, à commencer par la laïcité, furent abandonnés et les « libéraux », naguère défenseurs de toutes les libertés, n'hésitèrent pas à s'allier avec les néo-fascistes et les monarchistes. A leurs côtés, le parti de M. Malagodi menait la lutte contre les syndicats, quelle que fût leur attache, et contre les réformes de structure qui devaient faire de l'Italie un pays moderne.

La perspective, même lointaine, d'une nationalisation de l'énergie électrique fut l'élément décisif dans l'offensive déclenchée par M. Malagodi. Cette nationalisation serait, en effet, un premier pas vers le démantèlement des monopoles privés (Montecatini pour la chimie, Pirelli pour le caoutchouc, Edison pour le secteur radio-électrique, etc.) qui mettent l'économie italienne en coupe réglée. En précipitant la crise, M. Malagodi compte donner un coup d'arrêt aux exigences des démo-chrétiens de gauche. Il place leur parti devant un dilemme.

La grande aventure

Le moment est bien choisi. Des leaders de la droite démo-chrétienne (MM. Pella, ministre des Affaires étrangères ; Taviani, ministre des Finances ; Andreotti, ministre de la Défense), liés, eux aussi, à la « Cofindustria », venaient, pour des raisons qui leur sont propres, de préparer le terrain : pour se prémunir contre toute éventualité d'ouverture à gauche, ils avaient décidé de jeter le discrédit sur M. Giovanni Gronchi, président de la République et « gauchiste » notoire.

Pour y parvenir, ils transformèrent en échec le voyage en U.R.S.S. du président Gronchi. L'opération réussit : M. Pella, qui trouvait trop cordiales les relations entre MM. Gronchi et Kroutchtchev, s'empressa, lors de la réception à l'ambassade d'Italie à Moscou, de défendre vigoureusement la politique du chancelier Adenauer. Le résultat ne se fit pas attendre : M. Kroutchtchev, qui éprouve pour Bonn une antipathie aussi vive que celle de Bonn pour Moscou, riposta par des remarques discourtoises que l'ensemble de la presse et des partis de droite exploitèrent contre le président de la République, dont ils n'avaient jamais approuvé le voyage en pays socialiste.

L'arme traditionnelle

Autre circonstance favorable à l'offensive de la droite : la chute du gouvernement sicilien de M. Milazzo, formé par une coalition des démo-chrétiens de gauche, des socialistes et des communistes. La corruption est une arme traditionnelle des partis siciliens ; nul n'ignore la désinvolture avec laquelle leurs leaders passent (contre paiement en espèces) d'un camp, voire d'un parti, à l'autre. Cette fois-ci, ce sont deux hommes de Milazzo qui se laissèrent attirer dans le piège et prendre en flagrant délit.

→

DITES-LE AVEC DES FLEURS
MAIS POUR PLAIRE CHOISISSEZ UNE DRAPERIE
Jeunesse DE LAJEUNESSE
SEULEMENT CHEZ LES MEILLEURS TAILLEURS

1er Mai à Moscou
en train-couchettes du 26 avril au 8 mai. 750 NF

* SEMAINE SAINTE A SEVILLE du 7 au 18 avril... 380 NF
* LA HOLLANDE ET SA FLORALIE - 3 jours .... 185 NF
* PAQUES A ROME et toute l'ITALIE (12 jours) .... 650 NF

TRANSTOURS - 49, av. de l'Opéra, PARIS (2e) - OPE. 61.15, 35.18, 18.81

(Inge Morath-Magnum.)

ESPAGNE, FÉVRIER 60. *La plus grande opération policière depuis vingt ans.*

Il est naturel que la droite exploite la situation.

M. Malagodi, qui vient d'ébranler le gouvernement le plus à droite qui soit actuellement concevable, a donc saisi le moment psychologiquement opportun. Son jeu n'est pas sans dangers. Mais l'assurance avec laquelle la « Cofindustria » accepte de les courir donne la mesure des garanties qu'elle a dû se ménager dans le parti confessionnel de la majorité. Le soutien du clergé n'a jamais fait défaut aux hommes des monopoles. Ils en paraissent actuellement si sûrs qu'ils sont prêts à tenter la grande aventure : celle d'un gouvernement plus lié encore aux grands monopoles financiers que la droite parlementaire elle-même.

SANDRO VOLTA.

ESPAGNE

L'intellectuel, ennemi n° 1

● ***Pour la première fois depuis l'avènement du régime franquiste, des bombes ont éclaté à Madrid...***

PLUS de 400 personnes déjà viennent d'être arrêtées dans le cadre de la plus grande opération policière déclenchée contre les milieux d'opposition depuis la fin de la guerre civile espagnole. A Barcelone, à Santander, à Saint-Sébastien, à Madrid et dans la plupart des grandes villes d'Espagne, les policiers se sont présentés à l'aube chez des ouvriers, des étudiants, des intellectuels, qui ont été aussitôt mis au secret.

Cette opération a été provoquée par l'explosion de deux bombes à Madrid, pour la première fois depuis l'avènement du régime franquiste.

Une bombe a éclaté à l'Hôtel de Ville sans faire de victime. L'autre a fait explosion à proximité du Club de la Phalange, faisant une victime, le porteur de la bombe, pense-t-on. Quelques heures plus tard, la police découvrait à temps trois autres bombes à retardement qui pouvaient être désarmorcées : l'une au terminus de la Compagnie aérienne Ibéria, une autre dans une centrale électrique, la troisième au Musée du Prado.

Ces attentats ont été d'abord attribués par les autorités aux communistes, qui auraient voulu protester ainsi contre une première vague d'arrestations qui avait eu lieu la semaine précédente dans les milieux intellectuels. Mais le terrorisme n'est pas dans la manière des communistes espagnols et la police a rapidement renoncé a cette explication.

Quelques jours plus tard, elle rejetait la responsabilité des explosions sur des commandos cubains venus spécialement de La Havane et dont plusieurs membres auraient déjà été arrêtés. Cette seconde version n'est guère plus vraisemblable, et beaucoup d'Espagnols considèrent que les bombes à retardement si opportunément « découvertes » avant leur explosion ont été déposées par des provocateurs.

Un prétexte

La situation est rendue plus confuse encore par l'entrée en scène d'un Directoire Révolutionnaire Ibérique de Libération (D.R.I.L.) qui revendique, dans des communiqués adressés à la presse, la responsabilité des attentats.

Quelle qu'en soit l'origine, en tout cas, les explosions ont fourni aux autorités le prétexte dont elles rêvaient pour déclencher une vague de répression. Celle-ci a d'abord pour but de démanteler les organisations clandestines d'opposition avant la grève générale qu'elles ont l'intention de déclencher au printemps.

Le mouvement a des chances d'être mieux suivi que celui de l'année dernière, la situation sociale s'étant beaucoup aggravée depuis. Si le plan de « stabilisation » a remis de l'ordre dans les finances nationales, il a aussi entraîné la disparition des heures supplémentaires et une augmentation du chômage. Des manifestations ouvrières ont eu lieu récemment à Séville, à Barcelone, à Malaga, à Madrid (où 4.000 travailleurs se sont rendus le 26 janvier devant la délégation des syndicats pour réclamer des augmentations de salaires et protester contre le chômage).

Mais la répression ne s'abat pas seulement sur les milieux ouvriers d'opposition. Elle frappe aussi les intellectuels « non conformistes », auxquels le régime avait un peu lâché la bride depuis quelques années. Après le jeune romancier Luis Goytisolo — transféré à Madrid le 11 février et gardé depuis au secret — l'un des sculpteurs les plus connus d'Espagne, Joaquim Fernandez Palazuelos, a été arrêté à son tour, ainsi que le peintre Miguel Vazquez et le poète catalan Joaquim Marco.

La police a d'abord accusé Luis Goytisolo d'être l'auteur d'articles parus dans des revues clandestines d'opposition. Elle prétend maintenant qu'il serait un « agent de liaison communiste » et qu'il se serait rendu à Prague pour y « prendre des instructions ». Or, la date du voyage qui lui est reproché ne coïnciderait pas avec celle du congrès des communistes espagnols qui s'est tenu à Prague en janvier.

Mais le problème n'est pas là et aucune inculpation officielle n'a encore été prononcée contre Luis Goytisolo. Pour les autorités, il s'agit surtout d'intimider les intellectuels qui commençaient à manifester trop ouvertement leur opposition au régime. En février 1959 déjà, ils avaient profité du vingtième anniversaire de la mort du poète Antonio Machado pour chanter ouvertement les louanges de « l'esprit de liberté ». En juin dernier, ils avaient réclamé, dans une lettre collective, l'amnistie des condamnés politiques.

Contre-offensive

Ces manifestations avaient provoqué une violente contre-offensive de la presse gouvernementale. Le journal « Pueblo » avait pris la tête du mouvement en lançant des attaques contre le cinéaste Juan-Antonio Bardem, le poète Blas de Otero et le romancier Juan Goytisolo, frère de Luis, dont le succès à l'étranger était attribué à « une opération anti-espagnole ».

L'arrestation de ces intellectuels semble être une tentative du gouvernement et de l'Opus Dei pour freiner un mouvement de « libéralisation culturelle » dans la classe dirigeante qu'ils jugent plus inquiétant pour le régime que le mécontentement ouvrier qui est soigneusement maté.

MIROIR DE L'HISTOIRE
de MARS
vient de paraître
AU SOMMAIRE :
H. MEISSNER et O. WILDE
NAISSANCE D'UNE DICTATURE : L'INCENDIE DU REICHSTAG
★
Pierre DOMINIQUE
AFRIQUE DU SUD : LES BOERS CONTRE L'ANGLETERRE
★
Jérôme CARCOPINO
de l'Académie française
LES JEUX DU CIRQUE DANS LA ROME ANTIQUE
★
Od. du PUIGAUDEAU
L'AVENTURE ARCHÉOLOGIQUE
avec 16 héliogravures en couleurs
EN VENTE PARTOUT
1,50 NF

● PROBLEMES DE L'ECONOMIE POLONAISE
● LES NOUVELLES THESES DU P. C. ITALIEN
● LE NEO-COLONIALISME ALLEMAND
● LA DEMOBILISATION EN U. R. S. S.
dans le numéro de février de :
LA NOUVELLE REVUE INTERNATIONALE
Revue de Théorie et d'Informations des Partis Communistes et Ouvriers
Le numéro : 2 NF (200 francs) timbres-poste ou mandat à :
SOCIETE PARISIENNE D'EDITION ET D'INFORMATION
9, boulevard des Italiens - PARIS (2e) - C.C.P. Paris 8.442.47

Supplément 8 pages pratique

MADAME EXPRESS

Cette semaine

Mme Express a :

● ***Trouvé*** un petit livre que tous les parents d'écoliers pourraient avoir dans leur bibliothèque. Sans vouloir aborder toutes les difficultés qui peuvent se présenter au cours d'une scolarité (retard qui s'accumule, gaucherie contrariée, adaptation au secondaire, à l'internat, « paresse », options ou virages à prendre en cours d'études) l'ouvrage s'est fixé trois buts :

● Poser les problèmes les plus fréquents mais qui souvent passent inaperçus, sont affrontés trop tard ou mal compris par les parents (tous les cas exposés sont vrais et tirés de lettres de pères ou de mères de famille.)

● « Décontracter » les parents qui sont encore un peu effrayés par les centres d'examens psychologiques et d'orientation professionnelle. Le point est fait sur ce que l'on peut attendre de ces centres.

● Donner une nouvelle chance à ceux qui payent, une fois adultes, une erreur d'orientation (grâce, entre autres, aux cours du soir et à la promotion du travail).

● Enfin, et surtout, pour chaque chapitre, et donc pour chaque catégorie de problèmes, de nombreuses adresses ont été réunies en index en fin de l'ouvrage. Elles en font une précieuse source de renseignements.

(« Les Enfants problèmes », par N. Béhar et C. Jouvion, 5 NF. Denoël éditeur.)

● ***Applaudi*** la naissance de deux nouveaux modèles de couches pour bébé qui réalisent un des vœux des mères de famille : ne plus se servir d'épingles, ni de pressions qui rouillent ou s'écrasent. Ces couches sont en effet munies de la fermeture Velcro (deux bandes de minuscules mailles de nylon s'accrochent entre elles et se fixent par simple pression). Elles existent en deux modèles :

● Couche rectangle en fin piqué quadrillé blanc, à quatre épaisseurs, pouvant servir de culotte ; 6,50 NF pièce.

● Couche-culotte croisée à la taille, avec double fond filet pour la ouate cellulosique, en interlock blanc : 7,50 NF pièce.

Enfin, un dernier avantage : les couches ont été prévues assez grandes pour pouvoir servir longtemps et être utilisées par les enfants qui ne sont pas encore propres la nuit. (Contact, chez Prénatal, 103, rue Saint-Lazare.)

● ***Essayé*** un nouveau produit à tout faire, qui nettoie aussi bien l'argenterie que les carrosseries de voiture, les vitres, glaces, faïences, etc. Ce liquide rose, conditionné en flacon plastique, offre l'avantage de ne pas salir les mains. (Polipolish, 4 NF. En vente aux Arts Ménagers.)

● ***Placé*** dans sa salle de bains une armoire à pharmacie d'une conception très rationnelle, dont la contre-porte est aménagée comme celle des réfrigérateurs modernes. Un emplacement spécial prenant un minimum de place pour les produits conditionnés en tubes permet de trouver facilement celui dont on a besoin.

Modèle 1 porte : haut : 490 mm; larg. : 333 mm ; prof. : 185 mm. Prix : 135 NF.

Modèle 2 portes, un côté conditionné en pharmacie, l'autre en armoire à maquillage : 198 NF.

Ces armoires existent en noir, blanc, rose, bleu, vert ou jaune et combinaison de deux coloris. Elles sont pourvues d'une fermeture de sécurité. (Maison François, 45, rue Rennequin).

● ***Rafraîchi*** et même nettoyé ses mains à la fin d'un après-midi de travail grâce à une petite serviette de cellulose pré-imprégnée d'eau de Cologne. De la taille d'un petit mouchoir, elle permet un vrai nettoyage et l'odeur mentholée, un peu forte au départ, s'allège très rapidement.

UNE MALADIE GRAVE : LA FATIGUE

Un tiers des travailleurs sont dégoûtés de la vie. (Voir pages V et VI.)

Présentées en pochette de trois, les serviettes ne tiennent aucune place dans un sac ou dans une poche et sont également pratiques en voyage ou pour nettoyer les mains des enfants qui goûtent dehors. (Relais, 1 NF, la pochette, en pharmacie.)

● ***Visité*** l'exposition « Triomphe du Plastique » organisée par la Samaritaine et dans laquelle tous les accessoires intéressant le plastique dans la maison se trouvent groupés. On peut y voir fonctionner deux presses industrielles.

Parmi les nouveautés :

— Une poubelle d'immeuble parfaitement insonore (76,50 NF. Gilac).

— Une resserre à légumes comprenant trois paniers plastiques superposés montés sur un piètement métallique (34 NF. Grofilex).

— Des boîtes à épices superposables et juxtaposables grâce à des montants à glissières qui permettent d'incorporer ces objets suivant l'emplacement dont on dispose dans une cuisine. Prix : 12 NF l'une (Stand Syca).

— Des bandes double face en nylon matelassé et piqué qui permettent de confectionner soi-même à la dimension qui convient : sacs, penderie à chaussures, housses, garnitures de tiroirs, gainage de boîtes, etc.

(Prix : en 33 cm. : 3,50 NF ; en 65 cm : 7,50 NF ; en 130 cm. : 13,70 NF.)

● ***Vu*** des parapluies pour homme en nylon Prince de Galles très fondu, à base de bleu marine ou de gris foncé, qui, tout en restant d'une sobriété de bon ton, donnent moins mauvaise mine à ceux qui les utilisent que les classiques parapluies noirs style « croque-mort ». (41 NF. Mérival, 30, rue La-Boétie).

● ***Espéré*** qu'une idée qui a déjà fait son chemin en Allemagne sera bientôt adoptée en France. Il s'agit d' « hôtels pour bébés ». Il en existe déjà à Karlsruhe, Manheim, Godesberg, etc. Un centre s'est ouvert dernièrement à Hambourg sous le contrôle et la direction du Dr Ursula Klemm.

Les « clients » doivent être âgés d'un an au maximum, être en bonne santé. Ces conditions remplies, ils sont reçus dans une belle villa entourée d'arbres et soignés par de jeunes puéricultrices. Cet hôtel, d'un genre nouveau, ne comprend que quatre chambres et dix lits, le Dr Ursula Klemm voulant conserver à son entreprise un caractère familial et appliquant à la lettre le régime prescrit pour chaque bébé. Les pensionnaires sont ravis, paraît-il, et s'acclimatent fort bien. On imagine combien le « baby hôtel » peut rendre service à des mères en panne, à des touristes « encombrés », etc. Le prix de pension est assez élevé : 25 NF par jour environ. L'idée vaut ça.

ENFANTS

Montagne, mer ou étranger ?

● *Pâques : des vacances relativement longues, des prix relativement étudiés.*

CETTE année, Pâques est tard : les vacances sont fixées du 2 au 18 avril. Pour avoir de la neige, il faudra monter haut. A noter que les séjours organisés (tous au minimum de quinze jours pleins) sont plutôt moins chers qu'à Noël, le prix du voyage s'amortissant sur une plus longue durée. Voici les adresses et les prix 1960 :

A la montagne

● Au Centre du CHATEAU DE LA CLUSAZ, La Clusaz, Haute-Savoie (garçons et filles de six à seize ans en équipes séparées). Enseignement du ski mais aussi révisions sous surveillance pour les enfants qui préparent un examen. Ski et chaussures peuvent être loués sur place. Prix : 348 NF. Inscriptions : *Secrétariat du Centre de Vacances,* Boîte Postale 30-14, Paris (14e). Renseignements complémentaires : 15, rue Brézin, SUF. 12-03.

● A SEPTMONCEL (Jura), séjour « simple et rustique » dans des maisons montagnardes louées spécialement mais sans grand confort (huit à dix ans, mixte). Séjour particulièrement bon marché : 170 NF tout compris. *Jeunesse et Avenir,* 61, boulevard Ney, Paris. MON. 98-06 (sauf le jeudi).

● Trois séjours possibles, soit à COMBLOUX (1.000 m), Haute-Savoie : 419 NF; soit à CEUSE-GAP (1.620 m), Hautes-Alpes : 424 NF; soit à CREVOUX (1.600 m), Hautes-Alpes : 356 NF. Ces séjours sont assez chers, mais confortables (mixtes, pour moins de quatorze ans). *Neige et Vacances,* 6, avenue Van-Dyck. CAR. 22-05.

● A NEIRIVUE (Canton de Fribourg, Suisse), séjour simple mais contrôlé par les autorités sanitaires suisses : 236 NF pour les moins de dix ans et 260 NF pour les autres (mixte pour six à quinze ans). *Le Trait d'Union,* 175 ter, rue Championnet. MAR. 58-21.

● A LONGEFOY-SUR-AIME (Savoie, 1.160 m), pour filles et garçons de sept à quatorze ans : 259 NF, y compris la fourniture des skis ou luges. *Plaisir et Santé,* 94, rue Notre-Dame des Champs. DAN. 93-49 (de 12 h. à 15 h.).

● Trois séjours de petite altitude (850, 1.000 et 1.020 m) pour garçons et filles de sept à quinze ans, selon les centes. Prix : de 215 à 245 NF. *Club des Quatre-Vents,* 1, rue Gozlin. Tél. : ODE. 70-25.

● EN HOME D'ENFANTS à Villars-Chésières (Suisse), avec départs accompagnés. Séjour onéreux mais très soigné. La surveillance est très poussée du point de vue santé et « propreté ». Toutes les chambres (à deux, trois et quatre lits) ont l'eau chaude. Prix : 610 NF plus location et leçons de ski, assurances et remontées mécaniques (enfants de six à douze ans et de neuf à douze ans).

— Un autre séjour, aux AVANTS-MONTREUX (Suisse) pour les douze à quatorze ans, comporte une heure de travail scolaire (français, anglais ou mathématiques) chaque matin. Prix : 670 NF. *Cook,* 2, place de la Madeleine. OPE. 40-40.

Deux autres formules de vacances de Pâques peuvent être bénéfiques aux enfants :

A la mer

● A ANGLET (Côte Basque) pour les six à quatorze ans : 300 NF.

● Au CAP D'ANTIBES (six à douze ans) : 340 NF.

● A SAINT-QUAY-PORTRIEUX (Côtes-du-Nord) : 260 NF. Logement en petits dortoirs. Renseignements complémentaires au *Centre de Coopération culturelle et sociale,* 26, rue Notre-Dame-des-Victoires, Paris (2e).

A l'étranger

● ANGLETERRE : séjour dans des familles, formule « paying guest », région de Londres et provinces du Sud. Prix : de 8 à 9 £ par semaine (de 110 à 120 NF). *Amicale culturelle internationale,* 27, rue de la Michodière, Paris. OPE. 24-33.

● ANGLETERRE : séjour dans des familles, mais avec programme collectif d'excursions. Voyage accompagné en avion. Prix : 590 NF, tout compris (17 jours), *Home and Travel Association,* 32, rue Washington. BAL. 32-95.

● ANGLETERRE OU ALLEMAGNE : cours de vacances, séjour soit dans des familles, soit au collège même (âge moyen : quinze-dix-huit ans). Prix : de 350 à 400 NF en moyenne. *Centre d'Echanges internationaux,* 21, rue Béranger. TUR. 20-94.

● ESPAGNE : vacances et cours à la Residencia Juvenil, près de Pampelune (adolescents et étudiants). Prix : 395 NF, tout compris. *Amicale culturelle internationale,* 27, rue de la Michodière. RIC. 04-81.

● SCANDINAVIE : voyage (12 jours) pour adolescents. Séjour à Copenhague et excursions au Danemark et en Suède. Repas dans un restaurant universitaire. Prix : 421 NF. *Bureau des Voyages scolaires et universitaires,* 116 bis, Champs-Elysées. ELY. 72-54.

● **IMPORTANT :** nous rappelons à nos lecteurs qu'en centralisant, à leur intention, des adresses d'organismes de vacances réputés sérieux et répondant à des besoins divers, nous cherchons à leur épargner des recherches et des démarches inutiles, mais que nous ne disposons d'aucun moyen de contrôle sur les conditions dans lesquelles se déroulent ces séjours.

Lorsqu'il s'agit de jeunes enfants, il convient qu'avant de les inscrire ici ou là, les parents prennent personnellement contact avec les organisateurs et demandent le maximum de détails sur les installations, les programmes et les menus.

Il est souhaitable également :

— de respecter les consignes données par les organisations (trousseau, argent de poche, correspondance);
— de marquer les affaires de l'enfant de son nom entier et de lui donner suffisamment de linge, aucun lavage n'étant effectué pendant les séjours (même longs) dans la plupart des cas ;
— enfin, de remettre aux organisateurs des instructions précises et écrites sur les problèmes que peuvent poser éventuellement le caractère, la santé, les habitudes (sieste, culte, sport, alimentation, médicaments, etc.) de l'enfant.

AVEC LE CONCOURS
des tissus garantis BOUSSAC, des marques
NYLFRANCE et TERGAL
DÉFILÉS DE MANNEQUINS
SOUS
LE SIGNE DE PARIS
LUNDI 29 FÉVRIER
à 15 h. - 17 h. et 21 h.
Salons de
l'HOTEL GEORGE V
31, Avenue George V
ENTRÉE GRATUITE
Pour RÉSERVER écrire
"SOUS LE SIGNE DE PARIS"
Boîte Postale 202-02

BEAUTÉ

Le cou et les bras

● *Pour être nus, ils doivent être lisses.*

SUPPRIMANT souvent manches et cols, la mode de printemps découvrira largement le bras et le cou. Il s'agit justement de deux régions sacri-

LE BON NUMÉRO

LANCIA : GRIS ACIER.
Facilement au point.

PREMIER soleil de printemps, premières envies vestimentaires, premières courses épuisantes à la recherche du bon numéro : un tailleur « mode » mais « passe-partout », commode pour trotter mais élégant pour sortir, coupé dans un beau tissu mais d'un prix abordable.

Où chercher cette perle rare sans craindre les surprises désagréables, tout de suite (à cause du prix) ou plus tard (à cause de la qualité) ?

Une maison de couture a eu l'idée ingénieuse d'adjoindre à sa collection « sur mesure » un choix de créations en « presque-prêt-à-porter », multipliant ainsi la gamme de ses modèles et celle de ses prix.

Un exemple : les deux tailleurs photographiés ici ont en commun l'élégance de leur ligne dessinée par le même créateur, et leur griffe « Pierre Clarence » garantie de qualité dans les tissus et dans la finition, mais ils sont très différents dans leur esprit et dans leur réalisation :

● LANCIA (à gauche) est en fil-à-fil gris acier. Sa coupe discrète permet de le mettre parfaitement au point en quelques heures. Essayé sur la cliente aux trois quarts terminé, il est livré le soir même entièrement rectifié. Un large pli creux donne de l'aisance à la jupe et deux poches-gilet complètent la jaquette demi-galbée. A 240 NF, c'est la version économique des jeunes femmes élégantes.

● ROSSINI (à droite) est en fil-à-fil gris ramier. Il est exécuté sur mesure (avec deux essayages) par les ateliers haute couture de Pierre Clarence. Emmanchure soulignée d'une découpe en pointe, jupe entièrement plissée.

A 400 NF, c'est la version raisonnable des femmes exigeantes.

Pierre Clarence, 9, rue Saint-Florentin, Paris. Ouvert le samedi toute la journée.

ROSSINI : GRIS RAMIER.
Rigoureusement aux mesures.

...ées dans les soins de beauté ou d'hygiène des Françaises. Pour les découvrir sans arrière-pensée, consacrez-leur, pendant le mois qui vient, quelques instants par jour.

Voici, point par point, les différents problèmes qui peuvent se poser:

Le cou

1. NETTETÉ. Passez à l'improviste un tampon d'eau de Cologne sur votre cou, vous serez étonnée de la couleur du coton. C'est qu'on oublie ce trait d'union : par en haut, en soignant le visage, et par en bas, en soignant le corps.

Première règle : considérer le cou comme un prolongement du visage et effectuer tous les soins *jusqu'aux épaules* (démaquillage, savonnages, massages, application de crème antirides, et, éventuellement, masques). Après bain et ablutions (l'eau chaude amollit et distend), le tapoter avec une batte de caoutchouc, ou plus simplement un gant de toilette trempé dans l'eau froide.

2. FINESSE : l'attache visage-cou est souvent empâtée ou relâchée (le double menton ne se forme pas seulement chez les obèses et les femmes âgées) ; pour y remédier :

- Mastiquer soigneusement à table et de temps en temps, entre les repas et quand on est seule, un chewing-gum.
- Sauf en cas d'affection respiratoire ou cardiaque, dormir à plat ou avec un coussin glissé entre sommier et matelas. Le jour, rectifier la position dès qu'on se surprend tête basse et cou dans les épaules.

A noter : si le cou est très abîmé, seule la chirurgie esthétique peut le « lisser » réellement. (L'opération a lieu sous anesthésie locale et ne demande pas de séjour en clinique.)

Bosse de bison. — Le tassement des vertèbres du cou arrondit la nuque, d'où « bosse de bison ». Seuls remèdes : la gymnastique (assise, prendre appui sur le dossier de sa chaise avec la colonne vertébrale au point où elle saillit le plus, creuser le ventre et rejeter tête et bras en arrière, en s'étirant) et les massages.

3. MAQUILLAGE : si l'on arrête net les fards au maxillaire, le visage semble posé sur un socle ; si l'on se maquille jusqu'au décolleté, on salit cols et bordures de robes. Solution : étaler le fond de teint en mourant à partir de la pointe du menton, et le fixer en y passant une éponge humidifiée à l'eau froide ou un cube de glace, en appliquant quelques minutes un Kleenex qui absorbe le surplus du fard.

Les bras

1. LE DUVET. Nous ne parlerons pas des aisselles qui doivent, bien entendu, être rigoureusement imberbes dès qu'arrive la saison des robes sans manches.

Pour celles qui sont très velues et dont le duvet est inesthétique, une seule solution : le décolorer (rasé, il repousserait encore plus fourni et plus raide). On obtient une décoloration satisfaisante :

— en la poursuivant assez longtemps (quelques semaines), à raison de trois fois par semaine (des applications quotidiennes pourraient irriter);

— en dégraissant à l'eau ou au savon, avant de l'effectuer, sinon l'eau oxygénée « glisse » et ne prend pas ;

— en ajoutant à l'eau oxygénée (20, 30 ou 40 volumes) un peu d'ammoniaque, 1/7 environ ;

— et surtout, en respectant un temps de pose assez long (quelques minutes).

Les crèmes oxygénées du commerce (Crème oxygénée Mila, 3,30 N.F. le tube, en pharmacie) donnent de bons résultats.

2. LA PEAU GRENUE ET RAPEUSE. C'est le mal des jeunes filles (qui passe avec l'âge) à peau sèche. Les classiques ponçages ou frictions au gant de crin n'irritent pas si l'on applique au préalable sur la peau huile d'amandes douces ou sérum physiologique. Masser ensuite, si possible, avec une crème aux vitamines A et F ou aux extraits de placenta.

En été, les bains de soleil constituent le meilleur traitement.

Pour celles qui ont les coudes rugueux, les frotter avec une « lotion-gomme » vendue en pharmacie pour les pieds. (Pritty, 5,70 N.F. le flacon). On peut également les tremper régulièrement dans l'huile d'amandes douces. Poser sur la table deux soucoupes emplies d'huile et y appuyer les coudes en lisant son journal.

3. LA CELLULITE. Problème grave et difficile, la cellulite des bras est encore plus tenace que celle des jambes. Souvent, un traitement de médecine générale est nécessaire, et gymnastique ou massages personnels ne donnent pour ainsi dire aucun résultat.

De plus, il faut faire très attention, en cas d'amaigrissement général, au relâchement des tissus sur la face postérieure des bras. Seule la natation (crawl, en particulier) évite le ramollissement des tissus.

Deux méthodes sont pratiquées actuellement par certains instituts d'esthétique pour lutter contre la cellulite des bras lorsqu'elle tourne à l'infirmité. Nous les signalons pour mémoire :

1) Les piqûres de hyaluronidase ou de thiomucase, produits qui fluidifient les engorgements et favorisent l'élimination des liquides stagnant entre les cellules (méthode du Dr. Kermorgant).

2) Les séances d'air rythmé (indolore) en institut. Résultats en principe assez rapides. Huit à douze séances sont nécessaires pour un cas moyen, soit un mois à un mois et demi de traitement. (160 N.F. les dix séances, méthode Clarins.)

Enfin, n'oubliez pas qu'il existe dans le commerce d'excellents désodorisants pour les aisselles...

(Dambier.)

DEUX RÉGIONS SACRIFIÉES.
Passez un coton à l'improviste, vous serez étonnée.

Ocrème
à l'oxygène naissant
Gamme de produits de beauté
d'Anne Lauray
Seule au monde à fournir l'oxygénation indispensable à la pureté de votre peau
Une révolution que toutes les femmes attendaient dans la science de la beauté
Brevets français et étrangers
En vente : Parfumeries - Grands Magasins
Renseignements :
30, rue de Lubeck, PARIS (16e) - PAS. 37-24

pour votre teint

La nouvelle poudre
de
Charles of the Ritz
C'est la poudre rêvée pour les teints délicats prédisposés à la sécheresse.
Elle possède le pouvoir inédit de conserver à l'épiderme l'hydratation qui lui est indispensable.
D'une exquise finesse, elle adhère délicatement tout en laissant la peau respirer sans jamais obstruer les pores ni accentuer les rides fines.
Six nuances raffinées, toutes lumineuses, permettront un maquillage à la fois harmonieux et personnel.

SOPHIE SINCLAIR
29 RUE DE MIROMESNIL - PARIS 8e
TRAITEMENT CELLULITE
SOINS DU BUSTE
ESTHÉTIQUE DU VISAGE
OXYGÈNE - BRUNISSAGE
RENSEIGNEMENTS ANJou 73-28

TABLIERS

Gais et fonctionnels

● ***Comment les blouses de travail deviennent des vêtements d'intérieur.***

LE tablier représente, en France, une véritable industrie. Un grand magasin réalise à lui seul un chiffre d'affaires de 300 millions par an sur cet article ; une usine utilise chaque jour plus de 10.000 mètres de tissu pour confectionner ses tabliers ; chaque modèle destiné aux chaînes de magasins à succursales multiples bénéficie d'un premier tirage à 6.000 exemplaires.

Mais, depuis quelques années, confectionneurs et fabricants, grossistes et détaillants ont constaté une diminution importante de la vente, surtout en province, et chez les forains qui écoulent une part importante de la production. C'est qu'un bon nombre de jeunes femmes, rebutées par l'éternelle « blouse de travail » qui leur était proposée, triste de coupe comme de couleur, avaient pris le parti de faire elles-mêmes leurs tabliers, ou d'y renoncer.

Les grands confectionneurs, inquiets de cet état de fait, ont alors réagi, chargeant des spécialistes de dessiner des collections de tabliers « couture ». L'un des premiers modélistes qui s'est vu confier (par *Prisunic*) la tâche de renouveler le style des vêtements utilitaires, est Robert Levaillant, trente-cinq ans et beaucoup d'idées.

Résultat de cet effort : les *Prisunics* ont vendu, la saison dernière, 500.000 blouses et 300.000 petits tabliers.

Comment Robert Levaillant et ses confrères sont-ils parvenus à donner un essor nouveau au tablier ?

1) En divisant ménagères (et tabliers) en deux catégories :

— les femmes qui ont besoin d'un tablier d'intérieur pour accomplir des travaux ménagers ;

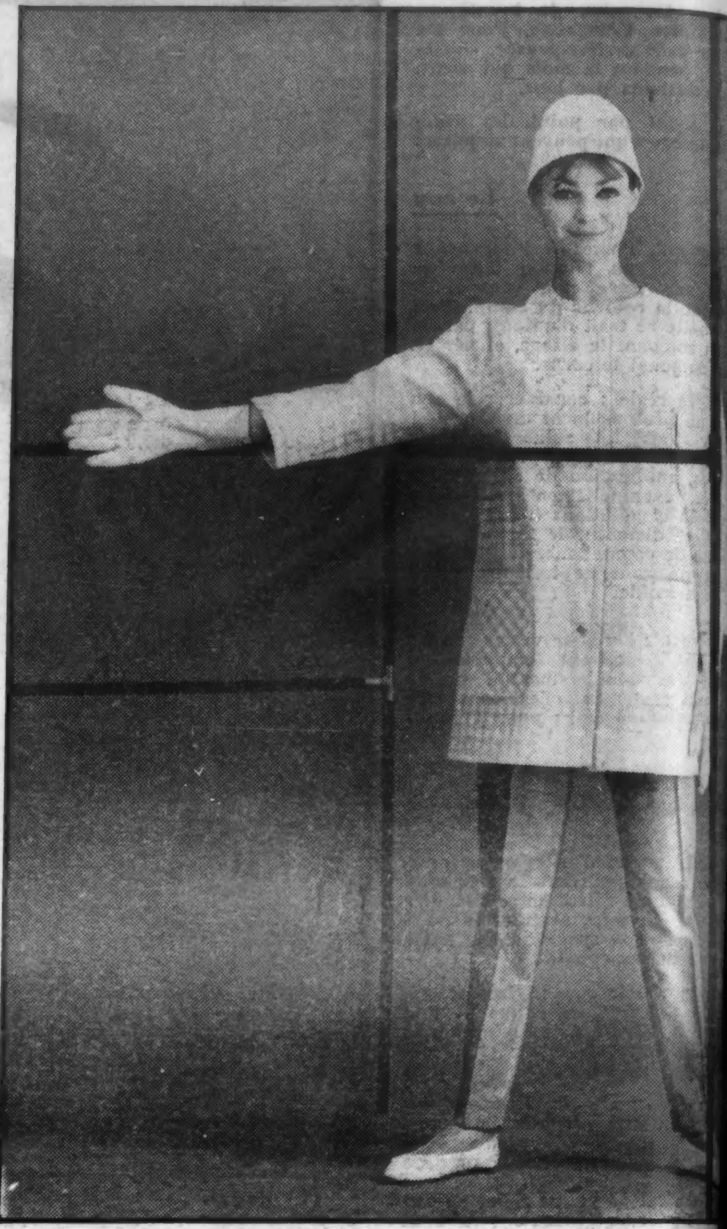
— les femmes qui ont besoin d'un tablier pour exécuter leur métier.

2) En observant les gestes usuels de toutes ces femmes et en s'inspirant des formes et des couleurs nouvelles qui ont rajeuni les « Arts ménagers » (dont le 29e Salon s'ouvre jeudi).

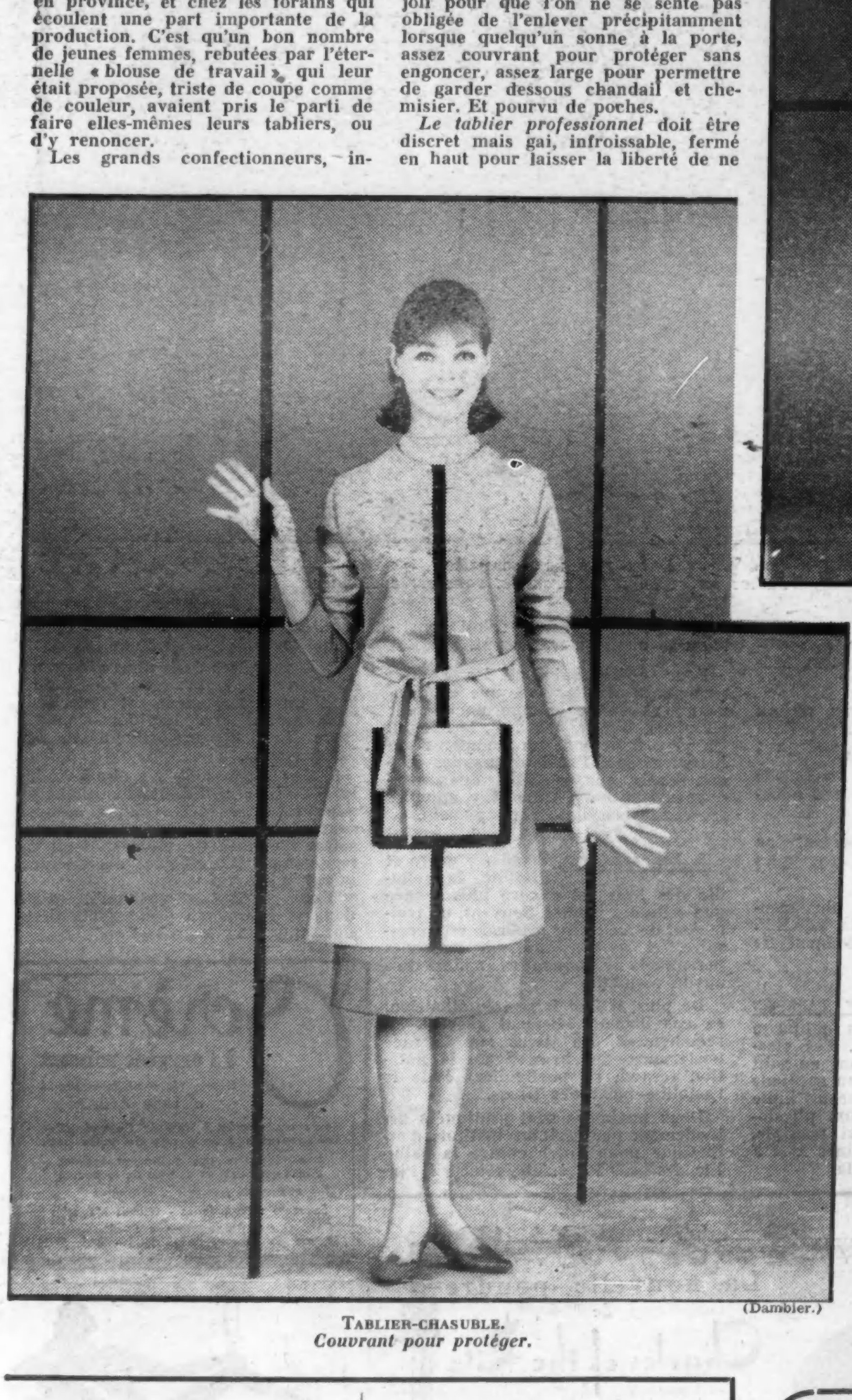
Pour être satisfaisant :

Le tablier d'intérieur doit être assez joli pour que l'on ne se sente pas obligée de l'enlever précipitamment lorsque quelqu'un sonne à la porte, assez couvrant pour protéger sans engoncer, assez large pour permettre de garder dessous chandail et chemisier. Et pourvu de poches.

Le tablier professionnel doit être discret mais gai, infroissable, fermé en haut pour laisser la liberté de ne pas garder de vêtements en-dessous. Pourvu de poches.



CARDIGAN EN VICHY.
Gai pour nettoyer.



(Dambier.)

TABLIER-CHASUBLE.
Couvrant pour protéger.

Pour vous donner l'envie de ménager vos robes et vos jupes en les protégeant, ou en les retirant dès que cela est possible, Madame Express a sélectionné et photographié quatre modèles particulièrement réussis et « pas chers ».

Tabliers d'intérieur

1.) Petit tablier à corsage chasuble monté sur ruban de taille ; grande poche. Existe en turquoise, vert foncé, rouge, bleu clair, etc. (5,50 N.F. *Prisunic*).

2.) Chasuble en coton jaspé, bordée d'un galon noir : deux poches, peut se nouer soit sur les côtés, soit à la taille. Existe en bleu, vert et marron. (9,50 N.F. *Prisunic*.)

Tabliers professionnels

3.) Cardigan en vichy (heureuse initiative qui permettra sans doute d'écouler les stocks de vichy à carreaux fabriqués à la suite du « rush » du printemps dernier). Existe en bleu et-blanc, jaune et blanc, rose et blanc et noir et blanc. (12,50 N.F. *Monoprix*. Gants, pantalon et chapeau Monoprix.)

4.) Cardigan russe, poche et parements de couleur inspirés de l'architecture et de la décoration linéaire en vogue. Existe en rouge, bleu, marron, turquoise, etc. (12,50 N.F. *Prisunic*.)

LORÈNE
Exclusivités 1960
66, Av. VICTOR-HUGO
PAS 43-33

WALLIS
TRICOTS
Bettina
en SOIE
67, RUE PIERRE CHARRON
ANGLE CHAMPS-ÉLYSÉES

RECETTES

● *Cordon bleu*

LA MORUE A LA TOMATE

— *500 gr de morue,*
— *5 ou 6 tomates,*
— *2 gousses d'ail, persil,*
— *un peu d'huile,*
— *sel, poivre.*

● Vous faites dessaler la morue en la mettant tremper la veille.

Vous pelez les tomates, vous les épépinez et vous les coupez en petits morceaux. Vous hachez fin l'ail et le persil, et vous mettez le tout, arrosé d'huile, dans une poêle. Vous laissez cuire jusqu'à ce que vous ayez une sauce. Salez, poivrez. D'autre part, vous coupez la morue dessalée en petits morceaux d'environ 7 à 8 centimètres. Vous les séchez avec soin, vous les roulez dans la farine et vous les faites frire à l'huile dans la poêle. Cela fait, vous versez dessus la sauce, puis vous laissez à petit feu pendant 4 à 5 minutes. Vous vérifiez l'assaisonnement et vous servez.

...nt de porte ; la radio me crispe... »
...nir ?
Ce sont des femmes qui parlent ...si, des femmes qui travaillent (en ...currence dans un central téléphonique aux P.T.T.) et les troubles ...elles décrivent forment *le tableau ...nique d'une nouvelle maladie, véri...le plaie du monde moderne :* LA ...TIGUE. Il ne s'agit pas de la fatigue ...ysique qui résulte d'un effort musculaire trop violent ou trop prolongé, ...is d'un mal insidieux qui affecte ...ganisme dans sa totalité : *la fatigue ...veuse,* dont les manifestations té...ignent d'un déséquilibre sérieux du ...tème nerveux central.

Une enquête de deux ans

Cette fatigue nerveuse, qui pénètre ...que jour plus profondément et plus ...mement dans l'existence de tous ...x qui travaillent à quelque échelon ... ce soit (et même dans celle de la ...e de famille), comment peut-on la ...nir ? Quels sont ses caractéristiques et ses dangers ?

Une enquête menée selon des mé...des scientifiques rigoureuses par le ...teur Jean Begoin, médecin des ...itaux psychiatriques, sur le thème : « Le Travail et la Fatigue » permet ... répondre à cette question. Les en...teurs ont interrogé et examiné cin...nte téléphonistes et autant de ...anographes, hommes et femmes. ... bout de dix interrogatoires, ils ...ient déjà pu dresser le tableau clinique des principales caractéristiques de la fatigue : dans toutes les réponses les mêmes phrases revenaient, accusant les mêmes symptômes, décrivant les mêmes troubles, avec les mêmes mots !

Asthénie, anxiété

Voici un résumé des principales caractéristiques du « syndrome de fatigue ». Il est suffisant, nous le craignons, pour que beaucoup de nos lecteurs y reconnaissent avec un certain effroi, comme nous l'avons fait nous-mêmes, les troubles qui les préoccupent. En effet, la fatigue et ses manifestations sont plus ou moins le lot commun.

1) L'asthénie (littéralement : manque de forces).

L'asthénie physique survient surtout à la fin de la journée de travail : elle se traduit par un abattement intense au point que certaines des travailleuses éprouvent l'envie de se coucher sur le trottoir, tant elles se sentent « physiquement anéanties ». Les enquêteurs l'ont trouvée dans 33 % des cas.

L'asthénie psychique est la difficulté et parfois l'impossibilité de tout effort intellectuel. Elle est maxima à la fin du travail (impression de « tête vide », difficulté à soutenir une conversation, à trouver un nom, une date), mais elle peut devenir permanente. La lecture devient un effort impossible à accomplir, même pour des romans. Elle se limite alors aux illustrés, aux histoires pour enfants, aux bandes dessinées des journaux et parfois aux digests, dont le succès n'est sans doute pas étranger à la généralisation de la fatigue nerveuse. L'asthénie psychique se présente aussi souvent comme un « désintérêt », un dégoût de tout, en particulier des problèmes domestiques : la femme fatiguée se désintéresse de son intérieur, parfois même de ses sorties.

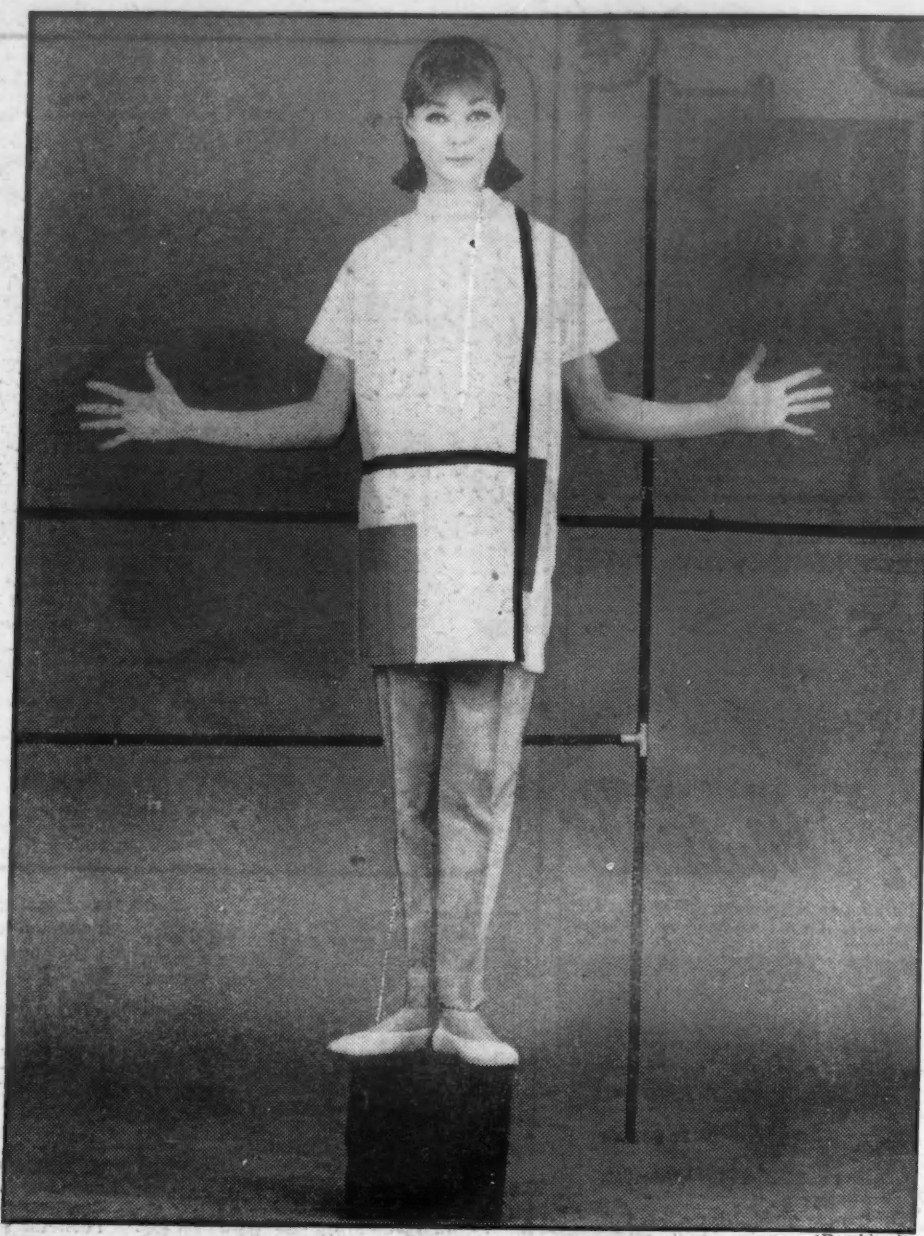
Les « lapsus professionnels » sont un des signes de cette asthénie. 20 % des téléphonistes en sont victimes. Elles disent, à haute voix, en tirant la chasse des w.-c. : « Terminé, personne » ou bien « Je coupe ». Elles répondent « Allô ! » quand on frappe à la porte, etc.

2) Les troubles de l'humeur et du caractère.

Il s'agit essentiellement d'une part d'hyperémotivité, d'autre part d'exagération de manifestations émotionnelles. 44 % des cas en présentent pendant le travail. 52 % après le travail.

La plupart de celles qui souffrent de ces troubles en sont conscientes et se plaignent d'être profondément « changées ». Calmes, parfois timides, elles sont devenues incapables de tolérer les remarques d'une surveillante ou les récriminations d'un client. Chez elles, tantôt elles font des scènes qu'elles savent injustifiées, tantôt elles se renferment dans un mutisme com-

→



(Dambier.)
Cardigan linéaire.
Confortable pour travailler.

(Dambier.)
Chasuble jaspée.
Amusant pour aller ouvrir.

... blanc

faites dorer à la poêle dans le beurre chaud. Quand il a pris couleur, ajoutez la farine que vous laissez roussir. Puis mouillez avec le madère (ou le vin blanc). Vous assaisonnez (sel, poivre) et vous laissez cuire 15 minutes. Le liquide doit trembler mais non bouillir, car cela ferait durcir le rognon.

On peut servir avec du riz ou des pommes vapeur.

(Extrait de *Cuisine d'urgence,* Editions Pierre Horay.)

SUZANNE ET HENRIETTE.

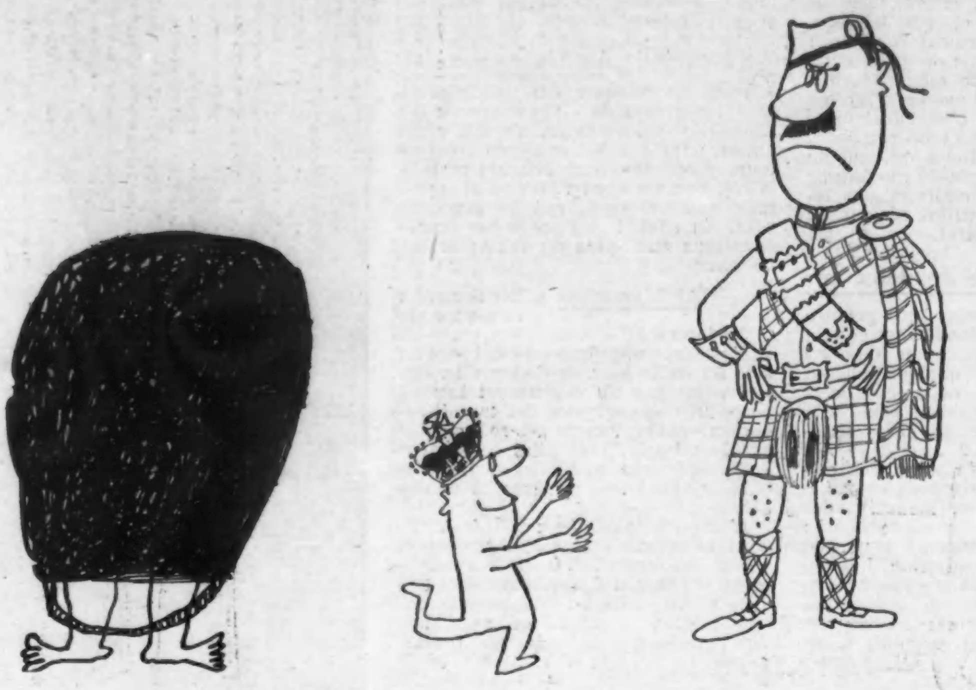
Lucien FLAUD
FOURREUR
SOLDE
MANTEAUX ET VESTES
VISON - CASTOR - ASTRAKAN
AGNEAU DES INDES, etc.
Petites tailles et tailles moyennes
ET QUELQUES BELLES ETOLES DE VISON
« Salon-boutique » au 4e étage
7, rue de la Paix
OPE. 90-86

STARMY
Amy Linker
46
Fg St-Honoré
ANJ. 75-99
LA COLLECTION DE PRINTEMPS
est présentée tous les Jours à 15 Heures

La plus grande réussite mondiale en soutiens-gorge et gaines

PETER PAN
Édité en France par les Éts J. ORIANO
29, rue des Pyramides - RIC. 75-70 et 71
En vente chez les meilleurs spécialistes

L'ENFANT ROI



Maman !...

plet. Elles ne peuvent plus supporter la turbulence, l'indiscipline de leurs enfants qu'elles doivent se retenir pour ne pas frapper, etc.

La moindre contrariété, le moindre ennui envahit complètement la conscience, inhibant toutes les préoccupations ou toutes les pensées qui pourraient en limiter l'extension. *L'anxiété* est déclenchée. Les crises de larmes fréquentes, les crises de nerfs, les vertiges, palpitations, douleurs dans la région du thorax, sensation de boule à l'estomac et dans la gorge, en sont les manifestations organiques.

L'hypersensibilité aux bruits est fréquente. Intolérance très marquée aux bruits violents (klaxon, porte qui claque). Les troubles de l'humeur s'accompagnent quelquefois d'*accès dépressifs* qui peuvent durer plusieurs semaines ou plusieurs mois, avec dégoût de la vie (32 % des cas) idées de suicide, marasme neurasthénique, etc.

Dormir le jour

3) LES TROUBLES DU SOMMEIL représentent un élément capital du tableau clinique de la fatigue en raison de la gravité qu'ils peuvent présenter et de leur fréquence (chez les standardistes examinées par les enquêteurs, le sommeil n'est normal que dans 14 % des cas). Ils ont deux aspects :

a) *Hypersomnie diurne* (35 % des cas), c'est-à-dire un besoin invincible de dormir pendant la journée ;

b) *Insomnie nocturne :* endormissement tardif et difficile, vers 1 heure ou 2 heures du matin. Sommeil agité et peu reposant (53 % des cas) traversé de rêves à thème professionnel et de cauchemars nombreux.

4) DES TROUBLES A EXPRESSION SOMATIQUE (du grec soma : le corps) ou corporelle sont fréquemment notés : vertiges, nausées, tremblements, syncopes, etc., et surtout céphalées (maux de tête) dans 35 % des cas. Les troubles digestifs sont importants (35 % des cas aussi), perte de l'appétit, douleurs d'estomac.

Tous ces symptômes, s'ils prennent une grande intensité, peuvent aboutir à une véritable maladie mentale.

Le problème est grave. Il commence à se traduire en chiffres. Des statistiques de l'Association du personnel des P.T.T. montrent *une augmentation de 850 % des congés de longue durée pour troubles mentaux* (850 % !) de 1948 à 1955. Et les dégâts causés par la fatigue (épuisement, troubles névrotiques, maladies psychosomatiques) sont loin d'être tous mesurés par l'absentéisme !

En Angleterre, 10 % des absences pour causes médicales parmi les travailleurs des postes sont dues à des troubles « nerveux ». Une statistique italienne dénombre 48 % de psychonévroses chez les employés d'une grosse fabrique d'automobiles, et une statistique française 39,6 % de troubles névrotiques chez les employées d'une usine de tissage.

On pourrait multiplier les exemples. Le pourcentage est effrayant : *un tiers des individus qui travaillent seraient, selon les statistiques, atteints de troubles névrotiques plus ou moins graves consécutifs à la fatigue.* Les sondages, certes, n'ont été faits que parmi certaines catégories professionnelles (il y a peu de temps qu'on se penche réellement sur le grave problème de la fatigue), mais il semble qu'on puisse en étendre les conclusions à un très grand nombre de travailleurs intellectuels ou manuels, du haut en bas de l'échelle sociale.

Les médecins, auxquels pratiquement un client sur deux vient dire : « Docteur, je suis fatigué », ont depuis longtemps jeté le cri d'alarme. Contre cette maladie insidieuse, sous-produit de la civilisation et du progrès, ils n'ont à l'heure actuelle qu'une arme : le repos. Encore faut-il pouvoir se permettre d'arrêter de travailler ! Neuf fois sur dix, en outre, dès la reprise, c'est la rechute.

C'est donc à la base qu'il faut reprendre le problème. Seul un changement profond des conditions de vie et de travail de la plupart d'entre nous pourrait abolir la fatigue nerveuse. Il s'agirait, en fait, de révolutionner entièrement les existences où le bruit, la hâte, le surmenage, les soucis, les logements insuffisants, les ressources précaires créent le lit à l'instabilité et à l'angoisse.

La solution n'est malheureusement pas pour demain. En attendant une prise de conscience et une modification des habitudes à l'échelon national, chacun doit s'efforcer de trouver, dans le cadre de sa vie actuelle, les expédients qui lui permettront d'éviter, même de justesse, la crise dépressive.

Une recette passe-partout ne peut être donnée. Rappelons cependant que les trois points essentiels à la détente nerveuse restent, quelques soient les tempéraments et les activités : le silence, le sommeil et la solitude.

ARTS MÉNAGERS

L'usine dans la cuisine

● ***Une idée. Un an de travail. Plus d'un million de visiteurs.***

TROUVER une chambre à Deauville le 15 août, l'entreprise est moins impossible que d'obtenir un stand aux Arts Ménagers qui ouvrent cette semaine au Grand-Palais. Le 22 mars 1959, le 28e Salon ferme ses portes. Le 23 au matin, le Commissariat général répond déjà au téléphone : *« Désolés ! Pour 1960, tout est retenu ! »*

Cela, c'est la sclérose du succès. D'une année sur l'autre, les heureux possesseurs d'un emplacement le conservent jalousement. Les 36.000 mètres carrés du Grand-Palais, c'est l'Hassi-Messaoud du chiffre d'affaires. Il en jaillit des milliards de commandes pour les fabricants de lavabos, de revêtements divers, d'appareils de chauffage ou de réfrigération, d'ouvre-boites ou de farines lactées...

Depuis 1923, l'idée de M. Jules-Louis Breton a trouvé un étonnant triomphe. M. Jules-Louis Breton, de l'Académie des Sciences, est le père, trop ignoré, des Arts Ménagers, de la révolution prodigieuse qu'ont connue nos cuisines, nos salles de bains, nos manières d'éplucher les légumes en un quart de siècle...

La révolution domestique

Ministre des Inventions après la guerre de 1914-1918, M. J.-L. Breton dirige l'Office National des Recherches et Inventions. Il trouve sur son bureau des procédés nouveaux, des processus de fabrication qui accroissent le rendement, présagent la production en grande série d'aujourd'hui. Son rôle, c'est de favoriser le progrès.

Rentré chez lui, le soir, M. Breton a parfois la curiosité, très bizarre pour un ministre aux alentours de 1920, d'aller voir ce qui se passe dans sa cuisine, pas en visite officielle, comme ça, en voisin ! Il entre dans une sorte de caverne où trône une cuisinière de fonte noire qui ressemble à une vieille locomotive. L'autre cuisinière (la vivante) épluche les légumes avec des outils qui n'ont pas changé depuis Henri IV, lave la vaisselle comme dans les communs du Louvre de Louis XIII et sa façon de hacher la viande ou de presser la purée n'étonnerait guère une mère de famille mérovingienne.

Retourné dans son cabinet de travail, M. Jules-Louis Breton médite cet effarant spectacle : *« Il faut faire entrer l'usine dans la cuisine »*, se dit-il. Il passe à l'action, organise un concours d'appareils ménagers : le jury en garantira l'intérêt et la bonne marche.

Le premier concours a un grand succès... parmi les fabricants. Mais la clientèle ne suit pas : sans elle, plus de fabricants, ni d'investissements, ni de révolution ménagère.

Il faut donc mettre en contact les marchands et les clients. En 1923, dans un baraquement du Champ-de-Mars, devant l'École Militaire, le premier Salon des Arts Ménagers ouvre ses portes : 200 exposants, 15 jours. 100.000 personnes se battent pour y pénétrer.

La révolution du progrès domestique a commencé...

Jules-Louis Breton avait si bien pressenti le rôle promoteur de son

5 étages d'ANTIQUITÉS
CAILLAT
24 FAUBOURG St ANTOINE
did. 92-94
du Louis XIII au XIXe bois naturels, acajou, meubles peints

ENCADREMENTS SOUS VERRE

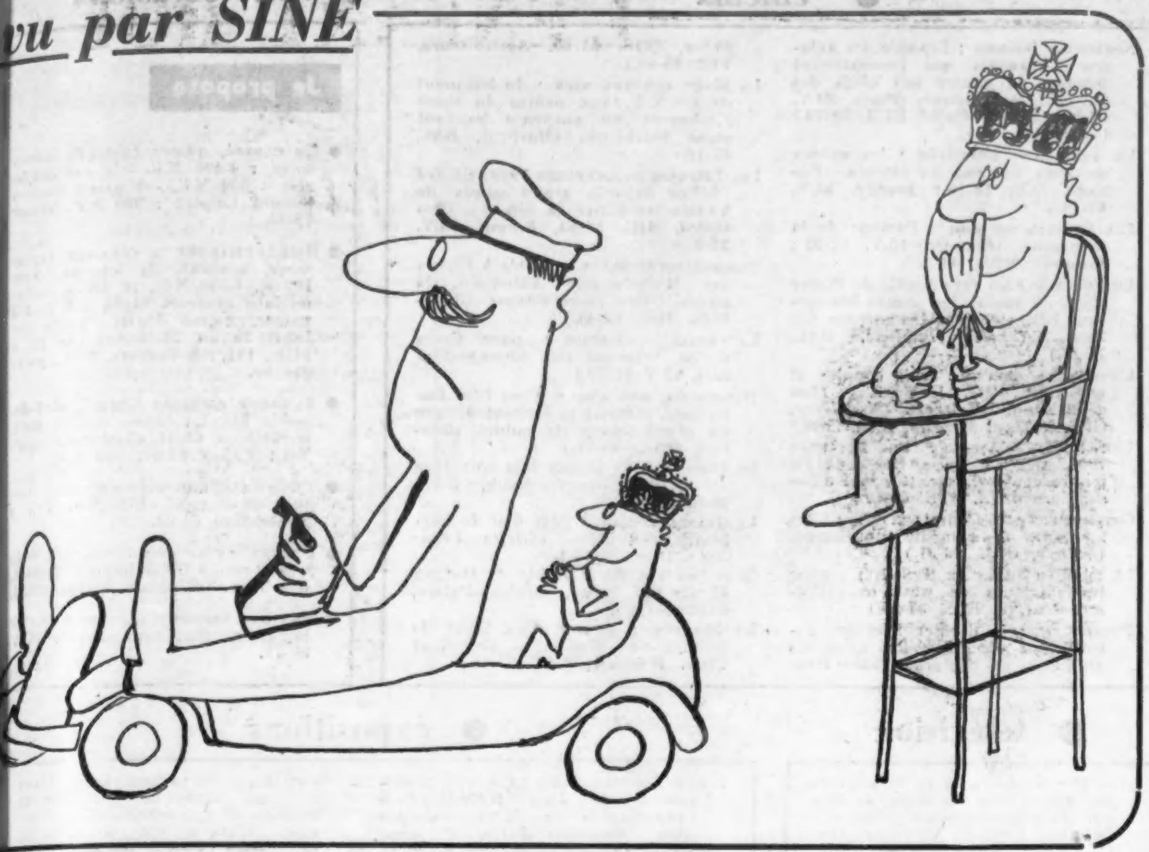
BANDES GOMMÉES DELTA « Multipli »
un pli, une pression des doigts, c'est fait!
En vente chez les Papetiers, Photographes, Marchands de couleurs, Grands Magasins.
La Maison du Papier Gommé
Sté L. CHAPPELLIER & A. GRAND
Capital de 60000000 de francs.
78, RUE DE WATTIGNIES - PARIS XIIe - DID. 93-55

Spéciale 117 ?
Non ce n'est pas un missile téléguidé, mais la dernière réalisation des Moutardes BORNIBUS. La "Spéciale 117" est un savoureux assaisonnement "complet" conseillé pour compléter et agrémenter le régime sans sel des gourmets. Ses épices douces sélectionnées, sa richesse en vitamines à l'état naturel, conviennent également aux enfants.
BORNIBUS : C'est la santé sur votre table. Vente dans les maisons de régime et alimentation de détail.

élégant
sobre
prestigieux
le style de
STYLE

le meuble anglais de grand style
documentation complète adressée sur demande à STYLE salle 12
30 rue de Miromesnil Paris 8e
ANJ. : 82-09
Agence E.P.R.I. - Paris

vu par SINÉ



Salon qu'il l'avait rattaché au ministère de l'Education Nationale. Il dépend aujourd'hui du Centre National de la Recherche Scientifique. Cette année, encore, parce que M. Dupont aura été peser les mérites des machines à cirer les parquets, parce que Mme Durand aura fait l'emplette d'une machine à battre les œufs, parce que plus d'un million de visiteurs « y auront été », plusieurs dizaines de millions financeront la recherche médicale, une thèse sur Descartes ou une enquête sociologique...

Mais le 29e Salon constitue aussi une étape. Succès + sclérose = crise du logement. Une solution : déménager. Ce sera chose faite l'an prochain, où les 72.000 mètres carrés du Palais des Expositions, au rond-point de la Défense, accueilleront, en 1961, le 30e Salon. Il y aura de nouveaux commerçants, des stands moins étriqués. Il y aura surtout des exposants étrangers qui donneront à l'idée de M. Jules-Louis Breton une dimension supplémentaire, internationale, obligeant nos fabricants à faire face, c'est-à-dire à faire encore mieux pour répondre à une *concurrence élargie.*

ACHATS

Les services « après-vente »

● *Rien ne sert de choisir, il faut prévoir les pannes.*

COMME tous les ans à pareille époque, ceux qui désirent acheter une machine à laver ou un aspirateur vont aller au Grand-Palais avant de fixer leur choix. Mais les appareils électro-domestiques, pour résistants qu'ils soient, peuvent quelquefois, comme les automobiles, tomber en panne. Avant de prendre une décision définitive, les acheteurs éventuels feront preuve de prévoyance en se renseignant sur l'organisation des services « après vente » de la firme qui fabrique l'appareil qui les tente.

Les grandes firmes ont presque toutes un service « après vente ».

Ce service se charge de vérifier, si besoin est, la bonne marche de l'appareil une fois ce dernier mis en place Il envoie un démonstrateur pour la première mise en marche de certaines machines et fait procéder gracieusement aux petites réparations nécessaires pendant toute la durée de la garantie. Le service après vente est normalement doublé d'un service « dépannage » qui se charge d'exécuter les réparations éventuelles une fois la période de garantie terminée.

A domicile, à l'usine

Si le petit appareillage électro-ménager (fers à repasser, bouilloires, moulins à café, etc.) se fait réparer par l'électricien du quartier, il n'en va pas de même des appareils de quelque importance.

● **Réfrigérateurs** : les réfrigérateurs de bonne marque sont garantis cinq ans. Extrêmement résistants, il est rare que ces appareils aient besoin de réparation pendant les dix ou quinze premières années s'ils sont correctement utilisés. En cas d'accident, les grandes firmes se chargent directement du travail, font prendre le réfrigérateur à domicile, l'envoient en usine et le livrent une fois réparé. Lorsque le délai risque d'être long (peinture de la carrosserie par exemple) certains fabricants fournissent même un appareil en location pendant cette période.

> **Pour mener à bien l'opération « Arts Ménagers », le Commissariat général a utilisé :**
> **— plus de 1.000 camions ou remorques,**
> **— 1.400 m3 de bois et planchers;**
> **— 28.000 m2 de tapis;**
> **— 19.000 m2 de jute pour cloisons ;**
> **— 100 km de fil électrique ;**
> **— 20.000 lampes et tubes ;**
> **— 11.000 lettres découpées ;**
> **— 14.000 lettres peintes pour enseignes ;**
> **— 350.000 kW/h de courant électrique ;**
> **— 710.000 kW/h pour les besoins individuels des exposants (autant qu'une ville de 10.000 habitants).**

Précautions à prendre : s'assurer au moment de l'installation que le sol est bien plan. Au besoin faire caler l'appareil.

● **Machines a laver** : les branchements d'eau, de gaz et d'électricité étant au point, les machines à laver modernes, lorsqu'on sait les utiliser, fonctionnent sans complications. Les grandes marques ont presque toutes un service après vente qui envoie, sur demande de la part de l'acheteur, vérifier que l'appareil est en bon ordre de marche. Au besoin, cette personne fait une démonstration de lavage pour la première mise en route.

Précautions à prendre : éviter de remplir de façon excessive le panier de lavage.

Eviter également, pour les machines légères, de les faire monter sur roulettes. Au moment de l'essorage, la vitesse de rotation fait vibrer l'appareil qui risque de se déplacer tout seul.

● **Cuisinières** : qu'ils soient à gaz, électriques ou mixtes, les appareils de cuisson ont rarement besoin d'être réparés. Cependant, cela arrive et les grandes firmes ont également des services qui se chargent du travail. Sauf accident grave, les réparations se font à domicile. Mais il arrive que l'on attende quinze jours ou trois semaines la visite de l'ouvrier en question.

Il faut écrire ou téléphoner à la maison-mère, qui envoie un ouvrier spécialisé après avoir confirmé par écrit le jour et l'heure où il se rendra chez vous.

Précautions à prendre : nettoyage parfait et régulier de l'appareil de cuisson. Ne jamais le laisser s'encrasser. Attention en particulier au four !

● **Chauffe-eau électrique**: une fois bien installé, un chauffe-eau marche sans histoire si l'eau de la région lui convient. Ce point doit être étudié par l'installateur.

En cas de panne, c'est ce dernier qui se charge des réparations puisqu'il faut déposer puis reposer l'appareil. Dans certains cas, il dépose le chauffe-eau, le fabricant le fait chercher pour la réparation, puis l'installateur vient le remettre en place.

Précautions à prendre : faire vérifier par votre électricien la bonne marche du thermostat.

Quelques suggestions

Mme Express, forte d'une certaine expérience, se permet quelques suggestions d'ordre pratique avant l'ouverture du Salon des Arts Ménagers :

● Avant de fixer son choix, s'assurer auprès du chef de stand que la marque possède bien un service après vente ou réparations.

● Si vous habitez la province, demander l'adresse du concessionnaire le plus proche de votre domicile.

● Passer commande à ce dernier. Si la maison consent un rabais pendant les Arts Ménagers, le concessionnaire en question le fera aussi.

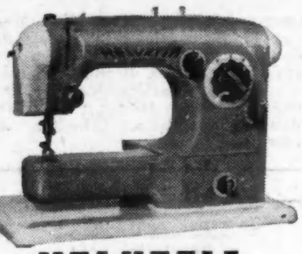
Vous devenez « SA » cliente et, en cas de panne, il fera le nécessaire avec beaucoup plus de diligence si c'est lui qui vous a vendu l'appareil.

● Ne pas oublier qu'il existe de grandes marques locales d'appareils électro-domestiques qui fabriquent du matériel de qualité et dont les usines sont peut-être proches de votre domicile. Les réparations seront d'autant plus rapides.

C'est tellement séduisant sur la table !
Cuisez et Servez
dans les ustensiles de cuisine brevetés
sambonet

en acier inoxydable 18/8
à fond diffuseur cuivre électrolytique qui réunissent tous les avantages du cuivre et de l'inox, sans leurs inconvénients
* Cuisson 30 % plus rapide
* 30 % d'économie de combustible
* N'attachent pas. Ne brûlent pas
* Entretien facile
IMPORT. R. RAYER 17 rue d'Hauteville, Paris 10
Vente : Gds Magasins et Spécialistes Articles Ménagers
ARTS MÉNAGERS HALL G STAND 46

MOQUETTE pure laine
à partir de 15,50 NF
DEVIS ET CONSEILS GRATUITS
POSE SOIGNÉE PAR SPÉCIALISTES
Conditions spéciales aux lecteurs de « L'Express »
Faites une économie de 20 à 40 % sur fin de séries en tissus d'ameublement, descentes de lit et carpettes - Prix démarqués après inventaire
TEXTILAM
3, RUE DE RICHELIEU (à 20 m. du Th. Français)
RIC. 00-45


HELVETIA
LA MACHINE SUISSE DE QUALITÉ
Bras libre en mallette : 740 NF
PARIS : 16, boulevard Magenta - NOR. 07-06
LYON : 13, avenue de Saxe
Catalogue gratuit EX sur demande

Connaissez-vous le dernier modèle de table à variation ?
Nouveau ! tubes ovales
Création CARUELLE

Il est exposé pour la première fois aux Arts Ménagers Stand 11 - Salle Sud 1er étage.
CARUELLE
LE SPÉCIALISTE DU MEUBLE TRANSFORMABLE CARUELLE
8, rue de Maubeuge, Paris-9e - TRU. 42-31

théâtre

Les Trois Sœurs : il faut aller communier avec ce chef-d'œvre de Tchéhov, admirablement servi par Sacha Pitoeff (voir p. 34). (*Alliance Française.*)

Erik XIV : les débuts de Daniel Gélin au T.N.P. dans une pièce historique de Strindberg. (*T.N.P. Palais de Chaillot.*)

Un gout de miel : la première pièce d'une Anglaise de vingt ans, Shellag Delaney. Deux comédiennes remarquables : Lila Kedrova et Huguette Hue. (*Mathurins.*)

Les Nègres : un poème en forme de réquisitoire avec toute la violence et toute la somptuosité de la langue de Jean Genet. (*Lutèce.*)

Les Séquestrés d'Altona : la plus importante des pièces de Sartre. (*Renaissance.*)

Becket ou l'honneur de Dieu : le drame de l'amitié vu par Jean Anouilh. (*Montparnasse - Gaston Baty.*)

L'Effet Glapion : la meilleure pièce d'Audiberti depuis « Le mal court ». (*La Bruyère.*)

Blaise : un divertissement à la Feydeau, avec Marie-José Nat, la joie de la soirée. (*Nouveautés.*)

Long voyage au bout de la nuit : tragique confession d'O'Neill. (*Marigny.*)

Mousseline : on ne badine pas avec l'amour dans un climat d'opérette viennoise. (*Fontaine.*)

concerts

Lundi 22 février, a 20 h. 15 : Bruno Maderna, brillant chef d'orchestre et chef de file de la jeune musique italienne, dirige le concert du T. N. P. « Présence de la musique contemporaine ». Présentation de Claude Rostand. (*Palais de Chaillot.*)

Dimanches 28 février et 6 mars, a 15 h. : le trio Pasquier, un des meilleurs ensembles français de musique de chambre, interprète l' « Intégrale des trios à cordes », de Beethoven. (*Salle Gaveau.*)

Dimanche 6 mars, a 17 h. 45 : Maurice Le Roux dirige la Société des Concerts du Conservatoire. Au programme : Ravel, Berlioz, Brahms, et une œuvre particulièrement attachante d'André Jolivet : les « Cinq danses rituelles ». (*Théâtre des Champs-Elysées.*)

Ce supplément pratique
a été réalisé par :
Christiane Collange
avec la collaboration de :
Jean-François Chabrun, Djenane Chappat, Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Danièle Heymann, Colette Jouvion, Gérard Lauzun, Rosie Maurel, Suzanne et Henriette.

(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)

cinéma

Normandie-Niémen : l'épopée des aviateurs français qui combattirent pendant la guerre aux côtés des Soviétiques. Tonique. (*Paris*, ELY. 53-99 ; *Wepler-Pathé*, EUR. 50-70.) (Voir page 34.)

Le Testament d'Orphée : les adieux de Jean Cocteau au cinéma. (*Pagode*, INV. 12-15 ; *Avenue*, ELY. 49-34.)

Les Etoiles de midi : l'amour de la montagne. (*Biarritz*, ELY. 42-33 ; *Rotonde*, MED. 08-22.)

Le Bel Age : un rêve éveillé de Pierre Kast, où toutes les jeunes femmes sont belles et tous les garçons délicats. (*Studio Publicis*, BAL. 76-23.)

L'eau a la bouche : trois couples et une nuit d'été, le premier film de J. Doniol-Valcroze. (*Madeleine*, OPE. 56-03, et *Mercury*, BAL. 75-90.)

Une Leçon d'Amour : un Bergman 1954, inédit à Paris. Une comédie tendre et désabusée. (*Cinéma d'Essai Caumartin*, OPE. 81-50.)

Confidences sur l'oreiller : pour les amateurs de comédie américaine. (*Reflets*, GAL. 99-91.)

Le dernier train de Gun-Hill : pour les amateurs de westerns. (*Elysées-Cinéma*, BAL. 37-90.)

Pickpocket : le dernier Bresson, encore plus dépouillé. Pas pour les amateurs de westerns. (*Ciné Panthéon*, ODE. 51-60. *Agriculteurs*, TRI. 96-48.)

La Mort aux trousses : du bâtiment de l'O. N. U. aux pentes du mont Rushmore, un suspense haletant signé Hitchcock. (*Marbeuf*, BAL. 47-19.)

Les Liaisons dangereuses 1960: Gérard Philipe dans le grand succès de Vadim lancé par la censure. (*Rio Opéra*, RIC. 82-54, *Raimu*, ELY. 38-01.)

Femmes entre elles : portée à l'écran par Michelangelo Antonioni, la nouvelle de Cesare Pavese. (*Ranelagh*, AUT. 64-44.)

La reine Christine : pour Greta Garbo. (*Cinéma des Champs-Elysées*, ELY 61-70.)

Hiroshima, mon amour : un film important, difficile et irritant devenu un grand succès de public. (*Denfert*, ODE. 00-11.)

Et Dieu créa la femme : la naissance de B. B. (*Quartier-Latin*, DAN. 84-65.)

La Grande Epoque : l'âge d'or du burlesque américain. (*Studio Ursulines*, ODE. 39-19.)

Quai des brumes : Gabin et Morgan dirigés par Carné. (*Orléans-Palace*, GOB. 94-78.)

Le Million : autour d'un billet de loterie, un film-ballet de René Clair. (*Windsor*, WAG. 86-71.)

télévision

Jeudi 25 février, a 21 h. 35 : « Terre des Arts », une émission de Max-Pol Fouchet, Jacques Floran et Jean-Luc Dejean. Au sommaire : les peintres naïfs et Van Gogh.

Vendredi 26 février, a 20 h. 50 : « Les Dames du bois de Boulogne », de Robert Bresson, dialogues de Jean Cocteau, avec Maria Casarès, Elina Labourdette et Paul Bernard.

Vendredi 26 février, a 22 h. 35 : « Les grands interprètes », émission de Bernard Gavoty. Jeanine Bonjean, pianiste, joue des œuvres de Couperin, Brahms, Ravel, Prokofiev, etc. Réalisation : Jean-Paul Carrère.

Samedi 27 février, a 21 h. 50 : « Le commissaire est bon enfant », de Georges Courteline, avec Louis Seigner, Robert Manuel, Georges Chamarat, Denise Gence. Réalisation : Colette Thiriet.

Dimanche 28 février, a 20 h. 45 : « Nous les femmes » (*Noi Donne*), film à sketches, avec quatre vedettes ...et quatre metteurs en scène : Ingrid Bergman dirigée par Rossellini, Anna Magnani par Luchino Visconti, Isa Miranda dans une réalisation de Luigi Zampa, et Alida Valli sous la direction de Gianni Franciolini.

Lundi 29 février, a 20 h. 35 : Magazine de la chanson. Une « table ronde » sur la chanson religieuse risque d'être savoureuse : prendront part à la discussion : Georges Brassens, le R. P. Duval, Robert Beauvais et Gilbert Cesbron. Présentation : Jacqueline Joubert. Réalisation : Marcel Cravenne.

Mardi 1er mars, a 20 h. 35 : « Les cinq dernières minutes », émission policière de Claude Loursais, avec Raymond Souplex, Lila Kedrova, René Havard, etc.

Mercredi 2 mars, a 22 h. : « Lectures pour tous », une émission de Pierre Dumayet et Pierre Desgraupes, avec Max-Pol Fouchet.

occasions

Je propose

- **Un canapé**, quatre fauteuils Directoire : 1.400 N.F. - 1 rafraîchissoir : 500 N.F. - 2 paires chaises Second Empire : 900 N.F. SEGur 19-81.
- **Belle chambre a coucher** (sycomore, acajou), lit 1,40 m., avec literie, 1.500 N.F., et divan, lustre anglais, fauteuil, tapis, 1/3 et 1/2 valeur, cause départ. Visite du jeudi 25 au 28 inclus, de 11 à 14 h., 111, rue Ordener, 3e ét., porte gauche.
- **Tailleur** cardigan Chanel, pied-de-poule bleu et blanc, doublé bleu, bordé bleu, 42/44, absolument neuf. Tél.: PASsy 83-67. 260 N.F.
- **Train électrique** Hornby très complet, état neuf, 130 N.F. Tél. : TROcadéro 35-02.
- **Urgent**, cause double emploi, cède 2 CV 0 km, à livrer immédiatement, prix taxe. Téléphoner à MAI. 52-33.
- **Manteau ragondin** sauvage d'origine argentine, état neuf. Lopez, POR. 80-11.

expositions

L'Art graphique de la Chine : aux sources de l'art graphique, à l'avant-garde de l'art contemporain. (*Huguette Bérès, 25, quai Voltaire.*)

Paysages fantastiques : Marie-Laure, André Poujet et d'Orgeix présentent trois aspects d'une Chine lunaire, électronique, atomique. (*La Cour d'Ingres, 17 bis, quai Voltaire.*)

Antagonismes : deux cents toiles toutes fraiches cueillies dans les jardins de la peinture « extrême-actuelle ». (*Musée des Arts décoratifs*, 107, *rue de Rivoli.*)

Art populaire russe : les subtiles rusticités d'un peuple slave au XIXe siècle. (*Musée pédagogique*, 29, *rue d'Ulm.*)

L'Air et l'eau : comment les peintres d'aujourd'hui se « débrouillent » pour exprimer des sensations visuellement inexprimables. (*Galerie Saint-Augustin*, 122, *boul. Haussmann.*)

Jeux, mimes et masques : une mine d'idées pour occuper intelligemment les enfants le jeudi, sans oublier le samedi et le dimanche après-midi. (*Small*, 31, *rue de l'Abbé-Grégoire.*)

Aldine : tragique beauté du « néant qui néante ». (*Galerie de Suffren*, 61 *bis*, *avenue de Suffren.*)

Christian Bérard : pour ne pas oublier qu'il fut *aussi* un peintre. (*Pont des Arts*, 6, *rue Bonaparte.*)

Berghauer : histoire d'un naufrage qui, d'après Henri Lefebvre, finira bien. (*Haut Pavé*, 39, *quai de Montebello.*)

Buffet : des oiseaux dédaigneux et quelques femmes désolées. (*David et Garnier*, 6, *avenue Matignon.*)

Juliette Chopin : première exposition. Un exceptionnel sens de la composition et des couleurs. (*Maison des Arts*, 11, *rue des Beaux-Arts.*)

Durey : juste hommage rendu à l'œuvre d'un des artistes les plus « solides » de sa génération. Dans le même esprit, des peintures de Planson et des sculptures de Raymond Martin. (*Musée Galliera*, 10, *avenue Pierre-Ier-de-Serbie.*)

Ferró : de terribles et passionnantes « mécamorphoses ». Génie certain de l'angoisse mécanique. (*Achdjian*, 10, *rue de Miromesnil.*)

Gauguin : près de deux cents toiles, gravures, dessins et sculptures. De grandes œuvres et beaucoup de surprises. (*Charpentier*, 76, *rue du Faubourg-Saint-Honoré.*)

Van Gogh : une manifestation exceptionnelle. A ne pas manquer. (*Musée Jacquemart-André*, 158, *boulevard Haussmann.*)

Kassak : un des pionniers de l'art vivant enfin remis à sa place : la première. (*Denise René*, 124, *rue La Boétie.*)

Le Guellaf : seize ans et demi, mais déjà un peintre. (*Galerie Royale*, 11, *rue Royale.*)

Levanon : « l'école israélienne » bien vivante à travers une œuvre nouvelle et passionnée. (*Rivière*, 145, *boul. Haussmann.*)

Maclet : rude et plaisante réalité. (*Peintres du XXe siècle*, 162, *boul. Haussmann.*)

Magritte : le maître incontesté du « trompe-l'œil » et de l'humour surréaliste. (*Larcade*, 23, *rue du Faubourg-Saint-Honoré.*)

Parsus : de la grande peinture d'expression classique, ce qui est très rare. (*Vendôme*, 12, *rue de la Paix.* Dernière semaine.)

Survage : un pionnier insolite. (*Genet*, 13, *rue du Bac.*)

Ray Sutter : l'extraversion et l'introspection picturalement réconciliées. (*Colette Allendy*, 67, *rue de l'Assomption.*)

Surréalisme : l'érotisme cérébral de toujours et les « tics » de 1925. (*Cordier*, 8, *rue de Miromesnil.* Dernière semaine.)

GALERIE DE PARIS
14, place François-Ier - ELY. 82-20
MANGUIN
PEINTURES, PASTELS, AQUARELLES, DESSINS

Galerie RECIO - 25, rue La Boétie
DIVERS ASPECTS DE L'ART FIGURATIF

Galerie FURSTENBERG
4, rue Furstenberg
Henri DIMIER
19 février - 5 mars

GALERIE CHARPENTIER - 76, Fg-Saint-Honoré
EXPOSITION
Cent œuvres de GAUGUIN

GALERIE MAEGHT
BRAQUE - LEGER - CHAGALL - KANDINSKY
MIRO - GIACOMETTI - CALDER
BAZAINE - TAL COAT - UBAC
PALAZUELO - CHILLIDA

Galerie SUFFREN 61 bis, av. de Suffren
Ouvert de 14 h. à 19 h. 30
ALDINE
Du 19 février au 12 mars

GALERIE SAINT-AUGUSTIN
122, boulevard Haussmann
l'AIR et l'EAU
avec BENRATH - DUVILLIER
S. W. HAYTER - JANSON
KOENIG - LAUBIES - MESSAGIER
TAL COAT - VULLIAMY

Galerie GENET (Direction Charles ZALBER)
13, rue du Bac et 37, rue de Lille (7e)
SURVAGE
Gouaches, aquarelles et dessins (1910-1959)
Jusqu'au 3 mars

GALERIE SEDER
25, rue de l'Echaudé-Saint-Germain (VIe)
COUDRAIN
AQUARELLES
Du 26 février au 19 mars

PEINTRES DU XXe SIECLE
Directeur L. AYMONIER
162, boulevard Haussmann - WAG. 35-69
EXPOSITION
MACLET
Prolongée jusqu'au 7 mars

Galerie PIERRE
2, rue des Beaux-Arts
Bernard DUFOUR
PEINTURES ET DESSINS VENITIENS
Du 26 février au 2 mars

Galerie DURAND-RUEL
37, avenue de Friedland (VIIIe)
EUGÈNE DURENNE
1860-1944
Jusqu'au 2 mars

BERRI-LARDY et Cie
4, rue des Beaux-Arts
D. DHUMEZ
Vern. 26 févr. - Jusq. 15 mars

GALERIE INTERNATIONALE D'ART CONTEMPORAIN
253, rue Saint-Honoré
« NOIR ET BLANC »
Dessins de maîtres contemporains de DE STAEL à MATHIEU

Galerie Paul FACCHETTI
17, rue de Lille
JEAN REVOL
Vern. le 26 février à 17 h.

GALERIE ANDRE SCHOELLER JUNIOR
31, rue de Miromesnil - ANJ. 16-00
CLAUDE BELLEGARDE
PEINTURES
A partir du 26 février

GALERIE LACLOCHE
ROSARIO
MORENO
TOILES ET GOUACHES
26 février - 19 mars
8, place Vendôme

Maison de la Pensée Française - 2, rue de l'Elysée
SCULPTURES ALLEMANDES CONTEMPORAINES
REPUBLIQUE DEMOCRATIQUE ALLEMANDE

SKI

« Hourra pour la France ! »

● *« Des médailles ou des tomates ? » se demandait l'entraîneur de l'équipe de France. A Squaw Valley, des champions, une méthode et une invention technique ont répondu.*

C'ETAIT juste avant les épreuves de Wengen et de Kitzbühel qui devaient décider de la sélection en vue des Jeux Olympiques de Squaw Valley. Je suis reçu par Honoré Bonnet, le nouvel entraîneur de l'équipe de France.

M. Honoré Bonnet, si j'en juge par son prénom, son accent et la noirceur coléreuse de ses sourcils, est Méridional.

— *Je joue quitte ou double*, me dit-il. *Si nous ne ramenons pas de médailles de Squaw Valley, qu'est-ce que je vais prendre !*

— Pourquoi ?

— *Parce que j'ai entraîné les garçons d'une manière pas du tout orthodoxe. Alors, ou les médailles, ou les tomates. Pas de milieu.*

— Quelles ont été vos méthodes ?

Chamonix, en ce mois de janvier, c'était un peu le Reggane du ski français ; Bonnet mettait la dernière main à ses « bombes » (les « bombes » Duvillard, Vuarnet, Périllat, Bonlieu, etc.) et ne voulait pas préjuger le succès de leur explosion.

Le lendemain, à l'Institut National du Ski, j'ai une longue conversation avec Jean Vuarnet. Impression de solidité et de calme. Une voix lente, soucieuse de la précision des mots qu'elle emploie. Bonnet appelle ce grand garçon de 27 ans aux yeux bleus et propres, aux cheveux blonds et bien plantés : « *La tête et les jambes* ». Pourquoi la tête ? Parce que Vuarnet « en » a. Il a fait des études secondaires, et c'est pour se consacrer au sport — au ski — qu'il a ensuite abandonné ses études de Droit. Fils d'un médecin établi à Morzine — où lui-même est propriétaire d'un hôtel — il ne vit, depuis 1953, que « pour le ski ». Afin d'éviter les querelles de ménage (du genre : « Toi, avec ton ski !... »), il a épousé Edith Bonlieu, sœur du champion François Bonlieu et elle-même skieuse émérite. Pourquoi les jambes ? Parce qu'il est un véritable athlète — 88 kg, 1,75 m — aux « masses musculaires » harmonieusement réparties.

D'abord un athlète

— Quelle est l'originalité de l'entraînement de Bonnet ?

— *Sa grande innovation*, dit Vuarnet, *c'est l'importance qu'il accorde à la préparation physique, hors de ce qui s'appelle à proprement parler skier. Stages de culture physique, stages de musculation, stages de repos... Pour lui, un champion doit être* d'abord *un athlète. Et il a cette idée fixe que le repos fait partie de l'entraînement et qu'un champion arrivé à l'heure de la compétition doit être au moins autant préparé nerveusement qu'athlétiquement. En outre, c'est un chef en même temps qu'un ami.*

— Et, selon vous, quelles sont les qualités que réclame le ski ?

— *Le sens de l'équilibre, l'intelligence en course et le moral. Du point de vue physique : de la résistance et des réflexes. A 90 ou 100 km à l'heure, le réflexe doit parfois jouer à vingt centimètres près. Je veux dire que la décision-réflexe, à cette vitesse — avant une bosse par exemple — est prise* (Vuarnet, des deux index, délimite une distance imaginaire sur la table) *ici, sur vingt centimètres. Sinon, catastrophe ! Le plus spécifique, en ski, c'est le travail de détente et d'amortissement conjugués. Il faut avoir une terrible détente et toujours la retenir. Un sauteur, en athlétisme, « libère » son effort et sa détente. En ski, la détente est toujours « retenue ».*

— Et en descente ?

— *En descente, il faut du courage. Tout le problème est un problème d'aérodynamisme. Se mettre comme un œuf, comme ça. Le gars qui a par écarte ou baisse les bras... et sa vitesse baisse aussitôt de 5 à 7 km. A l'arrivée, le dixième de seconde décisif lui manque.*

— Vous avez peur avant une descente ?

— *Avant, toujours. Pendant, l'instinct balaie tout.*

— Vos favoris pour la descente ?

— *Les Autrichiens Schranz et Stiegler, le Suisse Forrer, l'Allemand Lanig, les Français Duvillard...*

— Et Vuarnet ?

Il hoche la tête, « touche du bois » :

— *... Et Vuarnet.*

Moins de deux mois plus tard, à Squaw Valley — « *Hourra pour la France !* » comme dirait le général de Gaulle — Jean Vuarnet remporte l'épreuve-reine des Jeux Olympiques. Guy Périllat se classe troisième. Le premier Autrichien, Schranz, est septième. C'est le triomphe de Vuarnet, d'Honoré Bonnet... et d'un troisième personnage : le ski métallique.

Qui est ce troisième et mystérieux héros nommé « Allais 60 » ? Parlons *technique*.

Emile Allais, qui fut notre plus prestigieux champion, commença à penser « ski-métal » il y a déjà plusieurs années. Dès ses premiers essais de ski métallique, Allais estima que la vivacité du métal s'apparentait assez étroitement à la « nervosité » demandée aux skis. Un de ses premiers soucis fut alors de rechercher comment on pouvait concilier ce « nerf » avec l'absence de vibrations, indispensable pour le skieur qui, à 100 à l'heure, glisse sur des pistes gelées. Il pensa que dans l'attente d'un nouveau matériau (qui sera sans doute une matière plastique) il fallait continuer à utiliser le bois. D'où l'idée de base du ski Allais : une lame de bois comprise entre deux lames de métal.

(Presse Sports.)

EMILE ALLAIS (AU CENTRE) AVEC SES DEUX POULAINS : DUVILLARD ET VUARNET.
Réussir à associer la nervosité et l'amorti.

Mesurer le « glissement »

Le nombre des expériences à réaliser avant que ne fût mis au point le ski métal de compétition est difficilement concevable. En effet, un essai n'est valable que s'il est conduit sur divers types de neige et toutes les neiges ne sont pas présentes simultanément. Pour une étude comparée de résultats, il ne faut faire varier qu'un élément de fabrication à la fois et des centaines d'éléments sont à considérer. En outre, aucune mesure pratique ne met en évidence certaines qualités comme la tenue des carres dans un virage. Certes, on peut chronométrer un slalom, mais le skieur a-t-il toujours le même comportement au cours de plusieurs tentatives ? Pour étudier le glissement, les mêmes difficultés apparaissent. N'a-t-on pas vu à plusieurs reprises le même skieur, sur une trace déterminée, réaliser chaque fois un temps meilleur que ses camarades, bien que tous, à tour de rôle, aient utilisé trois types de ski ?

C'est là qu'intervinrent les champions de notre équipe nationale. Adrien Duvillard d'abord, attaché comme conseiller aux Etablissements Rossignol (qui fabriquent les « Allais 60 » désormais célèbres, depuis mardi), Jean Vuarnet ensuite, bien connu pour ses études théoriques et pratiques sur tous les problèmes posés par le ski.

Des centaines d'essais

Des centaines d'essais portant sur des alliages courants ou spéciaux de métaux — sur des emboutissages différents — sur des noyaux bois, de divers types — sur des formes de toute nature — sur des vernis et des plastiques nouveaux permirent enfin de mettre au point, en février 1959, le ski Allais 60.

— Au Grand Prix de Chamonix 1959, Adrien Duvillard sur ski métal se classe quatrième à la descente.

— En mars 1959, Jean Vuarnet est champion de France sur Allais métalliques.

— Sur la piste du kilomètre lancé durant l'été 59, ce ski se révèle être le plus rapide.

De légères modifications sont encore apportées à la forme de la spatule, à son profil, au « fuyant » de son attaque sur la neige.

L'usure d'une couche uniforme de fart indique les derniers points de frottement susceptibles de faire perdre quelques centièmes de seconde au coureur. On y porte remède.

— Au Lauberhorn 1960, à Wengen, les Français sont favoris à l'entraînement sur la piste gelée. Une grosse épaisseur de neige fraîche et la tempête faussent l'épreuve.

— A Kitzbühel, Duvillard gagne l'épreuve qui réunissait tous les concurrents valables des Jeux Olympiques.

Quelles sont les qualités du ski métal Allais 60 qui vient de faire ainsi ses preuves ?

Il facilite le passage des bosses. De nombreuses images ont été utilisées pour décrire cette qualité. « Il glisse comme un serpent sur les bosses. » « Il ne bute jamais. » « Il colle à la piste. » Cette qualité semble essentiellement due à la souplesse de la partie centrale du ski, encore jamais réalisée à ce jour avec un ski de bois.

Cette qualité permet un gain de temps pour plusieurs raisons :

1° Le skieur, moins ébranlé, peut garder plus facilement, sans risque de déséquilibre, une position aérodynamique.

2° Les chocs skis-neige provoqués par les bosses correspondent à une absorption de force, donc à un freinage. Celui-ci est plus minime avec les skis en métal.

3° Son glissement sur la neige est meilleur que celui des skis en bois, et cela en particulier sur les pentes faibles où il est reconnu que se gagnent beaucoup de courses.

Sous le contrôle d'Honoré Bonnet, entraîneur de l'équipe de France, les coureurs firent en début de saison des essais de glissement avec leurs meilleurs skis de bois et des skis Allais 60. Ces derniers se montrèrent les meilleurs dans tous les cas, et en particulier aux vitesses moyennes, sur pentes moyennes. Cependant, leurs carres et leurs semelles plastique sont celles de tous les skis bois de compétition. Leur glissement meilleur est dû certainement à leur profil latéral et à la répartition de leur souplesse qui permet un tassement parfaitement progressif de la neige sous les skis et qui supprime tout frottement excessif sur toutes les parties de la semelle.

4° En traversée, l'Allais 60 tient très facilement une trajectoire rectiligne. Il a moins tendance à décrocher et à déraper que le ski bois. Cette qualité tient certainement au fait que ses bords latéraux sont plus parallèles, et que, d'une façon générale, il est plus nerveux que le ski bois.

Le virage « coupé »

5° Ce ski crée une nouvelle révolution technique de virage à grande vitesse : le virage « coupé ». Au lieu de chercher à déraper pour tracer sa courbe, le skieur prend de la carre intérieure au virage, ses skis fléchissent légèrement et coupent deux sillons qui tracent le virage. Cette qualité fait que le ski est particulièrement adapté à la technique actuelle des coureurs, qui utilisent beaucoup le travail latéral des jambes. C'est le dosage de cette inclinaison latérale qui conditionne en grande partie l'angle de prise de carres et le rayon du virage. Cette qualité ne gêne cependant en rien le travail skis à plat à faible vitesse.

6° Ce ski ne vibre et ne « claque » jamais sur la neige. C'est là l'essentiel de la réussite du ski Allais 60. Aucun autre ski métal n'a jusqu'à ce jour présenté cette qualité. Avoir réussi à associer la « nervosité » du métal à « l'amorti » du bois est le plus grand mérite des créateurs de ce nouveau ski.

Et c'est le triomphe de Squaw Valley. Et c'est la déroute des redoutables Autrichiens... Une technique, un « chef qui est un ami », un champion : l'Allais 60, Honoré Bonnet et Jean Vuarnet, ont donné la victoire, une victoire difficile, à la France.

J. C.

ENTRETIEN

Douze ans après

● *Autour du cas Chessman, un avocat et un psychiatre rouvrent le dossier de la peine de mort.*

Une fois de plus, Caryl Chessman vient d'échapper à la mort. Autour de ce qui est devenu « l'affaire Chessman », « L'Express » a organisé une conversation libre entre un des plus grands avocats d'assises, Mᵉ Henry Torrès, et un psychiatre qui a gardé l'anonymat, selon les règles de sa profession.

Mᵉ TORRÈS. — Puisque nous parlons de l'affaire Chessman, je voudrais tout d'abord faire remarquer combien il est extraordinaire que quelques étudiants uruguayens aient mis en échec la justice américaine. C'est vraiment une revanche qui atteste qu'à travers le monde, qu'on le veuille ou non, il y a une solidarité qui joue ; c'est une preuve que Goliath peut encore recevoir le coup de fronde de David.

L'Express. — Cela prouve qu'une histoire comme celle de Chessman n'appartient pas seulement aux Etats-Unis, mais déclenche des réactions qui débordent les frontières.

Mᵉ TORRÈS. — Au fond, dans ce monde actuel qui se cherche, avec ses deux clans qui se jalousent, il y a une solidarité en profondeur qui fait que chacun porte l'autre « à charge » dans une certaine mesure. Au point de vue philosophique, c'est ce qui me frappe le plus.

— Ne croyez-vous pas que ce qui vient de se passer à propos de Chessman est de nature à troubler « la sérénité de la justice » ? Cette pression sentimentale extérieure qui s'exerce sur elle... Décider de l'exécution ou de la non-exécution de Chessman en fonction d'émeutes qui peuvent se produire en Amérique latine n'a rien à voir avec la justice. Il y a peut-être un rapport avec la politique ou avec la sentimentalité des foules, mais certainement pas avec la justice, car enfin ces foules de Rio ou de Montevideo ne connaissent pas le dossier.

La vraie raison

Mᵉ TORRÈS. — Mais quel peut être le recours contre des décisions de justice qui peuvent être en elles-mêmes, comme toutes les décisions humaines d'ailleurs, discutables, sinon l'opinion publique? Et l'opinion publique, c'est une entité qui ne choisit pas ses interprètes ou ses ambassadeurs. Elle s'exprime par celui qui, en quelque sorte, se désigne lui-même pour l'exprimer.

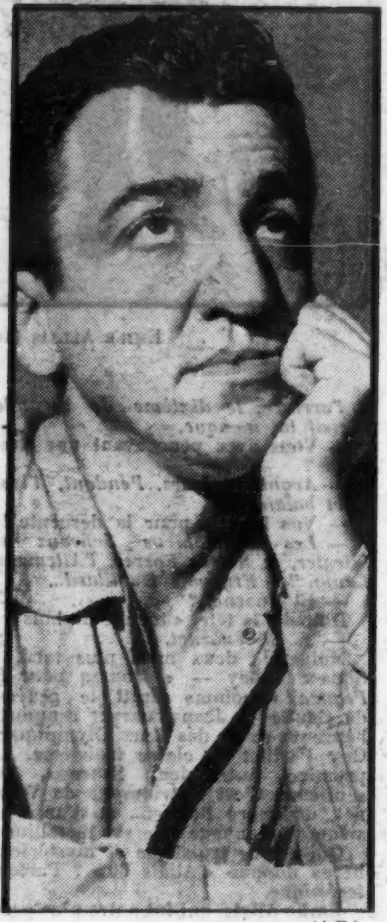
Au fond, personne ne connaît le dossier de Chessman. Il se peut qu'il soit très mauvais... Evidemment, dans ce dossier, il y a un argument qui est très fort : il n'a jamais tué personne. La peine de mort a été parfois appliquée — en France, je ne connais d'ailleurs que peu d'exécutions dans ces conditions-là — à des gens qui avaient tenté de tuer, mais qui n'avaient pas tué. Le drame de l'affaire Chessman, c'est qu'on a laissé un homme pendant de longues années en attente de l'exécution. Il s'agit moins de protester contre une injustice de la juridiction (qui, depuis Ponce-Pilate, s'est souvent manifestée et qui se manifestera encore) que de protester contre le fait qu'on ait laissé un homme attendre son exécution pendant des années. C'est la véritable raison qui touche le sentiment public dans le monde entier : on n'a pas le droit de tuer un homme de longues années après sa condamnation. Mais ce que je voudrais voir sortir de tout cela pour m'accrocher à la confiance que j'essaie de garder (malgré beaucoup de pessimisme intérieur) dans l'amélioration de la race humaine et dans l'amélioration des conditions de vie des hommes, c'est une campagne internationale contre la peine de mort.

C'est là un très, très grand problème.

— Avant d'en arriver à la peine de mort, je voudrais dire qu'il me semble y avoir contradiction dans une démocratie comme la démocratie américaine, qui est animée d'un certain idéal de perfectionnement de l'homme, de progrès, de rémission de la faute, et le fait de condamner quelqu'un à mort douze ans après son crime. Il y a là une contradiction scandaleuse, car ou bien l'on croit en l'homme et l'on croit que Chessman, « perfectible », a évolué au cours des douze années qui ont suivi son arrestation ; ou bien douze ans après son crime, on exécute un coupable et on ne croit à rien de tout cela.

Tous des malades

Mᵉ TORRÈS. — La justice, comme beaucoup d'autres questions aux Etats-Unis, est pragmatique. Il y a tout le côté instinctif de la défense sociale ; il y a aussi la tradition d'un pays qui a été formé par des émigrants venus d'un peu partout et pour qui la justice s'incarnait dans le revolver du shériff : cela existe encore dans la psychologie.



(A.P.)

CARYL CHESSMAN A 20 ANS (A GAUCHE) ET A 38 ANS.
« Et si Dreyfus avait été condamné à mort ? »

— Oui, puisqu'on voit des gangsters notoires se promener dans les rues de New York, faire des bancos dans les casinos de Floride ou de Californie, sans que la conscience américaine se scandalise, alors que chacun sait que ces gens-là ont des 30 ou 40 crimes sur la conscience. Mais on se scandalise parce que Chessman a violé une dame il y a 12 ans.

On dirait que l'Amérique, d'une manière émotionnelle, d'une manière sensible, a plus d'indulgence pour ces reîtres que sont les gangsters, car ils reflètent la mentalité des pionniers, aventuriers et casse-cou d'une certaine société, que pour des criminels qui violent une morale courante et quotidienne.

Mᵉ TORRÈS. — Qui violent une morale puritaine.

— Autrement dit, il est plus criminel de violer une femme dans le cadre de la justice américaine que d'entrer dans un salon et d'abattre au revolver une série de copains qui vous ont traité de « lavette » !

Mᵉ TORRÈS. — Oui. Cela représente tout ce qu'a de complexe la formation de la nation américaine, nation où le sentiment national s'est d'ailleurs difficilement dégagé...

— ...et où la famille a été la première cellule sociale qu'il faut préserver, la femme du pionnier étant extrêmement précieuse, étant le réservoir de la morale, etc., où au contraire les hommes ont le droit de se casser la figure entre eux...

Mᵉ TORRÈS. — ...dans un champ clos où les femmes ne pénètrent pas. Pendant ce temps, les femmes contrôlent la pureté du cinéma et régissent, sur beaucoup de plans, l'Amérique tout entière. Qu'il s'agisse de la censure au cinéma ou du salut d'un condamné, les Ligues féminines ne sont pas le tribunal de dernière instance devant lequel j'aimerais plaider !

— Mais, à propos de la transformation de Chessman au cours de ces 12 ans de détention, le psychiatre pourrait peut-être nous apporter des éléments...

LE PSYCHIATRE. — Pour un psychiatre, tout criminel est un malade par définition. Le crime est un trouble du comportement, et parmi tous les troubles du comportement, c'est bien le trouble majeur. Donc, pour nous, tout criminel est un malade, mais la justice ne doit pas devenir psychiatrique.

Mᵉ TORRÈS. — Je suis bien de cet avis. Mais je serais aussi inquiet, je le dis très franchement, si les juges étaient recrutés uniquement parmi les médecins, et j'ajoute que je le serais encore plus s'ils étaient recrutés uniquement parmi les avocats.

LE PSYCHIATRE. — Psychiatrie et justice sont deux choses différentes. Nous, nous avons à chercher à comprendre et non pas à chercher à sanctionner ; la justice, elle, a à prendre des sanctions parce qu'elle a à protéger la société.

La loi du talion

Mᵉ TORRÈS. — Si un psychiatre considère un individu comme irresponsable, il doit le dire.

LE PSYCHIATRE. — Celui qui a tué n'est pas un homme normalement équilibré pour nous et, par conséquent, il est toujours irresponsable.

— Pour en revenir à Chessman, nous disions que les douze années de détention ont probablement transformé l'homme et qu'il y a une certaine absurdité de la part de la justice à exécuter, douze ans après son crime, quelqu'un qui est probablement devenu étranger à ce crime et qui opère toute une série de dédoublements. Il y a déjà un dédoublement du fait que Chessman est un écrivain. Il s'est extériorisé ; il est devenu l'avocat de sa propre cause, il regarde Chessman aller à la chambre à gaz en même temps qu'il essaie de l'en tirer, lui-même. L'exécuter douze ans après sa condamnation, c'est essayer de faire se rejoindre les deux doubles. C'est absurde. Au point où nous en sommes, il faudrait exécuter un Chessman et en gracier un autre ; il faudrait, si c'était possible, faire un meurtre symbolique du criminel et innocenter l'homme qu'est devenu le Chessman d'aujourd'hui.

LE PSYCHIATRE. — S'il y a un problème du caractère utilitaire de la sanction, moi psychiatre, je pense que la sanction (prison, travaux forcés, peine de mort) ne pourrait être utile que si elle était automatique, obligatoire et sans jugement. A ce moment-là, elle pourrait peut-être arrêter certains criminels en puissance.

Le délinquant moyen est toujours un impulsif, un coléreux ; il ne peut pas anticiper plusieurs années à l'avance toutes les possibilités. Il faudrait donc que la sanction se présente sous une forme très simple : tu as tué, tu vas être tué le lendemain.

Mᵉ TORRÈS. — C'est revenir à la loi du talion !

LE PSYCHIATRE. — Je crois que ce serait d'une certaine sagesse : c'est le seul cas où ce pourrait peut-être être utile.

Mᵉ TORRÈS. — Je ne crois pas. Mais il y a deux catégories de criminels. Il y a le criminel passionnel. C'est celui qu'on rencontre le moins souvent ; mais celui-là, vous ne l'arrêterez jamais avec rien.

LE PSYCHIATRE. — Ce n'est pas sûr. Evidemment, s'il s'agit d'un jaloux délirant avec une structure paranoïaque, rien ne peut l'arrêter. Mais il y a les cas limites : il y a celui de la petite femme qui tue facilement...

Mᵉ TORRÈS. — Cela se rencontre moins maintenant. Il y a eu une mode.

LE PSYCHIATRE. — Quand elle anticipe son crime, elle sait qu'elle ne sera pas condamnée : cela joue. Si elle savait qu'il y aurait une sanction immédiate, cela pourrait l'arrêter. La sanction immédiate peut arrêter certains criminels.

Mᵉ TORRÈS. — Surtout les criminels féminins.

Le prestige des « jules »

LE PSYCHIATRE. — D'une façon générale, les petits jaloux. En revanche, le jaloux délirant tuera de toute façon.

Mᵉ TORRÈS. — Des Othello à bon marché, j'en ai vu pas mal. Je crois que l'expression populaire « voir rouge » est d'une certaine vérité physiologique : le sang inonde les paupières.

LE PSYCHIATRE. — Je crois que le jaloux pathologique ne peut pas ne pas tuer. Il entre dans le domaine de l'irresponsabilité.

Mᵉ TORRÈS. — Quant aux criminels de droit commun, les plus nombreux, le problème de la répression de leurs crimes est un problème de police bien plus qu'un problème de justice. J'entends par là que le criminel professionnel est persuadé qu'il échappera à son châtiment. Il ne se dit jamais : travaux forcés à temps, travaux forcés à perpétuité, peine de mort. Il se dit : « *Ils » sont assez bêtes, ils ne me trouveront pas si je mets toutes les chances de mon côté.* »

La meilleure preuve, c'est que, bien qu'on ait augmenté les peines à infliger à certains délits, rien n'a changé. Pourquoi ? Parce que l'unique chose qui peut arrêter un criminel, c'est le risque qu'il prend d'être arrêté ; mais comme il pense toujours qu'il ne sera pas arrêté parce que la police ne dispose pas de moyens suffisants, il ne croit pas prendre de risques.

LE PSYCHIATRE. — Au fond, nous sommes à peu près du même avis. D'une manière générale, ce qui favorise le crime, c'est ou bien l'espoir qu'a le criminel de ne pas être arrêté, ou bien — si par hasard il est arrêté — l'espoir d'avoir une sanction un peu indéterminée, variable selon les circonstances, et par conséquent l'image de la sanction n'est pas présente ; elle est atténuée.

Mᵉ TORRÈS. — C'est certain. Mais à la base, je crois très fermement que le problème de la répression du crime de droit commun est plus un problème de police qu'un problème de justice.

Il faut dire qu'il y a aussi les exagérations de certains qui entrent en jeu : je le dis, bien que je sois pour la liberté absolue des arts. L'exagération cinématographique et aussi l'espèce de glorification dans laquelle tous les journaux tombent souvent à l'égard des grands champions du crime, enfin le prestige qu'on donne ainsi aux jules, aux macs, aux mecs, aux hommes du milieu, tout cela a une influence sur les gosses.

Il y a aussi le mimétisme et la mode. On peut même dire quelquefois que ce qu'il y a d'étonnant et de nouveau pour les hommes de mon âge dans les exploits et les manifestations des « fans », c'est qu'il ne faudrait pas grand-chose pour transposer ces exploits et ces manifestations sur un plan plus grave. Tant que ce « pas grand-chose » n'intervient pas, il se pose seulement un problème d'éducation, d'ailleurs un très grand problème national qu'il serait essentiel de résoudre avant de distribuer l'argent de la Communauté française aux écoles paroissiales.

Aux Etats-Unis, le problème de la délinquance juvénile en est arrivé à être un véritable problème national.

Et puis, dans toutes les familles dissociées, on trouve des enfants perturbés. Je fais surtout de la psychiatrie infantile, et j'ai constaté que les troubles se rencontraient toujours là où il y avait un manque de structure. Un enfant a besoin de savoir que ceci est bon, ceci est mauvais, qu'on peut faire ceci, qu'on ne peut pas faire cela, et que si on fait ce qui est interdit, on est puni : c'est simple ; on sait où l'on en est ; c'est rassurant. Mais lorsque les parents laissent tout faire, qu'est-ce qui est permis et défendu ? Qu'est-ce qui est bon ou mauvais ? L'enfant se sent toujours coupable, anxieux, troublé.

D'ailleurs, les Américains sont en train de revenir un peu là-dessus.

(Vero.)

Mᵉ Henry Torrès.

« J'aimerais mieux être guillotiné que d'avoir à faire trois ans de prison... »

Le Psychiatre. — Je crois qu'aux Etats-Unis, la psychanalyse a été mal comprise et que cette psychanalyse mal comprise est la grande responsable de certaines situations. J'ai travaillé comme psychiatre aux Etats-Unis ; j'y ai vu des exagérations monstrueuses. Tout le monde connaît ces parents qui n'osent jamais sanctionner. Or, lorsqu'il n'y a pas de barrières, il y a de l'anxiété, et lorsqu'il y a anxiété, il y a des troubles du comportement, délinquance et crime parfois.

Un signe de lâcheté

Je crois que les barrières sont très utiles. Tout enfant s'oppose aux parents. Lorsqu'il n'a pas à franchir le mur familial, il franchit le mur de la société. Pas de barrières, pas de tabous ; d'où angoisse, inquiétude ; d'où comportements anormaux.

— Vous croyez que si la police pouvait faire parfaitement son métier et si la certitude de la répression habitait l'âme du criminel avant le crime, cela empêcherait nombre de crimes ?

Mais n'y a-t-il pas aussi les crimes qui sont une conduite de suicide camouflée ? On en trouve beaucoup dans les crimes passionnels et chez les individus exclus de la société. Même si la certitude de la sanction s'inscrit au bout, ils assumeront le crime.

Mᵉ Torrès. — Il y aura toujours des Raskolnikov, même en dehors de la Russie.

Moi, ce que je considère comme un argument contre la peine de mort, c'est que je la trouve indigne de la société. Elle me paraît être pour la société un signe de lâcheté et un gage de faiblesse.

Le Psychiatre. — En France, combien guillotine-t-on d'individus par an ?

Mᵉ Torrès. — Je ne sais pas. Il n'y en a pas beaucoup... quelques dizaines peut-être.

C'est fonction aussi de la manière dont le droit de grâce est exercé.

Un seuil d'adaptation

— Que vaut l'argument en faveur de la peine de mort qui consiste à dire : il est immoral et répugnant de tuer un homme, mais il n'est pas moins immoral et répugnant d'enfermer un individu pendant trente ou quarante ans.

Le Psychiatre. — Il ne s'agit pas de savoir si c'est immoral. La société a le droit de se protéger.

— Est-ce qu'on peut faire de la vie une valeur supérieure à tout ? Ou est-ce que la privation de la liberté ne doit pas être mise au-dessus de la vie ?

Mᵉ Torrès. — Etre incarcéré pour toujours me paraît une peine terrible. Pour ma part, j'aimerais mieux être guillotiné que d'avoir à faire trois ans de prison.

Mais ce qu'il faut dire, c'est que la prison est une solution normale ; on ne peut pas laisser les criminels en liberté. Et puis, en les mettant en prison, on leur laisse encore des chances qui se réalisent parfois.

— La preuve : Chessman...

Mᵉ Torrès. — Il y en a eu d'autres. Je ne crois pas insulter à la grandeur de la 2ᵉ D.B. (où mon fils a été tué pendant la guerre) en disant qu'il y a eu des criminels qui s'y sont engagés : ils sont sortis de prison à la faveur des troubles de l'époque. Ce fut le cas en particulier de gens qui avaient un très mauvais dossier pénal et qui se sont conduits ensuite en véritables héros.

Par conséquent, du moment que vous ne tuez pas un homme, quelle que soit la gravité des faits qui lui sont reprochés et quelle que soit la gravité de la peine qui lui est infligée, vous lui laissez ses chances, et vous évitez à la société cette atroce mobilisation de gardes et de magistrats qui accompagne les exécutions capitales. Il faut avoir vu ce que c'est !

Je suis souvent halluciné par le souvenir des deux ou trois exécutions capitales auxquelles j'ai assisté.

— C'est vrai. Mais ou bien l'on fait de la vie une valeur supérieure à tout, ou bien on fait de la liberté une valeur supérieure à tout. Alors, si on supprime la peine de mort, il faudrait rééduquer le criminel et lui rendre la liberté lorsqu'il atteindrait un seuil d'adaptation qu'on définirait ; sinon...

Supposez que j'ai un coup de sang ; je tue mon voisin ; je suis condamné. On me donne à choisir entre la détention perpétuelle avec la certitude que cette détention sera perpétuelle, et la peine de mort : je préfère la mort, car vivre si on m'ôte la liberté et si je n'ai pas la possibilité d'une rédemption de ma propre personne criminelle...

« Une belle jambe »

Mᵉ Torrès. — Vous ne savez pas ce que c'est que l'amour de la vie. La vie est le bien le plus extraordinaire. Vous ne pouvez pas savoir à quel point des gens qui ont eu l'existence la plus tragique parmi les condamnés, des gens qui sont allés jusqu'au bout de la souffrance humaine, peuvent tenir à la vie ! Bien sûr, il ne s'agit pas de gens d'une certaine « qualité », comme vous... comme nous... Moi, je préfère la liberté à la vie ; mais il y a des gens qui veulent vivre avant tout...

Le Psychiatre. — Quand le psychiatre intervient, si l'accusé ne va pas en prison, il va à l'hôpital psychiatrique. Et il arrive que ce soit pire que la prison. Il y a des sections de criminels à André-Collin à Villejuif : je crois que c'est encore pire que la prison dans les conditions actuelles.

— Il faudrait donc que la suppression de la peine de mort soit assortie d'une rééducation des criminels pour les réintégrer à la société.

Le Psychiatre. — Ce serait prendre un grand risque que de remettre les criminels dans la société.

— Alors, du point de vue philosophique, je ne vois pas l'intérêt de supprimer la peine de mort. Vous pensez qu'un homme comme Chessman est suffisamment transformé maintenant pour échapper à tout ce qu'il avait été auparavant ?

Le Psychiatre. — Il serait imprudent de ma part de vous répondre à la légère. Il faudrait le connaître. Il peut très bien avoir changé. D'ailleurs, dans le cas de Chessman, il subsiste quelques doutes quant à sa culpabilité, je crois... Il nie : c'est tout de même un point important. Il a toujours nié, je crois.

— Il a même désigné un autre coupable.

Le Psychiatre. — Le moindre doute alors est un argument contre la peine de mort et je trouve extravagant qu'on puisse exécuter un criminel quand il n'a pas avoué.

— Ce qu'on peut dire aussi contre la peine de mort, c'est qu'elle est irrémissible. Si par la suite on fait la preuve de l'innocence du condamné, ce n'est pas réparable. Au contraire, si l'individu a été condamné à la prison ou aux travaux forcés, on peut modifier la peine ; on peut revenir sur la condamnation. En cas de peine de mort, l'erreur judiciaire ne peut pas être corrigée.

Mᵉ Torrès. — Un jour, Laborie est intervenu, sinon en faveur de la peine de mort, dans un débat à la Chambre des Députés, du moins avec une certaine complaisance pour la peine de mort. Un député s'est dressé en disant : *« Et si Dreyfus avait été condamné à mort ?... »*

Laborie a répondu d'une façon « brillante » : *« Il nous resterait l'honneur de défendre sa mémoire. »*

Et sur les bancs socialistes, le père Coutant a répliqué : *« Ça lui ferait une belle jambe ! »*

N'est-ce pas un argument ?

LA SEMAINE

Anne-Marie de Vilaine vous raconte :

● *Graham Greene présente un nouveau Kipling. — Claude Pasteur : une historienne raconte des histoires. — M. Blancpain : 15 livres et 405.000 administrés. — J. Stoetzel et A. Touraine : la sociologie en marche.*

« *CERTAINS écrivains, aussi dissemblables que Dickens et Kipling, ne se délivrent jamais du fardeau de leur enfance (...). La vie qui, chez la plupart d'entre nous, révèle son côté cruel à un âge où nous commençons à connaître l'art de nous défendre, a surpris ces deux écrivains à l'époque désarmée de la petite enfance. Comme ils ont réagi de manière différente ! Dickens a appris la sympathie, Kipling la cruauté (...). Il y a beaucoup de ressemblance entre les jeunes années de Kipling et celles de Saki, et Saki réagit à la souffrance comme Kipling plutôt que comme Dickens* », écrit Graham Greene dans une préface à un choix de nouvelles de l'écrivain britannique Saki, traduit pour la première fois en France, qui paraît le 1er mars chez Laffont.

Né en 1870, en Birmanie, Saki (de son vrai nom Hector Munro) est par sa vie, son style, ses parentés littéraires, l'écrivain britannique-type. Après quelques années en Birmanie où son père, officier de l'armée des Indes, était en garnison, il revint en Angleterre à la mort de sa mère et fut élevé par deux vieilles tantes originales et autoritaires.

A Londres, il collabora à la « Westminster Gazette » où il publia des « profiles » politiques qui furent réunis sous le titre de « Westminster Alice » (tous les hommes politiques y sont comparés à des animaux). Il voyagea ensuite en Bulgarie, à Varsovie, Saint-Pétersbourg et Paris comme correspondant du « Morning Post », époque à laquelle il écrivit la plupart de ses nouvelles. Engagé dès le début de la guerre de 1914, il fut tué le 13 novembre 1916 et mourut en criant cette dernière phrase du fond d'un trou d'obus : « *Eteignez cette cigarette, nom de Dieu !* »

« *Le malheur est un merveilleux aide-mémoire et toutes les meilleures nouvelles de Saki sont inspirées par l'enfance, l'humour et l'anarchie, autant que la cruauté et la misère de l'enfance* », écrit G. Greene.

L'humour de Saki :

« *Ne soyez jamais pionnier. C'est au premier chrétien qu'échoue le plus gros lion.* »;

Avez-vous lu ?

LES TEMPS ET LES DESTINS

LE CANADA FRANÇAIS province de Québec

par Raoul BLANCHARD

membre de l'Institut

Tout ce que l'on doit savoir non seulement sur le pays, mais sur le peuple canadien français qui, après avoir vécu la plus exaltante des aventures, « a fait de la résistance » depuis deux siècles et a réalisé une œuvre magnifique.

Collection "LES IDÉES ET LA VIE"

JEUNESSE EN DANGER

par Henri JOUBREL

L'auteur, grand spécialiste de la jeunesse, traite l'ensemble des problèmes que pose la jeunesse en danger moral et dont le désarroi se traduit par les règlements de comptes et la brutalité.

Pour tous les enfants et pour que ceux de demain soient heureux, il nous propose un remède : leur donner beaucoup d'amour.

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

« *Ses toilettes se créent à Paris, mais elle les porte avec un fort accent anglais.* »

★

AGACEE par son mari qui disait : « *Les femmes font des histoires, et les hommes s'en plaignent, la mienne fait de l'histoire, ce n'est pas plus drôle* », une jeune et sérieuse historienne, Claude Pasteur (couronnée deux fois par l'Académie française) inaugure avec « L'Eternel Adam » la collection Champagne (Fayard).

Mme Pasteur explique dans son livre, illustré par Jean Bellus, « *ce que les hommes ne doivent pas faire s'ils veulent plaire aux femmes* ».

Consacrée à des ouvrages souriants, la collection Champagne annonce : « Peinture fraîche », de Robert Escarpit, illustré par l'auteur ; « Saint Picoussin », d'un poète-instituteur, Bernard Jourdan, illustré par Chancel ; « Les amours de Lady Ursula », de Sean O'Hanlon, traduit de l'américain et illustré par Sempé ; « La Soirée chez le Podestat », de Paul Mousset (Renaudot 1941), illustré par Grau Sala, et « Peter et la jeune dame », de Hélène Tournaire, qui dirige la collection et le service de presse des éditions Fayard.

★

LA nouvelle pièce de Jean Genet, « Ça bouge encore », doit paraître dans deux mois chez Gallimard. Sujet : l'Algérie.

Le dernier « poète maudit » est désormais fêté partout. On vient de célébrer la 100e représentation des « Nègres » à Paris. La traduction américaine de cette pièce vient d'être publiée à New York où « Le Balcon » — qui connaît déjà un grand succès en Allemagne et sera mis en scène en mars par Peter Brook à Paris — sera présenté le 28 février.

★

« *MON roman, c'est l'histoire d'un cabaret et d'un homme mystérieux, un savant distingué dont je fus l'élève — et que Emile Henriot a très bien connu aussi — qui avait l'étrange manie d'étrangler les chats* », m'explique Marc Blancpain, cinquante et un ans, qui publie ce mois-ci, chez Denoël, son quinzième ouvrage : « L'Estaminet des cœurs sensibles ».

Impossible d'arracher à Marc Blancpain, géant blond au regard bleu un peu dur, le nom de ce savant maniaque.

Ce qui m'intrigue aussi, c'est que M. Blancpain ait trouvé le temps d'écrire quinze livres tout en assurant, depuis seize ans, le secrétaire général de l'Alliance Française.

(Archives.)

SAKI.
Ne soyez jamais pionnier.

L'Alliance, créée en 1883, a aujourd'hui 405.000 adhérents. C'est une énorme organisation qui s'est fixé pour but de « *maintenir et étendre l'usage de la langue française, clef d'une grande civilisation* ».

L'Alliance Française possède à Paris une école française pour étrangers (6.000 élèves), une résidence de 125 chambres, avec restaurant, un théâtre qui donne neuf spectacles par an, joués par de jeunes compagnies, et plusieurs succursales en province et outre-mer.

(Brassaï.)

JEAN GENET.
Ça bouge encore.

A l'étranger, huit cents comités groupent 350.000 adhérents dans soixante-trois pays. Chaque comité comprend :

1) Une école de français (1.500 professeurs et 85.000 élèves dans le monde entier) ;

2) Une bibliothèque (485 en tout, auxquelles l'A.F. envoie 60.000 volumes de langue française par an);

3) Un centre d'activité culturelle (ciné-clubs, théâtre amateurs, expositions et conférences).

En parcourant « Voyages et verres d'eau », de M. Blancpain, un essai sur les conférenciers, « *tellement méchant qu'on ne peut l'obtenir que par souscription* », je soupçonne que parmi les tâches qui dévorent les loisirs d'écrivain du secrétaire général, la plus astreignante est le contact avec le conférencier.

Extrait de « Voyages et verres d'eau » :

« *Nous avons besoin de vous en Amérique...* » *affirme chaleureusement l'Administrateur à l'Homme Illustre et ennuyé; et l'Homme Illustre s'efforce, en soupirant, de secouer son ennui ; il connaît l'Amérique comme sa poche. C'est la troisième fois qu'il va s'y rendre. Sa dernière pièce entre demain en répétition. Il a promis trois articles à trois journaux importants. Il prépare deux messages, une préface, deux discours inauguraux... Son gendre et sa fille attendent leur premier bébé...*

« *L'Homme Illustre reprend son souffle et promène une main frémissante sur son front blême...* « *Mais vous me parlez de patriotisme, cher monsieur, je comprends ce langage... Naturellement, je voyage en bateau et j'emmène ma femme parce que sa santé m'inquiète...* »

★

LE Centre d'Etudes sociologiques qui inaugure sa nouvelle installation, 82, rue Cardinet (une bibliothèque, un bureau pour chacun des cinquante chercheurs, une installation mécanographique), fêtait la semaine dernière la publication du premier numéro de sa « Revue française de Sociologie ».

Tout comme les locaux neufs ont remplacé l'installation de fortune dans deux pièces boulevard Arago, la nouvelle revue trimestrielle, publiée grâce au C.N.R.S. et à René Julliard (sous couverture blanche et verte) se substitue au modeste bulletin ronéotypé par les chercheurs « *pour faire connaître leurs travaux à tous les stades* ».

« *Il existe déjà un certain nombre de revues de sociologie, mais ou bien elles sont annuelles, et donnent les comptes rendus avec un retard de deux ans, ou bien elles sont spécialisées dans une branche de la sociologie, comme « Population », spécialisée en démographie, ou « Sociologie du travail ». Nous voulons couvrir tout le champ de la sociologie, rendre compte rapidement des nouvelles publications en France et à l'étranger, permettre à nos chercheurs de s'exprimer rapidement et faire connaître la sociologie française dans le monde entier, grâce aux résumés des principaux articles en anglais, allemand, espagnol et russe à la fin du numéro. Cette revue s'adresse d'abord à un public spécialisé : chercheurs, étudiants, professeurs, mais aussi aux administrations, affaires, entreprises* », m'explique Jean Stoetzel, président de l'I.F.O.P., professeur de psychologie sociale à la Faculté de Paris, directeur du Centre d'Etudes sociologiques, qui dirige la revue, placée sous le patronage de R. Aron, G. Friedmann, G. Davy, G. Gurvitch, H. Levy-Bruhl entre autres, et dont le rédacteur est Edgar Morin, l'un des plus anciens jeunes chercheurs de la maison (la moyenne d'âge est de trente-cinq ans).

Très chatouilleux sur la forme, qu'il veut « *claire et élégante pour intéresser le marché mondial de la sociologie* », E. Morin est en train de critiquer amicalement, avec ses collaborateurs, le style d'une douzaine de comptes rendus. « *Il faut raccourcir* », « *X... parle des ivrognes dans un langage incroyable* », « *on ne peut pas traduire le mot anglais par persuadabilité* », etc.

Au sommaire du premier numéro, un article passionnant sur le vote ouvrier en Europe occidentale.

Le prochain numéro traitera de la sociologie militaire.

(Archives.)

MARC BLANCPAIN.
N'étranglez pas les chats.

LA place importante qu'occupe la sociologie parmi les sciences humaines est soulignée par la parution d'une seconde revue, patronnée par Georges Friedmann et Jean Stoetzel et consacrée plus particulièrement, comme son titre l'indique, à la « Sociologie du travail ». Elle est publiée par les éditions du Seuil et est rédigée par Alain Touraine et trois autres « anciens » du Centre d'Etudes sociologiques. Elle s'adresse surtout aux syndicats, entreprises et organisations professionnelles. Une étude de Nicole Leplâtre est consacrée au « Jeune ouvrier dans l'entreprise : une situation de minorité ».

L'auteur remarque chez ces jeunes ouvriers, âgés de quatorze à dix-huit ans, un certain conformisme (80 % sont satisfaits de leurs camarades adultes et de leurs chefs) et un certain marginalisme à l'égard des problèmes ouvriers (2 % seulement déclarent faire partie de la classe ouvrière ; 35 % ignorent ce qu'est un syndicat ouvrier).

ANNE-MARIE DE VILAINE.

ROMANS

« Le Tentateur » par Hermann Broch

● *Un des auteurs majeurs de notre époque.*

AU moment de disparaître, la monarchie des Habsbourg a légué au monde, en guise de cadeau d'adieu, trois romanciers : Franz Kafka, Robert Musil et Hermann Broch. Peu d'écrivains ont su mieux prévoir et exprimer la crise du monde moderne que ce petit-bourgeois de Prague, cet aristocrate autrichien et ce grand industriel de Vienne. Il se peut que le climat de l'Autriche-Hongrie les ait préparés au rôle de voyant : au carrefour de l'Orient et de l'Occident, déchirée par les nationalismes et le cosmopolitisme, la monarchie bicéphale fut la première à vivre certains problèmes que nous n'avons pas encore résolus. Ses dirigeants politiques avaient failli, mais ses intellectuels qui ont vécu, médité et écrit dans l'ombre ont su porter témoignage pour leur époque — et pour la nôtre.

De ces trois romanciers, Hermann Broch est le moins connu en France. « Le Tentateur » (1) est pourtant son troisième grand roman présenté au public français, mais son auteur est encore loin d'avoir conquis l'audience de Kafka ou même de Musil.

Musil est né en 1880, Kafka en 1883, Broch en 1886. Ils sont donc de la même génération, mais leur destin littéraire fut fort différent. Ils appartiennent pourtant à cette catégorie d'écrivains modernes auxquels leurs moyens d'expression ne sont pas *donnés* une fois pour toutes. Musil a débuté au commencement du siècle avant de se retirer dans un silence presque ininterrompu de trente ans, période consacrée exclusivement à l'achèvement de « L'Homme sans qualités », qui resta, évidemment, inachevé. Kafka a peu publié de son vivant et on connaît l'histoire de ses grands romans — également inachevés — que Max Brod, son exécuteur testamentaire, publia malgré l'interdiction formelle de l'auteur. Broch fut peut-être plus heureux avec nombre de ses œuvres, mais il n'a pas pu non plus terminer « Le Tentateur ».

« Les Somnambules »

A l'encontre de Kafka et de Musil, Broch vint tard à la littérature. Fils d'un riche industriel, il reprit les usines paternelles qu'il dirigea sans défaillance jusqu'en 1927, après les avoir, dit-on, agrandies et développées. A quarante ans, Broch qui écrivait depuis un certain temps des poèmes — sans les publier, bien entendu — résolut de se retirer des affaires et de se consacrer exclusivement à la littérature. Par une modestie assez rare, il ne se croit cependant pas autorisé à écrire tout de suite. Il commence par s'inscrire à l'Université de Vienne où il suit des cours de littérature et surtout de philosophie. Profondément insatisfait par l'enseignement philosophique qu'on lui dispense — c'est l'école néo-réaliste et logistique qui régnait à l'époque à Vienne — Broch commence par écrire des études philosophiques consacrées à la théorie de la valeur, pour se libérer de ses maîtres. Il a incorporé ces études dans son premier roman « Les Somnambules » (2).

La publication de cette trilogie entre 1929 et 1931 (au moment où Musil fait paraître les deux premiers tomes de « L'Homme sans qualités ») rendit Broch célèbre. Il entreprit de raconter la dissolution de la société moderne entre 1888 et 1918 en appliquant à cette description une nouvelle technique romanesque.

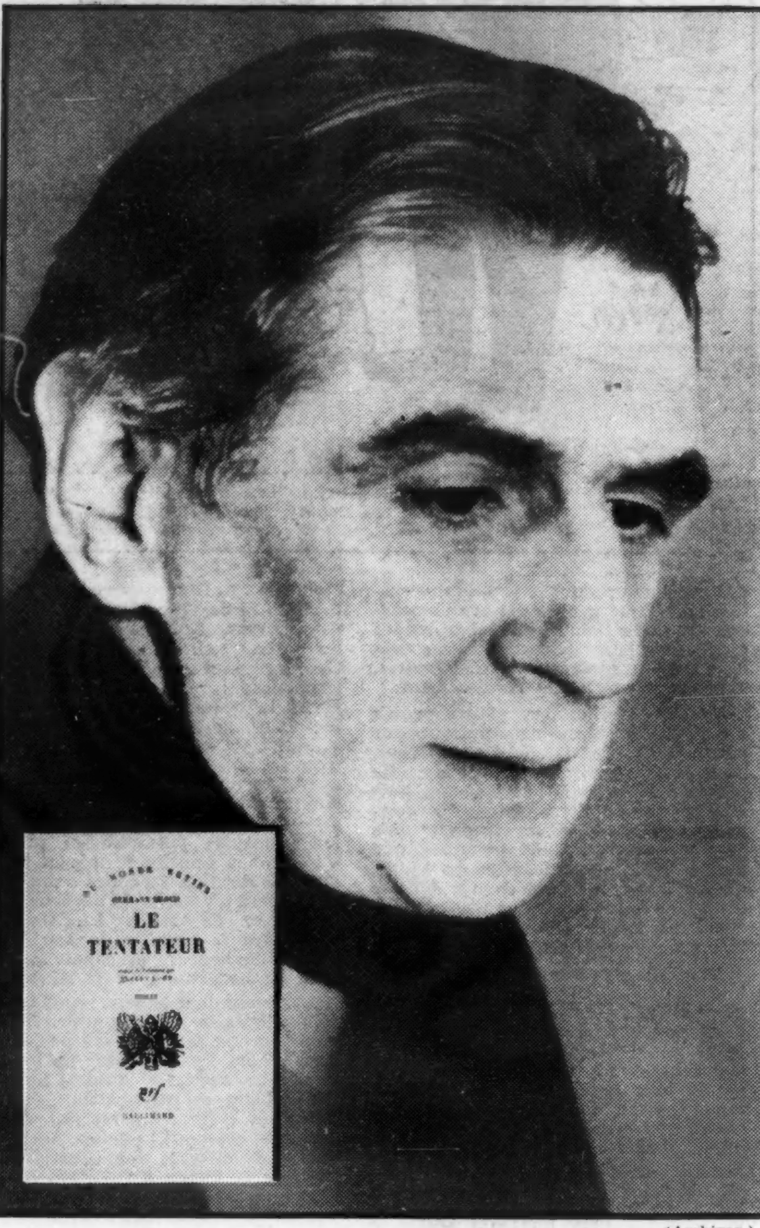
Le premier volume se déroule dans les dernières années du XIX[e] siècle et est raconté dans un style classique ; le second se situe peu de temps avant la guerre mondiale et relate les faits d'un ton distant et — le mot a été déjà employé à l'époque — « objectif ». Le dernier, enfin, destiné à montrer la dissolution des valeurs dans le monde moderne, est profondément marqué par James Joyce auquel Broch avait d'ailleurs consacré une étude qui reste encore aujourd'hui une des plus révélatrices écrites sur l'auteur d' « Ulysse ». Il est étonnant que ce roman d'une lecture passionnante, sans aucune difficulté particulière, n'ait connu en France qu'un succès limité à la critique.

Prisonniers de Hitler

Le troisième tome résume l'attitude de Hermann Broch à l'égard du monde moderne. L'auteur constate que l'homme d'aujourd'hui est désaxé, qu'il a perdu le centre de son existence : il n'y a pas de doute que Broch, comme tant d'autres écrivains allemands, regrette la disparition de l'univers intégré du moyen âge. La perte de la foi a bien été remplacée par une nouvelle connaissance scientifique ; celle-ci n'a cependant pas réussi à donner à l'homme moderne une morale nouvelle. A l'encontre des romantiques, Broch ne croit pas à une résurrection médiévale : il se contente de constater et d'analyser la crise et ce n'est que dans les commentaires que perce son espoir : la création d'un nouvel humanisme tragique.

Après la publication des « Somnambules », Broch se retire dans la solitude. Il quitte Vienne, se réfugie dans le Tyrol et commence à s'intéresser passionnément à la sociologie des masses. L'époque s'y prête : Hitler est au pouvoir en Allemagne. Au même moment, Broch entreprend une nouvelle œuvre qu'il désigne dans sa correspondance sous le titre « Le Roman de la montagne ». Dans ce livre, il tente une application esthétique des connaissances qu'il a acquises dans le domaine de la sociologie des masses. Ce roman retravaillé et récrit inlassablement devait devenir « Le Tentateur ».

En 1938, c'est l'Anschluss. Broch est arrêté. Il se prépare dans sa cellule à un long emprisonnement et même à la mort. Ses amis étrangers, et particulièrement James Joyce, réussissent cependant à le faire libérer. Broch est autorisé à quitter l'Autriche.



(Archives.)

HERMANN BROCH.
« Situation désespérée, mais pas sérieuse. »

Il est heureux que les policiers de Hitler n'aient pas eu l'idée de jeter un coup d'œil sur ses manuscrits. Ils auraient peut-être compris que l'homme qu'ils libéraient était en train d'écrire, avec « Le Tentateur », un roman sur leur « Führer », un livre qui reste encore aujourd'hui — sans que, bien entendu, le nom du chef du nazisme y soit nommé une seule fois et sans que la politique y joue le moindre rôle — le seul roman d'envergure consacré à la compréhension du phénomène de démence que Hitler incarnait.

Broch se réfugie aux Etats-Unis. Il y vit difficilement : « Ma situation financière est désespérée, mais pas sérieuse : il m'est impossible de considérer ces problèmes avec sérieux », écrit-il dans une de ses innombrables lettres. Broch fut, en effet, avec Thomas Mann, un de ces hommes qui aidèrent par leurs conseils les écrivains émigrés; les jeunes venaient le voir pour apprendre chez lui. Il s'était imposé l'obligation de répondre à toutes les lettres et il en recevait parfois plus de cinquante par jour. Ses réponses n'étaient pas de simples accusés de réception, pourvus de quelques formules de politesse, mais des efforts de compréhension, des conseils et des enseignements. Elles constituent aujourd'hui une des correspondances les plus passionnantes de l'époque, mais on a pu dire que le temps qu'il a consacré à ses amis connus et inconnus l'avait détourné de son œuvre et avait ruiné sa santé.

« La Mort de Virgile »

Cette œuvre, Broch la continue dans le dénuement. Des études esthétiques, des essais politiques (une théorie psychologique de la politique, une théorie de la démocratie, etc.) sont achevés au même moment que « La Mort de Virgile » (3), son chef-d'œuvre. Cet énorme roman de plus de 400 pages, un des poèmes en prose les plus prodigieux de la littérature mondiale, décrit les dix-huit dernières heures de la vie de Virgile. Son point culminant est un long dialogue entre l'empereur Auguste et le poète agonisant, le choc du pouvoir et de l'art. Virgile confond dans son délire la réalité et le rêve, mais toutes ces rencontres réelles ou imaginaires le poussent à faire un retour sur lui-même, à examiner la valeur de son œuvre ou plus exactement la signification de l'art en général, face à la mort.

« La Mort de Virgile » est une des investigations les plus profondes qu'on ait jamais écrites sur la fonction de l'art et de la beauté, cette tentative désespérée de créer de « l'impérissable en partant du périssable ». La beauté est une « loi sans connaissance » qui tente de créer ses propres règles et néglige le fait fondamental que « seul l'humain est divin ». Pourtant au bout de son délire, Virgile renonce à son intention de détruire l' « Enéide », car l'art est aussi une des parcelles de l'amour universel. Une des figures féminines du roman souffle au poète mourant que « l'amour dépasse toujours sa propre frontière ».

Broch termina « La Mort de Virgile » en 1945. Il reprit alors « Le Tentateur » qu'il n'avait d'ailleurs jamais abandonné. Il est mort en plein travail en 1951, à l'âge de soixante-cinq ans, loin de sa patrie, comme Robert Musil était mort en exil, pendant la guerre, en Suisse.

Trois manuscrits sont restés du « Tentateur ». Son éditeur, M. Félix Stössinger, a accompli un travail admirable en les fondant en une seule œuvre.

L'histoire, très simple, est racontée par un médecin. Celui-ci a quitté la ville et vit depuis longtemps avec les paysans d'un petit endroit paisible, nommé Kuppron. Un vagabond, Marius Ratti, fait irruption dans ce calme provincial. Une vieille mine désaffectée sert de point de départ à sa propagande : il promet aux paysans d'y découvrir de l'or. Mais en même temps, il commence à prêcher son évangile : il déteste les femmes, ces créatures inférieures, dénonce la civilisation citadine et s'attaque au seul étranger de l'endroit, un commerçant venu de loin. Deux habitants de Kuppron tentent de s'opposer à sa prédication pernicieuse : le médecin et la mère Gisson.

Un mystique

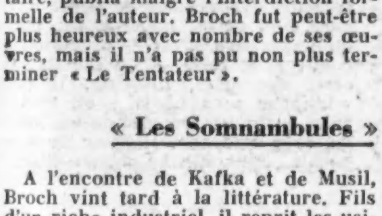
Celle-ci représente la vieille sagesse instinctive et Hermann Broch a certainement pensé à la fameuse descente chez les Mères du « Faust » de Gœthe, ces Mères mystérieuses qui savent tout et par leur profonde connaissance sont à l'unisson du monde dont elles dirigent le destin. Le narrateur, le médecin, est le symbole de l'intellectuel rationaliste, plus commentateur qu'acteur. Il comprend parfaitement les maléfices de Marius, sait les analyser et les dévoiler, mais reste impuissant pour les combattre.

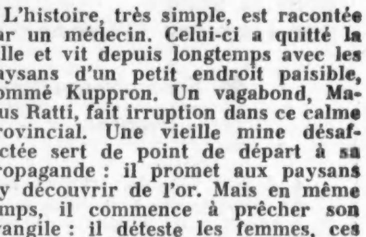
Lentement, la peur monte dans le village. Le vagabond réussit à conquérir une à une les âmes, par des pro-

(1) Gallimard, 517 pages, 20 N.F. Traduction (remarquable) de M. Albert Kohn.

(2) Gallimard. 2 tomes. 392 p. et 376 p. 11 N.F. chaque volume.

(3) Gallimard. 448 pages. 11 N.F.





messes fallacieuses et des demi-vérités qui séduisent les humbles. Les femmes ne lui échappent non plus : il est pourtant impuissant, mais sa sombre fureur les fascine. Marius ressuscite les coutumes ancestrales, les superstitions primitives et, au cours d'une fête nocturne hallucinante, il procède au sacrifice d'une jeune fille du village, selon des rites sauvages et païens.

Dans sa conclusion, le narrateur ne peut que constater le triomphe complet de l'Antéchrist. La Mère Gisson est morte, mais nous apprenons que sa sagesse a été transmise à un nouveau-né, promesse d'un monde meilleur.

Nous savons, par les notes et lettres de Hermann Broch, qu'il projetait une suite au « Tentateur ». Il ne voulait pas admettre le triomphe du mal et les quelques indications qui nous restent laissent, en effet, prévoir la défaite du mensonge et la formation d'une nouvelle vérité, celle que Hermann Broch a cherchée désespérément toute sa vie. Laquelle ? Nous sommes obligés de la deviner dans ses écrits théoriques qui tendent tous vers une nouvelle instauration de l'homme.

Mais il n'est pas un simple hasard que ce grand roman soit resté inachevé. C'est le destin tragique de nombreuses œuvres allemandes, parmi les plus importantes, car leurs auteurs cherchent à atteindre une vérité absolue au-delà des forces humaines. Broch tendait vers une mystique et il devait aboutir à l'ineffable.

Il est à espérer que ce roman à la fois actuel et intemporel donnera enfin à Hermann Broch, en France, la place qui lui est due. Il nous reste encore à connaître de lui deux romans, une pièce de théâtre, ses poèmes, sa correspondance et ses essais philosophiques, psychologiques, sociologiques et surtout esthétiques : leur publication fera comprendre que nous avons affaire à une des œuvres majeures de notre époque.

FRANÇOIS ERVAL.

— *Vous l'avez violée, étranglée, dépecée et violée à nouveau !*

— *Et alors ? Si on ne peut plus flirter...*

« La Rue Chaude » par Nelson Algren

« La Sagesse dans le sang » par Flannery O'Connor

● *Faux évangélistes et vrais truands.*

« LA Rue Chaude » (1), de Nelson Algren, et « La Sagesse dans le sang » (2), de Flannery O'Connor, illustrent le goût de la violence et du sordide, celui de la difformité physique et de l'aberration mentale, qui caractérisent les romans de William Faulkner, d'Erskine Caldwell et de James T. Farrell. C'est assez dire qu'ils continuent l'une des grandes traditions de la littérature américaine, où puisent deux générations d'écrivains : la peinture des scènes d'horreur et des héros psychopathes.

De Nelson Algren, on connaît en France « Le Matin se fait attendre » et « L'Homme au bras d'or ». Ce romancier sait décrire, évoquer avec puissance, mais il semble incapable, prisonnier qu'il est d'un seul univers (la prison, le bordel), d'une catégorie bien définie de personnages (les gueux), d'approfondir et de prolonger sa vision tragique et maniaque du monde. La pauvreté de cet univers et des personnages qui le peuplent (prostituées, maquereaux et demeurés manquant, bien sûr, de complexité) condamne l'écrivain aux seules descriptions de surface, aux seuls gestes, à la répétition et au ressassement.

Le cas de Flannery O'Connor est différent : c'est une romancière assez jeune, qui n'a écrit que deux romans. Dans « La Sagesse dans le sang », le premier et le seul traduit, elle joue admirablement du mystère, des symboles, au lieu de ne frapper qu'à grands coups. Elle possède une finesse certaine et le sens du caché, qui font défaut à Algren. Ce dernier n'est que Caldwell. O'Connor, avec un côté surréaliste, c'est Caldwell corrigé par Truman Capote.

L'intérêt que nous apportons à la lecture de ces deux ouvrages vient de ce qu'ils rapportent deux aspects fascinants de la société américaine : celui d'Algren, les trimards ; celui d'O'Connor, les évangélistes. Chaque année, aux U.S.A., des centaines d'enfants quittent leur foyer, ou ce qu'il en reste, et mènent la vie de vagabond. Algren, dans la première partie de son roman, décrit les mœurs et les coutumes de cette faune. Dove Linkhorn, son héros, a seize ans. Un jour qu'il entend un train siffler et qu'il vient de violer une femme, il abandonne son vieil alcoolique de père, sa misérable cahute du Texas et saute dans le train pour gagner La Nouvelle-Orléans. Comme tous les autres errants, il voyage clandestinement dans les wagons à bestiaux ou juché sur un tas de charbon ; la police, aux arrêts, roue de coups les vagabonds qu'elle découvre.

La pègre

Dove Linkhorn mène cette vie jusqu'à son arrivée à La Nouvelle-Orléans. Commence alors la deuxième partie du roman : Dove tente de gagner son pain par des moyens plus ou moins honnêtes et pittoresques, vendant des cafetières qui n'existent qu'à un seul exemplaire, ou, pour un prix modique, des prospectus qui promettent une indéfrisable gratuite dans un grand salon de la ville (le coiffeur, il va de soi, ignore tout). Il échoue et tombe entre les griffes d'un souteneur nain qui le fait travailler dans un bordel : Dove, en compagnie d'une fille, assure un numéro que des voyeurs reluquent à travers les fentes d'un mur et sans jamais songer que Dove connaît leur présence.

Algren excelle à décrire ce milieu de prostituées, d'entremetteurs et de protecteurs qui habite « La Rue Chaude » de La Nouvelle-Orléans : Perdido Street. Il accumule des scènes plus tristes et mornes les unes que les autres, hallucinantes quelquefois. C'est la peinture de la pègre et de l'humanité perdue au cœur des villes, après la peinture de la pègre dans les campagnes et aux abords des villes. Une institutrice, qui n'a pu trouver que la ressource du bordel après qu'on lui a découvert trois gouttes de sang noir dans les veines, s'enfuit avec Dove. Elle est, depuis longtemps, la pensionnaire préférée d'un ancien boxeur, à présent cul-de-jatte. Ce dernier, au cours d'une scène de bagarre où culmine l'horreur, crève les yeux de Dove. Le vagabond reprendra le chemin de son Texas, avec, dans le cœur, un espoir si mince qu'il se confond avec le désespoir...

Aux truands d'Algren, répondent les évangélistes de F. O'Connor. Il s'agit là d'une humanité qui n'a pas d'équivalent hors les frontières de l'Amérique et qui ravage surtout le Sud. Les évangélistes, ou prédicateurs, sont des illuminés (rarement) ou des escrocs (le plus souvent), parfois les deux, qui se découvrent une vocation pour prêcher la bonne parole. On n'a pas encore expliqué la cause *profonde* du succès que connaissent certains d'entre eux : il faudrait, à cette fin, analyser les complexes et névroses de l'homme américain. M.-E. Coindreau, le préfacier de F. O'Connor, observe que les évangélistes forment « une société organisée qui possède sa noblesse, sa bourgeoisie, ses pauvres et ses gangsters ». La noblesse est connue : Mary Baker Eddy, aussi bien que Billy Graham, notre contemporain. A peu près ignares, ils font des fortunes colossales : Mary Baker Eddy, par exemple, que 40.000 fidèles écoutaient religieusement, possédait 685 succursales et 267 sociétés. Elle fit construire, à Boston, un temple qui coûta un million deux cent mille dollars.

Un prophète escroc

F. O'Connor s'est adonnée à la peinture des évangélistes de petite envergure. Son héros, Hazel Motes, décide qu'il prêchera. C'est — exception qui confirme la règle — un illuminé sincère, désespéré, nihiliste. Il fonde « L'Eglise sans Christ » et, tous les soirs, juché sur le capot de son innommable guimbarde, il sème la bonne parole. Sans attirer aucun disciple. Autour de lui gravitent un autre évangéliste, qu'Hazel croit aveugle ; un obsédé sexuel, Enoch Emery, qui vole une momie dans un musée, la baptise « Nouveau Jésus » et la niche dans une table de toilette dorée, à la place du seau hygiénique. Enfin, un prophète escroc, Hoove Shoats, qui voudrait bien s'associer avec Hazel pour tirer profit de la crédulité populaire.

Hazel, un jour, découvre que l'aveugle voit parfaitement. Son désespoir s'aggrave. Enoch, qui a connu une véritable extase sexuelle en volant la momie, la remet à Hazel ; ce dernier manque de perdre la raison quand il comprend le rôle sacrilège qu'Enoch voudrait lui voir jouer : prophète de ce jésus momifié. Hazel, de plus en plus farouche et amer, se brûle les yeux avec de la chaux : il sera, lui, un aveugle vrai. Des agents de police le découvrent qui se meurt dans le grand froid de l'hiver. Ils l'achèvent.

Il faut reconnaître à F. O'Connor

(1) Ed. Gallimard. 332 pages. 15 N.F.
(2) Ed. Gallimard. 228 pages. 8 N.F.

Voici enfin le dernier volet de
LA CRUCIFIXION EN ROSE
NEXUS
l'œuvre de maturité d'
HENRY MILLER
Éditions Buchet - Chastel

JEAN-PAUL SARTRE
LES SÉQUESTRÉS D'ALTONA
Un grand succès de librairie
nrf

le grand mérite d'avoir tenté d'expliquer, dans la première partie du roman, *comment* on devient prédicateur. C'est quand elle évoque l'enfance d'Hazel et décrit la vermine évangéliste, que son art est proche de celui d'Algren. Elle montre qu'Hazel, gamin fruste et pathétique, fut traumatisé par un grand-père prédicateur qui le terrorisait. Elle analyse ses rêves, pleins d'images de la mort et de cercueils. F. O'Connor rapporte qu'il entre, un jour, dans une tente de foire où son père l'a précédé : au centre du cercle se tient une femme nue, dans un cercueil... Il observe les visages tendus par le désir et il entend les propos égrillards que tient son père. Quand il reviendra chez lui, sa mère devinera, à la seule vue de l'enfant, qu'il vient d'assister au spectacle de la femme nue. Bourrelé de remords, Hazel — il a dix ans — se mortifie : il place des cailloux dans ses souliers qui le blessent cruellement quand il marche. Jusqu'à sa mort, il ne chaussera que des souliers pleins de cailloux et se comprimera la poitrine avec du fil de fer barbelé. Ainsi la vocation d'évangéliste s'explique-t-elle, dans bien des cas, par les traumatismes de l'enfance.

Monde hallucinant et halluciné : Flannery O'Connor le rapporte avec le grand talent que nous avons dit. Il semble qu'elle ait assez de dons pour élargir son univers et multiplier des personnages qui s'imposeront demain comme aujourd'hui ceux de Faulkner.

YVES BERGER.

ESSAIS

« On n'est pas perdu sur la terre » par Emile Henriot

● ***La présence grave, insistante et obsédante de la mort.***

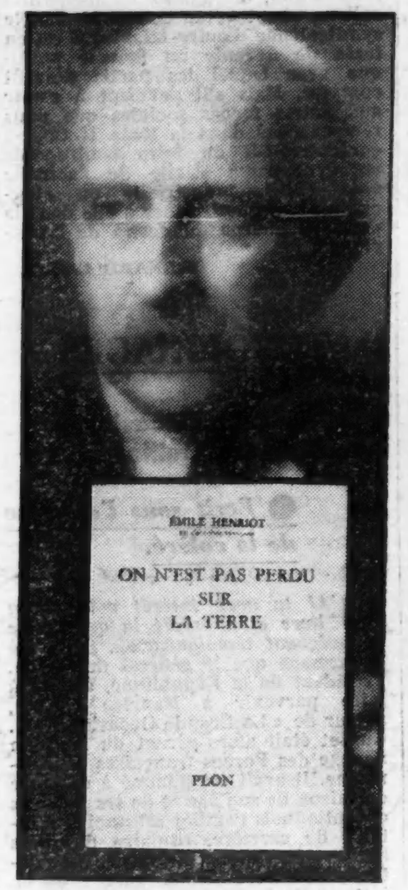
APRES plus de quarante volumes, la démarche de M. Emile Henriot reste la même : c'est le bon pas de promenade qui permet de voir du pays et de faire la conversation avec les amis. C'est vrai aussi bien des livres d'histoire littéraire comme ce « XVIIe siècle » que des essais plus personnels arrachés à des mémoires ou à des journaux intimes comme « On n'est pas perdu sur la terre » (1). C'est le même mouvement parce que c'est le même homme, avec ses yeux et avec son cœur, avec sa grande faculté d'accueil aux hommes et aux choses d'aujourd'hui comme aux livres d'autrefois.

« On n'est pas perdu sur la terre » est un livre grave, et malgré l'effort un peu enfantin du titre pour être rassurant, un livre triste. Un homme qui croit que sa vie est la seule y fait ses bagages, sans fanfaronnade, avec ce qu'il faut de bonne humeur et ce qu'il faut de nostalgie. Voici ce qui a été sien : la famille, les ancêtres, la terre et les morts et la nature toujours recommencée, les maisons, les livres, les bibelots et le trésor des amitiés. On retrouve le chasseur attentif aux arbres et aux oiseaux, le conteur, le moraliste : « *Le plus souvent quand à l'être qui nous dit : je t'aime, nous répondons avec tendresse : moi aussi, cela sous-entend, sans qu'on y mette d'intention, mais cela va de soi : moi aussi, je m'aime beaucoup.* » Et que de souvenirs, que de portraits d'une vivante ressemblance dans le livre de ce fils d'un grand dessinateur : les Tharaud, Louis Latzarus, Toulet, Léo Larguier, Martineau...

...Mme de La Fayette, Bussy-Rabutin, Boileau, Racine, Perrault, Vauban, Regnard : on a envie de continuer la liste des amis disparus depuis quelques années par celle des amis du XVIIe siècle. Dans les deux volumes de ce « Courrier Littéraire » consacré au XVIIe, on trouve une centaine d'articles, analyses, portraits, discussions serrées sur des points d'histoire. Non de grandes études académiques : mais des papiers de quelques pages qui vident une querelle d'attribution (Mme de La Fayette est-elle l'auteur de « La Princesse de Clèves » ? Perrault l'auteur des contes de Perrault?) ou d'interprétation et surtout qui essaient de traquer le personnage, de démasquer l'auteur dans tous les sens du terme pour que nous puissions l'entendre et lui parler, comme avec un ami. C'est un ouvrage qui trouve naturellement sa place à côté de la grande histoire de la littérature de M. Antoine Adam (3) ou de celle plus récente encore de M. Jacques Vier (4).

Nudités sans nom

Et si en lisant « On n'est pas perdu sur la terre », on sent la présence grave, insistante, presque obsédante, de la mort, c'est le sentiment de la vie au contraire qui est constamment excité par les articles du « Courrier Littéraire » (2). Non, rien n'est perdu : et plus tard l'auteur de quelque



(Archives.)
EMILE HENRIOT.
La douceur de vivre.

« XXe siècle » fouillera toute cette œuvre pour faire le portrait d'un Henriot amical, confiant, mais discret : Henriot à la terrasse des Deux-Garçons à Aix, mais quelle est cette belle du Canet qui lui a donné une tasse de Moustiers ? Et qui connaîtra jamais ces « *chères ombres, nudités sans nom désormais, quoique rien de vous ne soit oublié* » ?

Il me semble qu'il y a dans chaque génération un petit nombre d'hommes dont on dit avec une sorte de nostalgie qu'ils ont été les derniers à connaître la douceur de vivre : en fait, c'est moins une question d'époque que de tempérament. M. Emile Henriot a vécu ce demi-siècle sombre où à travers deux guerres mondiales, trois républiques et dix révolutions, le monde a cherché à changer de visage, et il en parle bien, avec gravité, avec douleur quand il le faut. Mais ce qui fait le charme de ses ouvrages de critique et parfois le pathétique de ses ouvrages de souvenirs, c'est qu'il est né avec une aptitude au bonheur.

ROBERT KANTERS.

(1) Ed. Plon. 264 pages. 9,90 N.F.

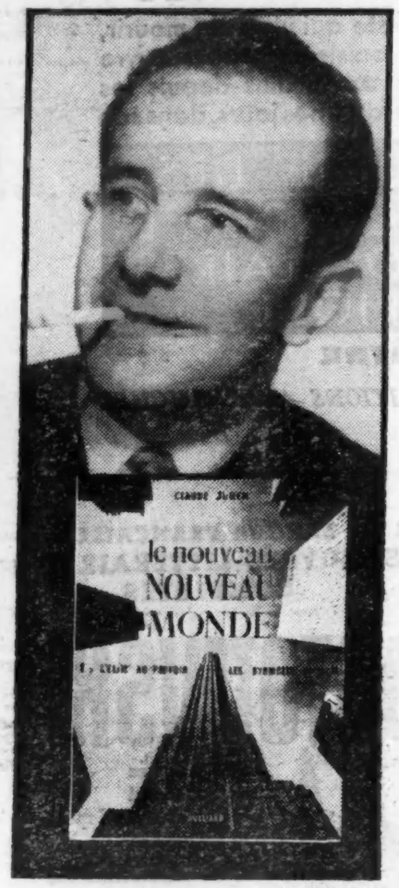
(2) Ed. Albin Michel, 384 pages, 15 N.F.
(3) Ed. Del Duca.
(4) Ed. Armand Colin.

POLITIQUE

« Le Nouveau Nouveau Monde » par Claude Julien

● ***L'élite du pouvoir et les syndicats ouvriers aux Etats-Unis.***

CLAUDE JULIEN, chargé au « Monde » des affaires nord-américaines, nous présente un tableau des Etats-Unis en 1960 qui est aussi important pour notre époque que le furent en



(Archives.)
CLAUDE JULIEN.
L'accès au pouvoir.

1927 « Les Etats-Unis d'aujourd'hui », par André Siegfried. Le thème majeur de ce livre solidement documenté et écrit de façon très vivante, est qu'un fossé profond — même s'il n'est ressenti que par une minorité clairvoyante — se creuse entre l'élite du pouvoir (la *power elite*, étudiée sans indulgence par Wright Mills) et les forces vives de la nation. La notion de divorce entre pays légal et pays réel, d'origine réactionnaire, a pâti des abus qu'en a faits la propagande communiste, mais elle prend ici toute sa valeur grâce à l'honnêteté intellectuelle et à la compétence de celui qui l'utilise. Le tome I est consacré aux actuels détenteurs des leviers de commande et à l'une des sources possibles de contestation : le syndicalisme ouvrier.

Le fait primordial est que le pouvoir de l'élite dirigeante, tant économique que politique, ne cesse de croître : 200 sociétés seulement possèdent un peu plus de la moitié de l'industrie américaine et 1 % des actionnaires contrôlent 60 % des titres de ces sociétés.

D'autre part, l'Etat fédéral, par ses prélèvements fiscaux et ses dépenses civiles et surtout militaires (il achète 90 % de la production aéronautique américaine), sa politique monétaire, douanière, agricole, pèse d'un poids de plus en plus lourd dans la vie économique nationale. Et ces deux accroissements se renforcent mutuellement dans la mesure où « *les détenteurs du pouvoir économique et les dépositaires de la souveraineté populaire se sont rapprochés au point de se confondre parfois... Les mêmes hommes circulent librement du fauteuil de manager d'une grande société anonyme à un fauteuil ministériel, troquent l'uniforme de général ou d'amiral pour le complet gris de président de conseil d'administration ou de ministre, quittent les affaires ou l'Armée pour la diplomatie* ».

Si l'on ajoute que cette compénétration des milieux dirigeants civils et militaires, publics et privés, s'est effectuée jusqu'ici sans qu'apparaisse aux Etats-Unis de « *classe militaire qui nourrirait l'ambition de prendre le pouvoir* » (heureuse démocratie américaine !), l'on est fortement tenté de conclure que ce pays a su se forger les institutions exigées par ses responsabilités planétaires.

L'homme d'organisation

« Le Nouveau Nouveau Monde » (1) nous prouve qu'il n'en est rien et que s'il y a une incontestable stérilité de la politique intérieure et extérieure des Etats-Unis, « *elle possède les mêmes causes, qui tiennent essentiellement au mode de sélection des élites officielles* », par lequel le pouvoir se trouve concentré « *entre les mains d'hommes qui, par leur formation, paraissent inaptes à effectuer la redécouverte de la grande tradition libérale* » à laquelle Claude Julien consacre un excellent chapitre.

L'élite dirigeante se recrute par cooptation, ce qui réduit les chances de renouvellement fortuit dont bénéficient les élites héréditaires — et cette cooptation repose sur les critères décrits spirituellement par Whyte dans « L'Homme de l'Organisation » : sera digne d'entrer l'homme aux angles bien arrondis, parfaitement adapté à son milieu professionnel, et qui a fait la preuve qu'il savait faire de l'argent sans recourir aux moyens trop audacieux des grands capitaines d'industrie des années 1900.

Ainsi l'accès au pouvoir est réservé à ceux dont on est sûr qu'ils en useront avec modération. Et même si une personnalité de valeur arrive à percer (comme le sénateur de l'Oregon, Wayne Morse, dont C. Julien nous conte l'étonnante aventure), il sera paralysé par la force d'inertie d'un système social où les responsabilités se dépersonnalisent à l'image de la propriété privée. Mais à être exercé collégialement, le pouvoir ne →

(1) Editions Julliard, 287 pages, 10 N.F.

NOUVEAUTÉS
QUE SAIS-JE ?
LE BRUIT
L'O.T.A.N.
LA VIE ANGLAISE
LES PAYS SOUS-DÉVELOPPÉS
900 titres parus
chez votre libraire : 2 NF
PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

Deux débuts éclatants

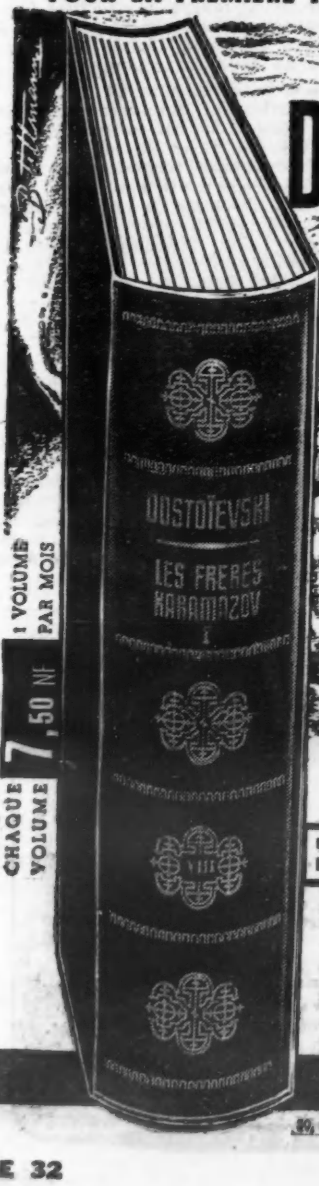
Christine HARTH
Glaise
roman
Qui est Glaise ?
D'autant plus désirée qu'inviolable. Si étrangère et si proche, elle semble n'être apparue sur terre que pour matérialiser l'image d'un inaccessible amour

Michel BERNARD
La plage
roman
Le bruit et la fureur de la mer et du vent...
Déformé par leur voix se déploie le récit, Faulknerien, lourd de sexualité et de violence.

JULLIARD

JULES ROMAINS
de l'Académie française
MÉMOIRES
DE
MADAME CHAUVEREL
**
la femme singulière achève de s'expliquer
UNE FEMME SINGULIÈRE
Déjà parus: LE BESOIN DE VOIR CLAIR
*MÉMOIRES DE MADAME CHAUVEREL
Flammarion

BENJAMIN PÉRET
le grand poète surréaliste qui vient de mourir, nous offre une image saisissante de l'œuvre poétique des peuples américains depuis les temps précolombiens jusqu'à nos jours, dans son
ANTHOLOGIE DES MYTHES, LÉGENDES ET CONTES POPULAIRES D'AMÉRIQUE
VIENT DE PARAÎTRE
aux ÉDITIONS ALBIN MICHEL

« POUR LA PREMIÈRE FOIS EN LANGUE FRANÇAISE »
LES ŒUVRES LITTÉRAIRES COMPLÈTES DE
DOSTOÏEVSKI


en 16 volumes
texte intégral
1 volume par mois depuis le 15 novembre

Après Balzac et Victor Hugo, les Editions RENCONTRE, société coopérative sans but lucratif, à Lausanne, présentent :

pour la première fois en langue française, les Œuvres littéraires complètes du grand écrivain russe qui a si profondément marqué notre temps.

Introduction générale — notes explicatives à chaque œuvre — traductions soigneusement sélectionnées et revisées, sous la direction de M. Alexandre Soloviev, professeur de littérature slave à l'Université de Genève, dont le père fut l'ami de DOSTOÏEVSKI.

Forts volumes jusqu'à 750 pages, typographie soignée en deux couleurs sur beau papier apprêté ivoire, reliure de luxe en plein cuir Pellior, plats rembourrés, gros grain maroquin bleu foncé, gaufrage or, tranchefile, fers originaux et gardes de couleurs de J.-P. Rittener. 5 volumes disponibles.

Seul un examen personnel sans engagement vous convaincra de cette extraordinaire réussite coopérative, à un prix auquel vous ne pourrez pas croire quand vous aurez vu un volume.

BON POUR UN EXAMEN GRATUIT de 8 jours, sans engagement ni frais

Veuillez m'envoyer à l'examen, sans engagement, le premier volume des « Œuvres littéraires complètes de DOSTOÏEVSKI », et le bulletin de présentation. Après 8 jours, je vous le retournerai, ou m'engagerai à accepter les conditions de souscription spécifiées dans ce bulletin.

M./Mme/Mlle ______ Prénom : ______
Adresse : ______
______ Signature : ______
à découper et à envoyer aux J I

ÉDITIONS RENCONTRE
51, RUE DE LA HARPE - PARIS Ve
80, rue de l'Ale, LAUSANNE — 89, bd Anspach, BRUXELLES

devient pas plus efficace : il est simplement un peu plus inaccessible aux personnalités non conformistes.

Le résultat est que peu à peu se tarissent les facultés de renouvellement d'une société dont l'avance est due au potentiel d'innovations élevé que lui assuraient l'immigration et la mobilité sociale. Or, à l'heure actuelle les éléments dynamiques que sont les syndicats ouvriers, les noirs, les intellectuels, ne se voient pas reconnaître la place qui devrait leur revenir, afin de *« redéfinir pour cet âge une splendide conception des possibilités américaines »*, selon les termes de l'historien américain Arthur Schlesinger.

Dans cette redéfinition, les syndicats ont un rôle important à jouer : d'abord parce que les avantages de la « société prospère » dont les nouvelles classes moyennes bénéficient sans grand effort, ils durent les arracher de haute lutte au patronat, ensuite parce que, en dépit des menaces de bureaucratisation, ils ont su, surtout l'ex-C.I.O., assurer une sélection des élites qui ne soit pas, comme celle des milieux politiques ou d'affaires, une sélection à rebours, et grâce à laquelle Walter Reuther, un des Américains les plus lucides et les plus audacieux de son époque, est devenu vice-président de l'A.F.L.-C.I.O.

En dépit de certains handicaps (corruption, inorganisation des white collars, chantage au communisme), le syndicalisme d'outre-Atlantique est en train de devenir un facteur politique avec lequel les partis doivent compter. Mais s'il parvient à s'unir aux autres forces sociales que nous retrouverons dans le tome II (2), se contentera-t-il de faire contrepoids au dynamisme stérile de l'actuelle élite politico-industrielle ou cherchera-t-il à se substituer à elle dans la prise en charge du destin de l'Amérique ?

BERNARD CAZES.

TÉMOIGNAGES

« La Grande Occasion » par Maurice Guillot

● *Ecrit sous l'emprise de la colère.*

« J'AI lu avec intérêt votre beau livre et apprécié la qualité de ce poignant témoignage »... tel a été le message que le général de Gaulle, Président de la République, a tenu à faire parvenir à Maurice Guillot, auteur de « La Grande Occasion » (1). Guillot était alors gérant du magasin annexe des Forces françaises en Allemagne. Il avait été nommé à ce poste en raison de son âge et de ses services exceptionnels (Guillot est ancien militaire de carrière, titulaire des plus hautes décorations militaires, combattant volontaire de la guerre 39-45, interné de la Résistance, invalide de guerre, ayant fait comme sous-officier la campagne d'Indochine).

Professionnellement inattaquable, comme en témoignent de nombreux rapports de ses supérieurs, Maurice Guillot vient d'être brutalement révoqué avec *cinq* jours d'indemnités, sans explications, sans la moindre considération pour le fait qu'il est marié et père de quatre enfants. Il semble évident que par-delà l'agent commercial irréprochable, c'est l'auteur qui est visé. Qu'y a-t-il donc dans ce livre qui a ému le général de Gaulle et entraîné ces stupéfiantes représailles contre l'écrivain ?

L'Indochine

Le monde de Guillot, c'est celui de la guerre d'Indochine : un monde en pleine effervescence, caricatural, où une société évolue en circuit fermé, comme dans un aquarium, où l'affectation à une unité tient lieu d'acte de naissance et où la défaite tiendra lieu de décès pour les survivants provisoires ; un monde affolé, avec ses dizaines de personnages qui s'entrecroisent, partent pour la rizière, en reviennent ou pas, s'étourdissent à Hanoï dans les bras des congayes ou des A.F.A.T., jouent au kriegspiel et aux petits soldats de plomb dans les locaux préservés de l'Etat-Major, trafiquent des hommes, des piastres ou des femmes, se débrouillent ou se suicident, heureux ou écœurés au milieu de cette immense pagaïe.

Il est d'autres qualités que purement littéraires, pour un roman. Celui de Maurice Guillot présente assez d'intérêt pour attirer l'attention malgré ou à cause de ses défauts : et tout d'abord parce qu'il s'agit d'un livre qui semble écrit sous l'emprise de la colère, laquelle n'est jamais mauvaise conseillère pour un auteur.

L'Armée

Tel quel, le roman se lit avec plaisir, mais l'auteur n'a pas seulement prétendu distraire son lecteur. Il parle de choses qu'apparemment il connaît bien et qui lui tiennent à cœur : la condition des sous-officiers, les échelles de solde, les passe-droits dans l'Armée, les abus de toutes sortes. Certes, le parti pris est évident. Pour Guillot, il n'existe pratiquement pas de simple soldat. Il y a, d'une part, une masse confuse et pittoresque de sous-officiers où l'on trouve le meilleur et le pire — le pire en grande quantité sans doute, mais le meilleur au sens le plus partisan, dans l'esprit de l'auteur, c'est-à-dire vraiment le meilleur de l'Armée française. Et, d'autre part, au-delà, ou en deçà, les

(Archives.)
MAURICE GUILLOT.
La règle du jeu.

officiers : si quelques lieutenants méritent encore l'estime de Guillot, le niveau de son mépris semble s'élever en fonction directe du grade. Les capitaines sont souvent des profiteurs ou des fantoches, les commandants valent un peu moins, à partir des colonels on tombe dans l'odieux ou le grotesque.

Tout cela est évidemment l'effet du ressentiment d'un homme qui veut crier son indignation et se soucie peu de nuances. Il serait aisé de critiquer cet amalgame, mais il donne toute sa force à l'ouvrage. En outre, un auteur plus habile, ou moins aveuglé, aurait tenté de discerner dans cette armée d'Indochine la future armée d'Algérie ; or, il n'en est rien. Visiblement, Maurice Guillot avait quelque chose à dire, il l'a dit, avec passion et sans se soucier de vues à longue échéance, sans se soucier de recherches formelles, simplifiant à plaisir, grossissant les traits.

Les esthètes détourneront les yeux de cette stèle pour jeu de massacre ; mais plus d'un lecteur saura voir que, le narrateur faisant partie lui-même de ce monde qu'il a créé, il lui aurait été difficile d'exprimer autrement ce qu'il a ressenti en sa qualité de « tête de pipe ». Car c'est bien d'un jeu de massacre qu'il s'agit, et dans tous les sens du terme, où, parmi d'autres pantins, un pantin prend la parole, encore tout tremblant d'avoir compris la règle du jeu.

MARC LAPORTE.

(2) A paraître en avril prochain.
(1) Ed. Debresse, 298 pages, 7,5 N.F.

LA SEMAINE

Michèle Manceaux vous raconte :

● *L'histoire de deux films qui se sont tournés par l'opération du Saint-Esprit.*

Il y a deux films, cette semaine, dont les affiches, sur les Champs-Elysées, sont pour leurs réalisateurs comme des drapeaux au sommet d'un pic infranchissable.

Deux films qui ont représenté tant d'efforts que leur simple sortie semble presque miraculeuse aux personnes qui y ont collaboré.

« Normandie-Niémen » est né dans le cerveau d'Alexandre Kamenka un jour de l'été 1957. Alexandre Kamenka fut un des plus gros producteurs des années 1925-1930. Il possédait son propre studio et trois metteurs en scène travaillaient pour lui à l'année : Marcel L'Herbier, Jacques Feyder et René Clair.

D'origine russe, Kamenka disparut pendant la guerre, mais sut garder en U.R.S.S. des relations qui lui permirent de négocier les bases de cette première coproduction franco-soviétique relatant l'extraordinaire aventure de l'escadrille « Normandie-Niémen ».

Extraordinaire aventure, certes, mais c'est un résumé très vague pour construire là-dessus tout un film. Raconter qu'une quinzaine de pilotes français, suivis plus tard d'une centaine de camarades, ont rejoint l'armée soviétique pour se battre avec elle jusqu'à la victoire finale, est un point de départ aussi grandiose que sommaire.

Et les difficultés commencèrent.

★

Charles Spaak, qui fut chargé de bâtir le scénario, se mit à voir assidûment les rescapés de l'escadrille et à les faire parler.

De dîner « d'anciens » en dîner « d'anciens », au milieu des « *Hé, tu te souviens du jour où...* » pas bien intéressants, il finit par dégager les anecdotes majeures, celles qui pourront fournir une matière dramatique.

« *Hé, tu te souviens du jour où Machin a descendu le Russe ?...* »

— Quoi, qu'est-ce que vous dites ?, interroge Spaak.

— *Oh, ça, vous ne pouvez pas le raconter.* »

Spaak insiste et sépare lentement, mot à mot, parmi tous ces souvenirs, le bon grain cinématographique de l'ivraie.

Première confrontation avec les Russes. Cinq semaines de toasts et de palabres. Deux écrivains, Elsa Triolet et Constantin Simonov, se joignent à Charles Spaak. On développe le premier projet. On le soumet aux « anciens ». Première colère. Il n'y a pas assez d'héroïsme. Ce personnage, qui est la mouture de trois ou quatre aviateurs, n'est ni vraiment l'un ni vraiment l'autre. Ils s'y reconnaissent tous, sans s'y retrouver vraiment. Ils sont désarçonnés de revivre leur histoire par les yeux d'un tiers « *qui n'y était même pas* ». Et pourtant, ils ne peuvent se prévaloir d'aucun fait mensonger. Une certaine vérité, qui n'est pas tout à fait la leur, éclate devant leurs yeux. Une s y n t h è s e qu'ils n'avaient peut-être pas encore faite est réalisée devant leurs yeux. Ils mettront longtemps avant de l'accepter.

Avec les Russes, autres discussions : la scène de l'aviateur français pris par les Allemands est récrite quinze fois. Les Russes nous trouvent trop doux avec les Allemands, ils invoquent leurs quinze millions de morts qui laissent sans réplique. A chaque nouvelle version on signe un protocole, on boit à l'amitié franco-soviétique.

Charles Spaak fait des conférences dans une école (correspondant à notre I.D.H.E.C.) où 3.000 étudiants l'interrogent régulièrement sur la querelle Sartre-Camus, l'œuvre de Prévert et la personnalité de Langlois... (Le directeur de notre Cinémathèque, avec lequel ils ont des échanges continuels, est pour eux le Deus ex machina de notre cinéma.)

Finalement, après un an et demi de pourparlers, le découpage définitif est accepté. Jean Renoir, Jacques Becker, Julien Duvivier, André Cayatte ont voulu faire le film et se sont désistés pour des raisons diverses. L'un parce qu'il craignait de perdre sa nationalité américaine en tournant en U.R.S.S., l'autre parce qu'il souffrait de rhumatismes et avait peur de tourner par — 40° et notre regretté Jacques Becker parce qu'il pensait mettre au moins deux ans pour réaliser ce film, et ne voulait pas rester aussi longtemps loin des siens...

Jean Dréville, qui avait déjà tourné « La Bataille de l'Eau lourde » et « Le Grand Rendez-vous » (préparation du débarquement en Afrique du Nord) accepta, ce qui, pour lui aussi, constitua une aventure.

Six mois de tournage, dans la lenteur administrative des studios russes, où deux jours sont nécessaires avant de tourner la moindre scène. (Un pour « prendre contact avec le décor », l'autre pour répéter.) En extérieur, des froids polaires, un travail fatigant quand il faut un interprète pour le moindre mot, n'eurent pas raison de l'équipe française. Une fois le découpage établi, pas question d'y changer la moindre virgule. Tout fut tourné, même ce qui sur place n'apparaissait plus tellement utile. Au montage, chaque mètre de pellicule représentait de nouveaux ergotages. Les Russes, animés d'une grande gentillesse, s'étonnaient : « *Vous avez une dramaturgie négative.* » Et n'admettaient pas que l'on veuille montrer comment les aviateurs français cassaient le matériel.

En France, d'autres détails étaient pris à partie. Le début du film notamment où l'on montre l'armée française s'esbaudissant sur les plages d'Algérie et jouant au football en pleine déroute. Les scènes de football furent coupées. Il n'en reste qu'un arrière-plan qui fait encore frémir les militaires.

Cette semaine, le film sort (voir la critique de René Guyonnet page 34). En plein ciel gaulliste, et trois semaines avant l'arrivée de M. K., il ne pouvait mieux tomber. Qui l'aurait prédit, il y a deux ans et demi ?

★

C'EST aussi il y a deux ans et demi que Marcel Ichac a repéré pour la première fois les extérieurs de son film « Les Etoiles de midi ».

Depuis 1943, depuis « Premier de cordée », il n'y avait pas eu de vrai film sur la montagne. Spencer Tracy a tourné « La Neige en deuil », et son passage est resté célèbre dans la vallée de Chamonix. Il jouait le rôle d'un guide et une clause dans son contrat mentionnait qu'il avait le droit de ne pas s'éloigner de plus de dix mètres de son fauteuil.

Dans « Les Etoiles de midi », pas un truquage. Ce sont les alpinistes qui sont devenus des comédiens et les techniciens qui sont devenus des alpinistes. Chacun a transporté sur son dos une partie du matériel. Sans cela il aurait fallu quarante personnes dans des couloirs et des plates-formes où l'on ne peut tenir qu'à deux ou trois.

« *Pourtant,* dit Marcel Ichac, *suspendre une caméra à une corde, l'installer par l'opération du Saint-Esprit, n'est pas le plus difficile. Ce qui est vraiment dur, c'est de trouver des angles de prises de vues lorsque l'on n'a qu'une dimension : verticale. Le moindre champ-contre-champ devient une entreprise héroïque. Avec Gérard Herzog, nous avons inventé une histoire si proche de la réalité, que les spectateurs s'imaginent que nous avons fait les ascensions en emportant tout simplement une caméra avec nous. Je le prends comme un compliment. Il ne faut pas que le travail se voie. Mais, en fait, j'avais repéré chaque place de l'appareil sur des agrandissements de cartes, de photos en survol et en répétant moi-même l'escalade. Le Grand Capucin (une des courses les plus dures des Alpes) que j'ai choisi aussi à cause de sa beauté, nous a occupés plus de mille heures.*

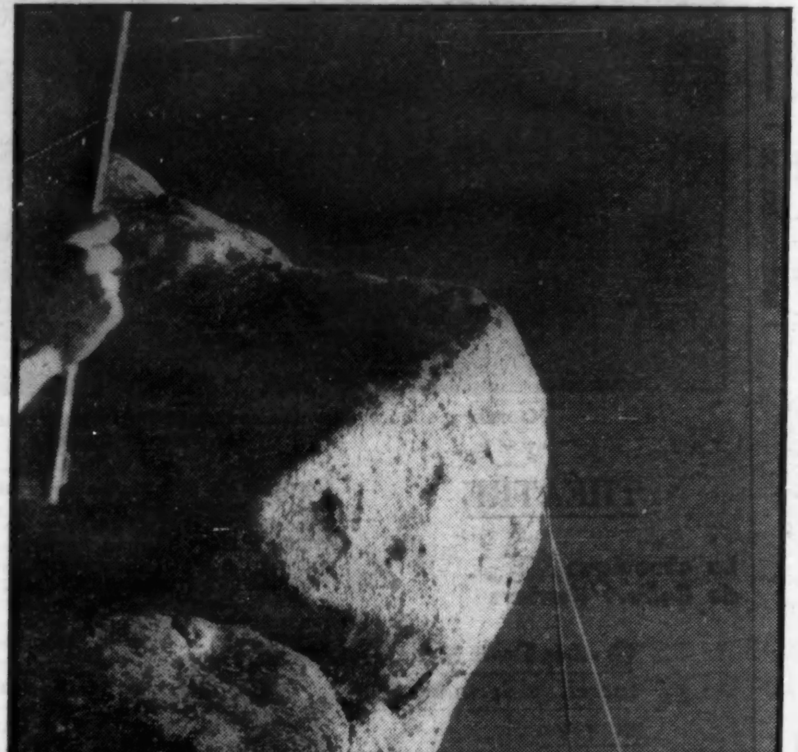
« *Nous sommes restés en montagne de mai à octobre 1958.* »

Une fois le film terminé (coût 50 millions), Marcel Ichac (auteur d'une trentaine de courts métrages) l'a montré à Cannes en privé. Il l'a vendu à l'étranger où le film a battu plusieurs records de recettes, mais les distributeurs français se montraient réticents. Ils disaient : « *Vous comprenez, Walt Disney vient de faire un film sur le même sujet...* »

Cependant, entre cette prouesse prise sur le vif et l'histoire romancée que Walt Disney a imaginée sur fond de neige en transparence, il n'y a aucune commune montagne.

Evidemment, seuls les vrais montagnards apprécieront.

MICHELE MANCEAUX.



(Archives.)

LIONEL TERRAY ET MICHEL VAUCHER DANS « ETOILES DE MIDI ».
Aucune commune montagne.

MATHURINS
GOUT de MIEL

CINEMA
QUARTIER LATIN
de VADIM
...ET DIEU
CREA LA FEMME
Bardot - Jurgens - Trintignant
9 RUE CHAMPOLLION - DAN 84 65

STUDIO DE L'ÉTOILE V.O.
14, RUE TROYON - ÉTO 19-93
LE FLORIDE V.O.
43, Fg MONTMARTRE - PRO. 63-40
L'émouvante histoire
d'un jeune virtuose soviétique
une Vocation

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA

Lundi 29 ..	21 h.	RIGOLETTO
Mercredi 2 ..	21 h.	Soirée de ballets : LA DAME AUX CAMELIAS QARRTSILUNI
Vendredi 4 ..	20 h. 15	SOIREE MAURICE RAVEL L'HEURE ESPAGNOLE • L'ENFANT ET LES SORTILEGES - DAPHNIS ET CHLOE
Samedi 5....	20 h.	CARMEN
Dimanche 6.	20 h.	CARMEN

OPERA-COMIQUE

Mercredi 2 ..	21 h.	LAKME
Jeudi 3......	20 h. 30	MIREILLE
Vendredi 4..	21 h.	SOIREE DE BALLETS
Samedi 5....	20 h. 30	MIGNON
Dimanche 6.	14 h. 30	MADAME BUTTERFLY
Dimanche 6.	20 h. 45	LE BARBIER DE SEVILLE

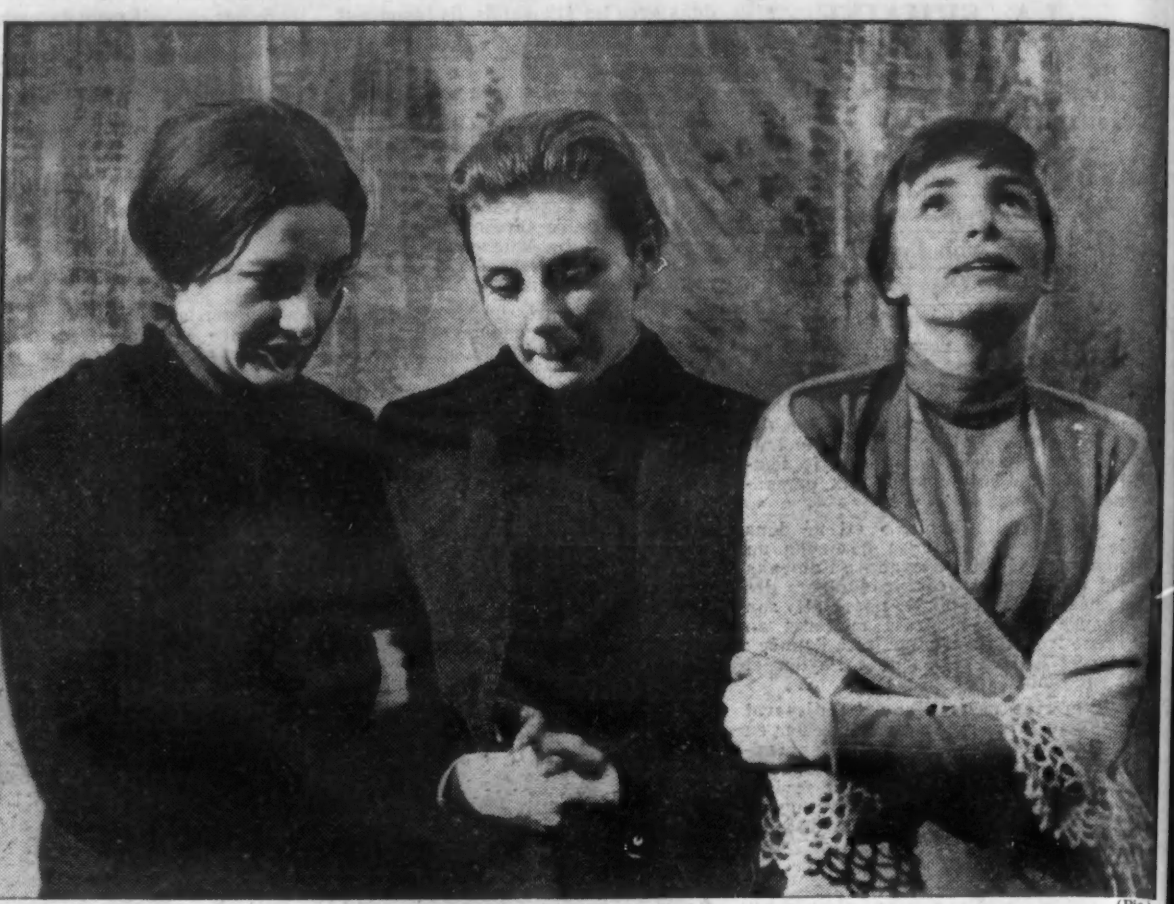
PANTHEON et AGRICULTEURS
13, rue Victor-Cousin ODE. 15-04 — 8, rue d'Athènes TRI. 96-48
PICKPOCKET
de
ROBERT BRESSON

LA BRUYERE - Dir. VITALY
L'EFFET GLAPION
d'Audiberti

STUDIO DES CHAMPS-ELYSEES
A partir du 26 février
« L'HONORABLE PARTIE DE CAMPAGNE »
d'Yvonne VINEUIL
D'après le roman de Thomas RAUCAT
Mise en scène de Nicolas BATAILLE
BAL. 00.87

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ VOS PLACES PAR CORRESPONDANCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

COMÉDIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
PAUL MEURISSE
joue
l'Hurluberlu
de Jean Anouilh
350e



(Pic.)

MADELEINE MARION, NATALIE NERVAL ET NELLY BORGEAUD DANS « LES TROIS SŒURS ».
Une tristesse exaltante.

THÉATRE

La chronique de Robert Kanters

● *«Les Trois Sœurs»: merci. « Sertorius » : courage.*

● Les Trois Sœurs

C'EST beaucoup plus qu'une bonne soirée : une soirée dont on a envie d'être reconnaissant, au théâtre, à Tchékov, à Sacha Pitoeff et aux siens (1). On en sort le cœur serré, les larmes aux yeux, avec envie de dire merci. L'histoire des trois sœurs provinciales dont les vies se rétrécissent, dont les grandes espérances se fanent une à une, se déroule presque sans crise avec des mots et des gestes de tous les jours, jusqu'à l'instant final qui les laisse serrées les unes contre les autres, comme des naufragées sur la dernière épave que la solitude va recouvrir. Et c'est malgré tout, dans la tristesse et la souffrance, le chant tenace du vouloir-vivre humain qui s'élève, le chant de la réconciliation avec les hommes qui se dégage de toute la pièce.

M. Sacha Pitoeff conduit toute l'œuvre un peu lentement, avec le souci de bien marquer chaque épisode et chaque caractère, et peu à peu l'émotion gagne, l'illusion devient réalité, comédiens et spectateurs communient dans je ne sais quelle tristesse exaltante. Il faudrait nommer les dix-sept comédiens qui vivent ainsi avec nous, et d'abord les trois sœurs : Natalie Nerval, Madeleine Marion, Nelly Borgeaud qui, touchées par la grâce de Tchékov, sont admirables ; et puis Jean Martinelli, Léon Larive, et tous les autres jusqu'à Claude Laydu, l'ancien curé de campagne de Bresson, celui qui met le plus de temps à se dégeler. Ne dites pas que vous connaissez la pièce ou que le théâtre de participation, c'est bien dépassé : allez-y parce que l'on n'a pas souvent l'occasion dans une saison, et même dans plusieurs, de communier avec un chef-d'œuvre.

● Sertorius

La Quinzaine de l'Université (2) est une manifestation trop peu connue du grand public : elle permet chaque année de voir un certain nombre de spectacles montés par les étudiants et pour les étudiants. Ainsi le groupe Corneille de la Sorbonne a ressuscité une tragédie amoureuse de la vieillesse, « Sertorius », que l'on ne voit jamais ailleurs. Entreprise nécessaire qui mériterait les plus grands encouragements et la plus grande publicité, même si les réalisations sont imparfaites : c'est ainsi qu'on formera un public pour la tragédie, et peut-être, qui sait, des tragédiens.

Pour « Sertorius », le hasard fait que l'intrigue politique est d'une certaine actualité : c'est une histoire de rébellion, de général soulevé dans une province d'outre-mer contre le pouvoir central. Ecrivant quelques années après la Fronde, Corneille montre la guerre civile qui s'éteint, les alliances de hasard, les coalitions d'intérêts hétérogènes qui se défont, le pouvoir qui triomphe et peut du même coup renoncer à être une dictature. Fasse le ciel que cela soit d'actualité jusqu'au bout, jusqu'à la paix. Mais en fait, au spectacle, c'est la tragédie galante qui se pousse au premier plan : elle a de la force, de la vérité et de la grandeur, il suffirait d'en retrancher quelques vers qui ont aujourd'hui le ton de la comédie. Le groupe d'étudiants animé par M. Jean-Pierre Miquel a montré de grandes qualités de sensibilité et d'intelligence du texte, trop souvent ruinées malheureusement par l'insuffisance de la diction et l'acoustique médiocre de la salle.

ROBERT KANTERS.

(1) Alliance Française.
(2) Renseignements, 17, rue de la Sorbonne, Paris (5e).

CINÉMA

La critique de René Guyonnet

● *« Normandie - Niémen » : un film de guerre pacifiste.*

AVEC quelque avance sur l'actualité, puisque M. Krouchtchev ne sera pas en France avant trois semaines, voici deux films qui mettent l'U.R.S.S. à l'ordre du jour. Le premier est le long métrage tourné par les Russes eux-mêmes sur la tournée de M. « K » aux Etats-Unis ; le second est une coproduction franco-soviétique réalisée par Jean Dréville.

Montage des images rapportées par les opérateurs soviétiques, « Le voyage de M. Krouchtchev en Amérique » (1) nous remet en mémoire les étapes familières ou solennelles d'une visite qui, quand même, marqua la fin de la guerre froide.

L'intérêt de ce film est d'abord politique. Dans sa volonté de prôner la coexistence, il est aussi officiel qu'une dépêche de l'agence Tass. Certains épisodes controversés du voyage, comme la discussion très animée de M. Krouchtchev avec les dirigeants syndicaux américains, sont passés sous silence. L'idée générale est celle que donnèrent à l'époque les comptes rendus de la presse soviétique, à savoir que certains des organisateurs du voyage cherchèrent à couper M. « K » de la foule américaine, mais que dès que celui-ci eut réussi à rétablir le contact, le peuple put montrer son enthousiasme.

Le spectateur occidental peut, au nom de l'objectivité, regretter ces coups de pouce. Il n'a pas à les condamner, d'une part parce qu'ils témoignent malgré tout d'une volonté d'entente, d'autre part parce qu'il n'y a pas dans ce récit plus de propagande ou de mensonge que dans les actualités qui sont notre lot hebdomadaire.

Le parfum de l'aventure

Il est également curieux de noter dans ce film l'inexpérience des opérateurs soviétiques en matière de reportage sur terrain occidental. D'abord, ils n'étaient que trois là où ils auraient dû être douze (au bas mot). D'où la pauvreté du matériel recueilli. Ensuite, ils se sont dans l'ensemble contentés de suivre M. « K », sans chercher à épaissir le récit par un contexte descriptif original. D'où une platitude et une monotonie. Le film s'adresse à des gens dont l'attention est acquise d'avance. Blasés comme nous sommes, nous, spectateurs occidentaux, il nous faut plus d'épices pour flatter notre palais.

C'est ce que n'ignoraient point les auteurs de « Normandie-Niémen » : Jean Dréville et Charles Spaak, les deux hommes de métier qui ont fait

(1) Marbeuf, Delambre.

Cabarets Dancings
ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

Restaurants
LIDO
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE "AVEC PLAISIR !"
de P.L. GUERIN et R. FRADAY
30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne
ELY. 11-61

(Archives.)

JACQUES RICHARD, GEORGES RIVIÈRE, PIERRE TRABAUD DANS « NORMANDIE-NIÉMEN ».
Un héroïsme sans emphase.

équipe avec Elsa Triolet et Constantin Simonov.

Le film (2) retrace l'histoire des aviateurs français qui, évadés de métropole ou d'Afrique du Nord, rejoignirent l'U.R.S.S. en 1942, pour former une escadrille de chasse. Ce n'est pas une œuvre qui renouvelle l'écriture cinématographique, et ce n'est pas non plus une œuvre personnelle, ce qu'on appelle un film d'auteur. De plus, il semble que ce soit un film dans lequel les spectatrices aient quelque mal à entrer.

Mais il y a une partie du public dont « Normandie-Niémen » fera certainement la joie. Ce sont les spectateurs masculins sensibles à l'épique ou tout simplement au parfum de l'aventure, capables de se laisser prendre aux histoires *viriles*, où les finesses psychologiques, les sentiments individuels, la vie intérieure disparaissent, où seuls comptent l'équipe, la collectivité, la cause, le résultat.

Le mérite des auteurs de « Normandie-Niémen » est d'avoir, au niveau du scénario comme au niveau de la mise en scène, trouvé le souffle et le rythme indispensables pour évoquer sans grandiloquence, boursouflure ou emphase, des *pages glorieuses* qui auraient pu donner lieu à tous les trémolos. Ils savent à la fois nous intéresser suffisamment aux personnages pour que nous luttions de tout cœur avec eux au moment du danger et maintenir entre eux et nous assez de distance pour qu'à leur mort, nous ne tombions pas dans un attendrissement bête.

Des pages glorieuses

Qu'un tel résultat ne soit pas dû au hasard, c'est ce que prouvent aussi bien la scène où l'on voit les aviateurs se partager les affaires du premier de leurs camarades abattus, que le choix des acteurs, parmi lesquels il n'y a pas de grande vedette et qui sont interchangeables. Par ce compliment, j'entends qu'eux aussi forment bloc et que notre sympathie va à tous également, parce qu'elle s'adresse non point à ce qu'ils sont, mais à ce qu'ils font. Il faudrait, en toute logique, les féliciter collectivement et anonymement, mais certains méritent plus particulièrement la citation. Ainsi, le superbe général russe (Vitali Doronine) et les Français Georges Rivière (Benoit), Pierre Trabaud (Chardon) et Marc Cassot (commandant Marcellin).

Non seulement les auteurs de « Normandie-Niémen » ont renouvelé constamment l'intérêt par des épisodes variés et dramatiques, mais encore le film est animé d'un excellent esprit. Cet hommage à des exploits guerriers est une œuvre pacifiste, ce film où des Français et des Soviétiques se battent au coude-à-coude contre des Allemands n'est offensant ni pour les Allemands, ni pour ceux dont les sympathies vont au régime soviétique, ni pour ceux dont les sympathies sont ailleurs. Evoquant aujourd'hui des événements vieux de quinze ans et plus, « Normandie-Niémen » prend un point de vue parfaitement sain non seulement sur ces événements, mais aussi sur la situation actuelle. Ce point de vue trouve parfois une expression d'une grande qualité, comme dans certaines phrases du dialogue sur l'héroïsme et les vertus militaires, ou dans l'excellente séquence sur la mort et l'enterrement du lieutenant de Boissy et de son mécano russe.

Quant à l'authenticité des faits relatés, Michèle Manceaux vous la garantit (p. 33).

RENE GUYONNET.

(2) Paris, Berlitz, Wepler.

Emmanuele Riva
premier film après
« Hiroshima mon amour »
et Félix Marten

LE 8e JOUR

film de
Marcel Hanoun
Musique de Kosma
aux « Vendôme » et « Calypso »

4e CONCERT
TNP - RTF
« Présence de la Musique contemporaine »
JOLIVET JARRE
AURIC OHANA
Récitante : Maria Casarès
Orchestre Radio-Symphonique de Paris
Direction : Charles BRUCK
Lundi 29 février à 20 h. 15
CHAILLOT
2, 3 et 4 NF

HOMMES

Jacques Becker

● *Dans le monde barbare du cinéma, un homme insolite.*

JACQUES BECKER est mort dimanche, à cinquante-trois ans, après des jours d'affreuses souffrances.

Jeudi soir, en entendant sa voix détruite au téléphone, j'ai su qu'il était perdu. Il disait : *« Je vous raconterai, il faut que je vous raconte... »*

Et j'ai su qu'il ne me raconterait pas, qu'il ne me raconterait plus jamais.

Il me semble qu'il le savait aussi et que, sous les pauvres paroles banales que nous échangions, un autre dialogue, le vrai, se déroulait.

« Je pense à vous.

— Je le sais.

— Comment vous aider ?

— Personne ne peut plus m'aider.

— Est-ce très dur de mourir ?

— Très dur, mais moins dur que de vivre sans se tenir en main. Et je sais que je ne me tiens plus en main, que je cafouille, que je glisse...

— Essayez... Oh ! essayez encore, je vous en prie.

— J'essaye. Mais il ne faut pas trop y compter. Une part de moi est déjà dans l'ombre...

— Qu'y a-t-il dans l'ombre ?

— Rien. Il n'y a rien. Et puisqu'il me faut soudain y entrer, je voudrais que ce fût proprement, avec décence. Vous comprenez.

— Oui. »

Peut-être est-ce le privilège de l'amitié que de posséder en commun ce langage silencieux et dur, sous le bruit mou des mots.

Une classe humaine

Dans le monde barbare du cinéma, Jacques Becker était un personnage insolite. Des ascendances anglaises, une éducation protestante avaient sans doute contribué à le corseter de pudeur. Rien ne lui était plus étranger, au moral comme au physique, que le débraillé, que la vulgarité. D'esprit, de cœur et — mais cela, c'était l'accessoire — de manières.

Sous sa rigueur d'allure, ce grand homme gris, très secret, dissimulait

→

Quelques répliques de « Normandie-Niémen »

LE LIEUTENANT. — Une simple question à vous poser... En Algérie, vous étiez capitaine... Votre ficelle et votre palme en plus, où vous les avez gagnées ?

LE COMMANDANT. — Les officiers ne doivent de comptes qu'à leurs supérieurs... Pourtant, à titre exceptionnel, je veux bien répondre à la question... ...J'ai combattu avec succès contre les Anglais...

Le Lt. — Contre les Anglais ?...

Le Cdt. — Vous avez déjà oublié que nous avons eu avec eux plusieurs... malentendus ?... Ma troisième palme, c'est un de leurs avions que j'ai descendu... C'est aussi difficile que d'abattre un Allemand...

Le Lt. — Et vous êtes venu ici parce que... le vent tournait ?

Le Ct. — Absurde ! J'ai attendu les ordres ! Je suis au service de mon pays... et je combats l'ennemi que le gouvernement me désigne.

Le Lt. — Sans réfléchir ?

Le Cdt. — Mon rôle est de me battre... Chacun le sien !

Le Lt. — Et ça ne vous gêne pas de commander des hommes si différents de vous, qui ont choisi une cause, quand elle paraissait désespérée ?...

★

Le Lt. — Si « Normandie » a remporté tant de victoires, c'est qu'on se bat mieux pour ce qu'on a choisi !

Le Cdt. — A la base des vertus militaires, il n'y a pas le choix, il y a l'obéissance !... Un officier, Benoît, un vrai, vous ne savez pas ce que c'est... Puisse la France n'avoir jamais à souffrir de vos positions d'amateurs !

Le Lt. — Nos morts, ce sont des amateurs ?

Le Cdt. — Je les salue ! Mais l'héroïsme peut créer bien de la confusion. (Benoît sort en claquant la porte.)

L'INTERPRETE (entrant, au commandant). **— Il paraît que ça a bardé entre Benoît et vous !**

Le Cdt. — Dans une unité bien conduite, il n'y a pas de conflit possible entre un lieutenant et le commandant.

★

— J'étais instituteur et pacifiste. La paix d'abord. Mais le jour où Goebbels a déclaré : « Quand j'entends prononcer le mot « culture » je sors mon revolver... » Tu te souviens ?

— La politique ne m'intéressait pas.

— ...Ce jour-là, j'ai compris comment ça devait finir. Et je suis devenu pilote de chasse.

★

— Que le plus gradé soit forcément le meilleur, ça me fait rigoler. Puisque c'est comme ça dans l'armée, je me marre et je m'en fous !

une angoisse permanente, une mécanique subtile, compliquée, ultra-sensible. Mais à l'inverse de tant de créateurs, il savait vivre autrement qu'à l'écoute de lui-même, il savait capter la rumeur des autres.

Il était à la fois riche de tout ce que peut donner le monde à ceux qui entendent partout battre son pouls, et écorché comme on peut l'être lorsque la moindre fausse note vous râpe le cœur. Qu'elle brise une mélodie, la toilette d'une femme, le geste d'un interprète ou le propos d'un ami, il en était aussitôt conscient.

Ce que Jacques Becker a inlassablement poursuivi, et ce qu'il a si souvent atteint dans son œuvre totalement originale, c'est une sorte de minutieuse harmonie, d'unité intérieure, de coïncidence parfaite entre tous les éléments visibles et invisibles d'une relation humaine ou d'un film.

Il n'était pas le metteur en scène d'une classe sociale, mais celui d'une classe humaine. S'il a réussi un chef-d'œuvre avec l'histoire d'une famille paysanne, « Goupi Mains Rouges », et un autre chef-d'œuvre (sans doute dois-je m'excuser de le dire puisque nous l'avons écrit ensemble) avec l'histoire d'un jeune couple d'ouvriers, « Antoine et Antoinette », c'est parce qu'il distinguait et retrouvait, dans les êtres humains, la noblesse originelle. Aussi pouvait-il, avec le même bonheur, avec la même exactitude de ton, traduire les mouvements du cœur d'un gangster (« Touchez pas au grisbi »), d'un couturier (« Falbalas »), d'un ouvrier ou d'un prince, à condition que chacun fût prince dans son royaume, comme lui-même l'était dans le sien.

L'amitié qui nous liait est née un soir triste d'hiver, devant le piano qui ornait l'hôtel du Haut-Kœnigsbourg où nous tournions « La Grande Illusion ». C'était encore le temps héroïque du cinéma, le temps où les jeunes gens de la bourgeoisie qui s'égaraient parmi les romanichels en knickerbockers et visières de mica ne recevaient des leurs ni subsides ni encouragements.

Peur de rater

Etre assistant, ce n'était pas entrevoir à brève échéance sa première mise en scène avec quelque demoiselle de « bonne famille » pour vedette, et la bénédiction de papa-maman. Il y fallait de la foi, de l'humilité vis-à-vis d'un métier rude, de l'orgueil vis-à-vis d'une société où les « artistes », ces crève-la-faim, n'étaient tolérés qu'illustres.

Donc, ce soir-là, Jacques Becker, assistant de Jean Renoir, jouait au piano je ne sais quel air de jazz mélancolique et cherchait un accord rare, qui lui échappait. Alors il reprenait le thème, cherchait encore... Timidement, j'ai effleuré le clavier pour lui proposer un accord, puis un autre.

Il y eut un long silence. Puis il dit, avec cette élocution à la fois hésitante dans le débit et précise dans les termes qui donnait parfois envie de le secouer comme on secoue un appareil à sous pour que les pièces tombent plus vite, il dit :

« *Comment avez-vous trouvé ça ?* »

J'ai répondu :

« *Je ne sais pas. C'est venu comme ça.* »

Mais l'harmonie, dans un film, ça ne vient pas « comme ça ». Et l'œuvre de Jacques Becker, le moindre détail du moindre de ses films, est le produit d'un travail d'horlogerie à peine imaginable.

Issu d'un autre milieu, il eût été un mécanicien admirable. Ses voitures successives en ont témoigné, depuis le char singulier de ses débuts jusqu'à la dernière, un monstre gris, animal supérieur, qu'il sortait rarement, n'ayant point le goût de parader.

La voix d'or d'un beau moteur lui donnait une joie pure. Et savoir, à l'oreille, passer une vitesse à l'instant précis où un tel moteur le demande, c'était encore une façon de vivre un moment d'harmonie.

Il avait toujours peur de rater, de se montrer inférieur à ce qu'il exigeait de lui. Alors, bien sûr, il avait peur de vieillir.

Maintenant, la paix est avec lui. Il ne vieillira pas.

F. G.

JACQUES BECKER. (A.P.)
Un prince dans son royaume.

RÉCITAL

Le Révérend Père Duval, SJ

● *« Qu'est-ce que j'ai dans ma petite tête ? »*

Le programme officiel du « récital » donné par le Père Duval, SJ, au Théâtre des Champs-Elysées, et qui fut répété trois fois devant des salles archicombles, comporte une publicité en faveur d'essais biographiques consacrés à sainte Thérèse de Lisieux, à Charles de Foucauld, au curé d'Ars et à saint Vincent de Paul : quatre beaux et célèbres exemples d'humilité et de discrétion chrétiennes, qui président ainsi malgré eux aux exploits de batteur d'estrade de leur jeune collègue. Qu'auraient pensé M. Vincent ou le bon Jean-Marie Vianney s'ils avaient pu voir s'exhiber sur une estrade — comme un baladin de la Foire Saint-Germain — un prêtre authentique, un homme auquel le sacrement de l'ordination, par définition, a conféré un caractère éminemment sacré ?

L'Eglise, dont la force, à travers les siècles, résida toujours dans une intransigeance nuancée, mais ferme, permettrait-elle aujourd'hui à ses serviteurs de briguer les lauriers de ceux-là mêmes qu'il n'y a pas si longtemps elle condamnait à ne point avoir de sépulture chrétienne ?

Je sais que les mœurs, sinon le dogme, ont évolué ; mais le Vatican ne vient-il pas de dénoncer les prêtres-ouvriers, dont l'apostolat avait toujours été parfaitement discret ? Quelle sanction ne pourrait-il point prendre envers un prêtre qui, armé d'une guitare, sur l'une des plus grandes scènes de Paris, fait reprendre la foule en chœur au refrain, et invite les bonnes sœurs présentes à chanter avec lui « Qu'est-ce que j'ai dans ma petite tête » ?

Une gêne incommensurable

Il est certain que le Père Duval, SJ, possède un don évident de la parole ; il a l'aisance, la bonhomie, un certain charme même qui auraient pu faire de lui un excellent prédicateur. Mais, en bon démagogue, il utilise toutes les grosses ficelles que, depuis quelques années, le scoutisme et le patronage ont mises au point. Pour se mettre à l'unisson de son auditoire, et pour montrer que, malgré la soutane, on reste un homme, on parle des petites amies, des femmes, ou du verre de rouge ; on « cause mécanique », locomotive, moteurs ; on appelle Jésus-Christ « Monsieur Jésus » — et, pour bien prouver qu'on est là en famille, on passe sur sa soutane un pauvre petit chandail bien élimé, ce qui rappelle étrangement la vieille petite valise de cet autre « cas » qu'est le docteur Schweitzer...

Tout cela ne serait que triste, mais accessoire, si le Père Duval, SJ, était un second Charles Trenet, ou plutôt un Brassens en soutane. Il n'en est malheureusement rien. Et la gêne incommensurable que l'on éprouve à contempler les gesticulations d'un prêtre sur une scène est encore aggravée par la pauvreté de son « inspiration ». Qu'il ne sache pas chanter n'est pas la pire de ses disgrâces : ce qu'il présente comme ses « œuvres » n'a de rapports que très lointains avec la chanson, les phrases musicales sont boiteuses, aucune carrure n'y apparait, et l'harmonie est pratiquement inexistante. Si c'est cette musique-là qui doit envahir désormais les catéchismes, nous serons nombreux à regretter les braves cantiques de notre jeunesse.

Il reste un fait, un fait sociologique, comme la gloire de Brigitte Bardot ou le succès de Fernandel : c'est que, trois fois de suite, le Père Duval, SJ, a rempli le Théâtre des Champs-Elysées d'une foule de « jeunes » enthousiastes et bruyants. Si mes lecteurs considèrent, comme moi, qu'il n'y a là rien de très rassurant pour ce qui est du goût d'une certaine génération, ils en viendront peut-être à penser que, si les voies de la Providence sont impénétrables, les desseins du diable, eux aussi, peuvent parfois emprunter d'étranges détours...

CAMILLE RAMEAU.

Galerie HAUTEFEUILLE
3, rue Hautefeuille (VIe)
ABNER
Du 26 février au 26 mars

LA COUR D'INGRES, 17 bis, quai Voltaire
3 Aspects du Paysage fantastique
MARIE LAURE
D'ORGEIX
ANDRE-POUJET
18 février - 11 mars

GALERIE MONTMORENCY
85, rue du Cherche-Midi (VIe)
GAILLARDOT
Du 23 février au 12 mars

GALERIE BUCHER 9 ter, bd Montparnasse
PAGAVA

GALERIE CHARPENTIER
CENT ŒUVRES DE GAUGUIN
76, FG. SAINT-HONORÉ, PARIS

MODERNA MUSEET, STOCKHOLM
JACQUES VILLON
RETROSPEKTIV

Galerie LAMBERT
14, rue Saint-Louis-en-l'Ile
SOUZA
Jusqu'au 12 mars

GALERIE VISCONTI
35, rue de Seine - PARIS (6e)
DAN. 52-61
MOULIN
PRIX DE LA JEUNE PEINTURE 1959
Du 27 février au 12 mars 1960

Galerie Claude BERNARD
5-7, rue des Beaux-Arts - PARIS (6e) - DAN. 97-07
Lavis de MARFAING
Du 1er au 30 mars 1960

UN BOURREAU D'ENFANTS

● *2 heures, 50 personnages, un seul homme : une équation difficile que Fernand Raynaud va résoudre.*

« L'ETOILE *de la distribution joue simple, vrai, sa voix fine, moelleuse, ses mines discrètement et efficacement comiques font plaisir d'un bout à l'autre du spectacle, et il n'est pas un instant, j'ose écrire le mot maudit : cabotin. Il y a en lui l'étoffe de Victor Boucher, c'est tout dire.* »

L'homme qui a écrit cela savait de quoi il parlait : il s'appelait Robert Kemp (de l'Académie française)... et avait connu Victor Boucher.

Son dithyrambe s'adressait à un petit homme très drôle et un peu triste, comme tous les comiques : Fernand Raynaud.

Ce qu'aucun amuseur n'a jamais osé faire en France, Fernand Raynaud va essayer de le réussir : vendredi, au théâtre des Variétés, et pour une série de vingt représentations, il va tenir la scène, *seul*, pendant deux heures. La façade du théâtre va s'habiller de girandoles électriques, comme d'habitude, mais le titre de la pièce qui va se jouer est une gageure : « Festival Fernand Raynaud », c'est-à-dire cinquante personnages et un seul homme... *seul avec tous*.

Devant le « Tout Paris » et devant les Parisiens, Fernand Raynaud va remonter le temps, revivre sa carrière et peut-être la jouer.

Depuis la guerre, des générations d'amuseurs se sont succédé, des drôles, des moins drôles, des irrésistibles. Tous ou presque peuvent être taxés de déviationnisme, ils ont trompé le music-hall ou le cabaret avec le cinéma (Bourvil, Darry Cowl); avec l'opérette (Roger Nicolas); avec le théâtre (Robert Lamoureux); avec le show (Roger Pierre et Jean-Marc Thibault) ou sont montés à la tribune des chansonniers (Poiret et Serrault); un seul est resté fidèle à lui-même, à son style; le plus curieux, c'est que le public aussi lui soit resté fidèle : c'est Fernand Raynaud.

Les comiques n'ont pas de chance

Il y a longtemps déjà...

● Il avait fait tous les métiers.

● Il était, depuis *sept ans*, à « l'Echelle de Jacob ».

● Il était enfin « découvert » et présenté aux « Trois Baudets ».

● Il devenait la première vedette de la télévision.

● Il tournait beaucoup.

● Il jouait deux pièces de Raymond Castans, « Le Pirate » et « Auguste ».

● Il vient de passer neuf mois avec un cirque.

Célèbre, comblé, responsable de ce que des millions de petits Français traitent aujourd'hui leurs parents de « bourreaux d'enfants », Fernand Raynaud est arrivé à l'heure du point. Son « Festival », son marathon, se courra en quinze étapes : « Restons Français », « Les gens sont méchants », « Le régiment », « Le 22 à Asnières », « Le mime du dancing », qu'il n'a pas joué depuis... onze ans.

Avant le départ, avant les trois coups, il est à la fois ravi et anxieux. Il aime le public (« c'est mon oxygène », dit-il) mais attention ! il faut que ce public sache lui rendre (par ses rires) ce que lui, en scène, tente de lui donner. Lorsqu'il passait aux « Trois Baudets », on avait renoncé à minuter son tour : il durait un quart d'heure si le public était mauvais, une heure s'il était bon.

« *Les comiques n'ont pas de chance,* se plaint-il... *On ne leur pardonne rien. Sois drôle et tais-toi.*

— Que reproche-t-on aux comiques en général, et à vous en particulier ?

— *De ne pas se renouveler...* »

Il y a quelques années, il passait à Bobino. Devant les critiques, il remontait bravement sur son vieux cheval de bataille « Bourreau d'enfants ». Le lendemain, la presse l'écorchait vif : « *Ne sait pas se renouveler, sketch usé, poussiéreux, plein de toiles d'araignées.* » Docile et peiné, il retira aussitôt « Bourreau d'enfants » du programme. Le soir, le public, le vrai, le lui réclamait à grands cris sur l'air des lampions : « *Bourreau d'enfants, Bourreau d'enfants* ». Stoïque, il tient bon, quitte la scène, se démaquille, sort. A l'entrée des artistes, un couple âgé l'attend, frileux; il sort son stylo pour signer un autographe, mais la vieille dame s'approche de lui, haineuse, et lui crie « *voleur* » puis, sans un autre mot, prend son mari par le bras et, trottinant, à petits pas, s'en va, laissant notre comique bien perplexe sur le trottoir ennéoné de la rue de la Gaîté...

FERNAND RAYNAUD,
Pour faire rire, une seule loi...

...se diminuer.

« Les P1, les P2, les P3 »

« *On me reproche de ne tourner que des films... moyens.* « *On* » *et René Clair qui un soir est venu me féliciter dans ma loge et m'a dit :* « Vous avez beaucoup de talent, monsieur Raynaud, pourquoi ne choisissez-vous que des scénarios idiots ? ». *Je lui ai répondu : faites-moi tourner, monsieur Clair.*

— Bonne réponse, en vérité.

— *On me reproche aussi (quelquefois) de ne pas faire rire. Quand un paysan sent le soc de sa charrue pénétrer dans la terre, il est sûr de labourer, moi je ne suis jamais sûr de faire rire...* »

Et quand on lui demande : « *N'y a-t-il pas, en définitive, une recette pour faire rire ?* », il répond :

« *Non, pas de recette, mais une loi; se diminuer, il ne faut pas qu'un seul homme, qu'une seule femme, dans le public, puisse se sentir inférieur au « rigolo » qui s'agite sur la scène, personne ne doit pouvoir supposer qu'on s'amuse à ses dépens, qu'on fait rire de ses faiblesses ou de ses misères; moi, par exemple, je dis* (et il prend son fameux accent de Clermont-Ferrand) : *je suis manœuvre, au-dessus de moi, il y a les manœuvres spécialisés, les P1, les P2, les P3, les contremaitres, les employés, les cadres, les ingénieurs, les directeurs, le patron... comme ça, je suis sûr de ne vexer personne !* »

Mais les comiques courent parfois d'autres dangers...

Un soir, dans un cabaret de la rive droite, Fernand Raynaud commence son « tour » par le sketch du tailleur (« Y'a comm' un défaut »); l'arrière-ban réagit mais, devant lui, trois tables entières le fixent ; des hommes, des femmes, amorphes, placides. Pas un rire. Il se dépense, les interpelle : « *Comme je vois que je vous amuse, je vais vous raconter autre chose.* » Rien. Pas un applaudissement : il transpire. A bout de nerfs, il va les insulter, quand, soudain, des coulisses, un de ses camarades lui fait signe : « *Ne te fatigue pas,* « *ils* » *sont Allemands !* » Les malheureux touristes ne comprenaient rien ! Alors, Fernand Raynaud est revenu sur scène et, pendant trois quarts d'heure, il n'a plus prononcé une parole : il a mimé simplement tous les personnages qu'il porte en lui : le « dur », le faux « dur », le « troufion », le « danseur »; les touristes, mi-morts de rire, sont venus, après, lui serrer la main et lui répéter inlassablement le seul mot de français qu'ils connaissaient : « *Merci* ».

Les types humains que Fernand Raynaud décrit d'un geste, d'une grimace, d'une histoire : l'éternel battu mais content, l'opprimé que la naïveté, la malice et la tendresse font triompher de son oppresseur, sa tenue de scène (pardessus trop vaste, petit chapeau sans forme), tout ceci ne vous rappelle rien ? Un certain Charlie Chaplin ?

Une âme aussi

Fernand Raynaud est un Charlot très français, simplement parce qu'il est manœuvre au lieu d'être vagabond...

Le voici qui entre sur la scène du théâtre des Variétés : une moustache hâtivement collée, une badine, des godillots, une silhouette, une âme aussi. Il faut voir Fernand Raynaud imitant Charlot; cela ressemble bien davantage à une réincarnation qu'à une plaisanterie !

Un proverbe (américain) dit : « *Tout le monde savait que c'était impossible à faire, jusqu'au moment où un imbécile qui ne le savait pas est arrivé et l'a fait.* »

Fernand Raynaud, vendredi, au soir de la « première » de son premier récital, sera cet imbécile courageux. Il a peur, c'est normal. On n'a jamais le trac quand on risque de perdre, on l'a toujours lorsqu'on risque de gagner.

Cette page spéciale
est présentée par
Georges Cravenne.

CINÉMA

Un art ?

Jean Cau, spectateur, a été voir quelques films français. Il en est sorti étonné, inquiet. Pourquoi ?

QUELQUES précautions liminaires ne seront pas de trop. Je les prends. Profondément étonné (c'est-à-dire *« comme frappé du tonnerre »*) par les dernières productions de la secte dite « nouvelle vague cinématographique » (1), je décidai de confier cet étonnement au papier.

En effet, je sais d'expérience qu'il est impossible de discuter avec sérénité de cinéma, fût-ce avec son meilleur ami, lorsque les avis s'affrontent. Pourquoi ? Peut-être parce que le cinéma, dernier-né des arts (mais avec Orson Welles je pense qu'il reste à prouver que le cinématographe est un art), de par sa constitution encore fragile, oblige ceux qui l'aiment à le défendre avec fanatisme.

Fort sympathique, ce fanatisme. Il est celui des mères qui se feraient hacher menu pour leur petit dernier ; il est celui des illuminés qui, un jour, réunis dans une cave, décident de jeter les bases d'une société nouvelle et dont l'ardeur n'a d'égale que le délire intellectuel qui les enfièvre.

(Archives.)

LE WHISKY.
Jamais de cognac !

Donc, impossible de discuter. Les zélotes brandissent les armes étincelantes de la foi et de l'amour et clouent au pilori le mécréant qui s'avise de douter de la révélation.

Or, pour ma part, je doute. Qu'on me brûle en place de Grève ou qu'on m'excommunie, mais je doute de la « nouvelle vague cinématographique » et de son génie. Résolu à dire ce doute, un scrupule me prit : j'allais monologuer sans donner la parole à l'honorable contradicteur. Pour me tirer de ce mauvais pas, j'ai décidé de fabriquer ce contradicteur de toutes pièces. On me dira que je me suis fait la partie belle. C'est vrai et je n'aurai pas la mauvaise foi de le nier.

Mais — et je le répète une fois de plus pour le savoir d'expérience — c'est aujourd'hui le seul moyen de s'entretenir de la chose cinématographique si l'on ne veut pas que la discussion finisse en un déplorable étripage d'idées.

Secouer le cocotier

Et je passe la parole à mon contradicteur.

LUI. — Il faut d'abord que je prévienne de ceci : vous n'aimez pas le cinéma. Or, le phénomène le plus important de ces dernières années, et qui vous plonge dans l'irritation, c'est l'apparition, derrière les caméras, de jeunes réalisateurs qui, *d'abord*, aiment le cinéma.

MOI. — Et il sera beaucoup pardonné à ceux qui auront beaucoup aimé.

LUI. — Ne plaisantons pas. Contrairement à leurs aînés, ces jeunes gens ne font pas du cinéma une affaire, un négoce... D'abord, *ils l'aiment*. Ensuite, ils ont décidé de l'utiliser comme un mode personnel d'expression. Sortant des sentiers battus, ils ont décidé de parler d'eux-mêmes. On pourrait leur appliquer le mot célèbre : *« Toute œuvre sera autobiographique ou ne sera pas. »* Qu'une jeunesse nous parle d'elle-même, j'accorde que cela doit irriter les sénateurs de la pellicule et les académiciens du scénario. Mais vous ?

MOI. — Oui, ces jeunes réalisateurs aiment le cinéma. Entre parenthèses, je ne le déteste pas non plus. Je ne le considère pas comme un « art » pour des raisons qui nous entraîneraient trop loin. C'est tout. Qu'ils aiment le cinéma, je le sais. J'ai même admiré comment pendant des années ils ont défendu une certaine ligne dans cette « Pravda » du « 7ᵉ art » qui s'intitule « les Cahiers du Cinéma ».

LUI. — L'équipe des « Cahiers » a fait un excellent travail. Elle a secoué le cocotier d'où sont tombées les vieilles noix. Elle a affirmé la spécificité du cinéma. Elle a démontré qu'un film c'était, avant tout, du cinéma. De même qu'un livre mal fait peut relever de la littérature alors qu'un livre bien fait peut n'avoir rien à voir avec elle, elle a aidé à discerner quels films relevaient du cinéma et quels autres de l'industrie filmée.

Un complexe d'infériorité

MOI. — Il y a du vrai et ce que vous dites n'est pas trop fou. A travers l'effrayant pathos dont ils usaient (seul Truffaut parlait clair), à travers l'amphigouri philosophique dans lequel ils s'ébattaient... A ce propos, on eût dit qu'ils se seraient crus déshonorés s'ils n'avaient pas parlé de Tashlin ou de Hitchcock comme Bataille parle de Rimbaud ou Blanchot de Mallarmé, comme si d'habiller leurs idées d'un galimatias abscons donnait à celles-ci la profondeur qu'elles n'avaient pas. Je vous assure que pour lire tel article consacré à telle comédie américaine sans prétention, il me fallut un jour me prendre la tête à deux mains. Heidegger, Sartre et la phénoménologie — paraît-il — n'étaient pas de trop pour comprendre la pensée du réalisateur.

LUI. — Il faut pardonner cela.

MOI. — Je pardonne. Et même je comprends : les minorités — ils en constituaient une — ont toujours la tentation de la glose. Mais avouez que plus d'une secte s'est ridiculisée en disputant à perte de vue et de bon sens sur les attributs de Dieu... En fait, ils avaient un « complexe d'infériorité » — ces amants du cinéma — vis-à-vis de la philosophie et de la littérature. Critiques, et donc armés d'une plume et usant du langage, nantis de surcroît d'une certaine culture littéraire et philosophique trébuchante, ils sombraient dans de véritables délires de références. On eût dit qu'il s'agissait pour eux de donner au cinéma, à n'importe quel prix et en mettant les bouchées doubles, ses lettres de noblesse. Hitchcock devenait Shakespeare, Hawks devenait Faulkner, Bergman devenait Kierkegaard, Rossellini devenait Proust. Hélas ! je n'exagère pas : un snobisme de culture les habitait et, primo, pour épater la galerie, secundo, pour clouer le bec à ces « littéraires » qui n'arrivent pas à voir en Tashlin ou en Minnelli des géants de la pensée, tertio, pour embraser leur jeune foi, ils alimentaient leur enthousiasme à coups de références. Pour vouloir leur construire un Panthéon, ils comparaient leurs idoles à celles de dieux ayant fait la preuve de leur divinité. Syllogisme : Hitchcock (ou un autre) c'est Shakespeare. Or, si vous n'aimez pas Shakespeare, vous êtes un crétin ; donc, si vous vous avisez de déclarer que Hitchcock est un très habile réalisateur de films policiers et non pas un phare de l'humanisme contemporain, vous êtes un crétin.

LUI. — Bon, bon... Ils ont exagéré mais leurs excès partaient d'un b[...] mouvement. Comme tous les [...]reux...

MOI. — Ils disaient d'effroyables sottises.

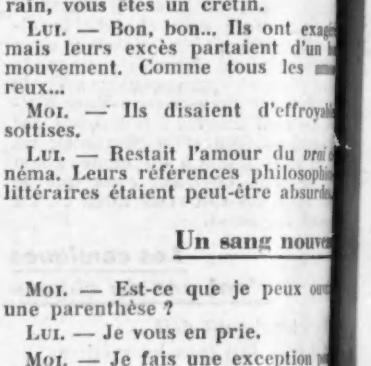
LUI. — Restait l'amour du *vrai* cinéma. Leurs références philosophiques, littéraires étaient peut-être absurdes[...]

Un sang nouve[...]

MOI. — Est-ce que je peux ouv[rir] une parenthèse ?

LUI. — Je vous en prie.

MOI. — Je fais une exception pour Truffaut. Il avait ses partis pris et ses délires mais, bon ou mal an, ses ar[ti]cles accrochaient quelque chose[...]



(Archives.)

LE BAISER.
Quel repos !

fut, à mon sens, le meilleur criti[que] cinématographique que nous ayons [eu] depuis la Libération. Je le soupçonne d'être philosophiquement inculte. D'[où] son aisance. Dommage qu'il soit [de]venu réalisateur.

LUI. — Vous n'aimez pas « [Les] 400 coups » ?

MOI. — Pas du tout.

LUI. — Il y a de la sincérité.

MOI. — J'allais vous le dire. Il [y a] même une bonne scène. Avez-vous [lu] « L'enfant criminel » de Genet ?

LUI. — Non.

MOI. — Lisez-le et nous reparlerons du contenu des « 400 Coups ».

LUI. — C'est un film d'auteur.

MOI. — Nous en discuterons [tout] à l'heure.

LUI. — Je disais donc que les références philosophico - littéraires étaient peut-être absurdes mais [elles] traduisaient leur volonté de do[...]

(1) Sortis depuis environ un an : « Les Cousins » et « A Double Tour », de Claude Chabrol, « Ascenseur pour l'Echafaud » et « Les Amants », de Louis Malle, « Les 400 Coups », de François Truffaut, « Hiroshima, mon Amour », de Resnais, « L'Eau à la Bouche », de Jacques Donil-Valcroze, « Le Bel Age », de Pierre Kast.

Sortiront prochainement : « On n'enterre pas le dimanche », de Michel Drach. « Le Signe du Lion », de Eric Rohmer, « Les Jeux de l'Amour », de Philippe de Broca, « A bout de Souffle », de Jean-Luc Godard, « Les Bonnes Femmes », de Chabrol, « Tirez sur le Pianiste », de Truffaut.

POUR VOUS !
MELOMANES...
DISCOPHILES...

VOX

a créé

LA COLLECTION DES 5 SIECLES

Vous y trouverez des œuvres rarement éditées
PIERRES PRECIEUSES DE LA MUSIQUE CLASSIQUE

ALBINONI
CONCERTI A CINQUE .... DL 190

J.-S. BACH
2 MOTETS. Volume 1 .... DL 512/1
4 MOTETS. Volume 2 .... DL 512/2

Carl Philipp Emanuel BACH
SYMPHONIE N° 5 EN SI MINEUR.
SYMPHONIE EN RE MAJEUR.
QUATUOR POUR CLAVECIN, FLUTE, ALTO ET VIOLONCELLE.
TRIO POUR FLUTE, VIOLON, CLAVECIN ET BASSE CONTINUE } DL 463/1

HAYDN
CONCERTI POUR COR ET ORCHESTRE.
CONCERTO POUR TROMPETTE ET ORCHESTRE. } DL 480

HAYDN - TELEMANN - STAMITZ
CONCERTI POUR FLUTE ET ORCHESTRE. PL/D 11.530

LOCATELLI
CONCERTI POUR VIOLON ET ORCHESTRE .... DL 500/2

VIVALDI
6 CONCERTI (extraits de La Stravaganza) .... DL 100
CONCERTI POUR DEUX HAUTBOIS ET DEUX CLARINETTES.
CONCERTO POUR DEUX HAUTBOIS.
CONCERTO POUR HAUTBOIS ET BASSON. } DL 450

La riche présentation de chacun de ces disques sous album toilé, la qualité de l'interprétation et de la gravure donnent à cette collection une place de choix dans votre discothèque.

CHEZ LES DISQUAIRES L'ALBUM 29,71 NF + t. l.

...et demandez chaque mois à votre disquaire
LE DISQUE DU MOIS - PRIX SPECIAL 14,86 NF + t. l.
Le disque du mois de février :

BEETHOVEN
4 SONATES : Appassionata, Waldstein, Clair de lune, Pathétique. PL 11.570

(Archives.)

SAINT-TROPEZ.
Une monotone séance de travaux pratiques.

une histoire — sinon un passé — au cinéma, d'établir des hiérarchies, d'aider les gens à distinguer le bon grain de l'ivraie cinématographique. Après tout, ils se réclamaient d'Eisenstein, de Griffith, de Murnau, de von Stroheim... plus près de nous de Welles, Kazan, Hitchcock, etc.

MOI. — Jamais ils ne seront assez loués pour cela.

LUI. — Alors, fermons les yeux sur leurs ridicules.

MOI. — Fermons les yeux.

LUI. — Et venons-en à leurs œuvres puisqu'ils sont passés de l'autre côté de la barricade. Ces œuvres, je les aime.

MOI. — Ben moi, non.

LUI. — Tout de même ! Il y a un sang nouveau dans les veines du cinéma français. Qu'une jeunesse nous parle d'elle-même, comme je vous le disais, ne devrait pas vous irriter à ce point-là.

MOI. — Jeunesse... si vous voulez. Mais n'y a-t-il pas quelque abus à parler de jeunesse ? Certes, ils n'ont pas l'âge d'Abel Gance mais il y a beau temps qu'ils ne sont plus imberbes. A quel âge, s'ils sont « jeunes », est-on un homme ? A cinquante ans ? Sont-ils des « hommes », oui ou non ?

LUI. — Heu... oui. Mais pourquoi leur reprocher de s'intéresser à la jeunesse ?

Les pommes de Cézanne

MOI. — Je ne leur reproche pas ça. Je dis que pendant dix ans ces « jeunes » — comme vous dites — nous ont claironné à peu près : « *Ah ! si on nous confiait une caméra ! Si des producteurs imbéciles nous faisaient confiance ! Si seulement ils envoyaient dinguer les Carné, les Autant-Lara, les Clouzot, qui n'ont plus rien à dire alors que nous, nous sommes bourrés d'idées. Nous en explosons, nous en crevons d'idées ! Qu'attend-on pour nous donner la parole ? Nous avons, nous, quelque chose à dire. Voici nos pères en cinéma : Stroheim, Griffith, Murnau, Eisenstein, Welles, Rossellini, Renoir, Kazan. Voici nos parrains en littérature : Shakespeare, Faulkner, Kafka, Joyce, Conrad, Dostoïevski. Qu'on donne la parole aux fils ! Nous sommes de ce siècle et de cette époque. Nous savons ce que les hommes de notre âge ont dans la tête et le cœur. Qu'on nous donne la parole !* » On les prit au mot. On la leur donna. Que disent-ils ? O stupeur, rien ! Qu'ont-ils dans la tête ? O surprise, un grelot ! Et dans le cœur ? O misère, de l'eau ! Je vous avoue, cher ami, que les bras m'en tombent d'étonnement et de tristesse.

LUI. — Ah ! je vous vois venir... Quand comprendrez-vous que la matière cinématographique importe peu ? Quand comprendrez-vous que ce qui importe, c'est le ci-né-ma ? Qu'il n'est pas important que la statue soit de glaise, de bronze ou de marbre et représente un dieu, une table ou une cuvette, mais qu'elle soit, vraiment, statue et rien d'autre ?

MOI. — Excusez-moi, mais vous raisonnez comme un sabot ou comme Théophile Gautier. L'art pour l'art, vous dites ? Le cinéma pour le cinéma ?

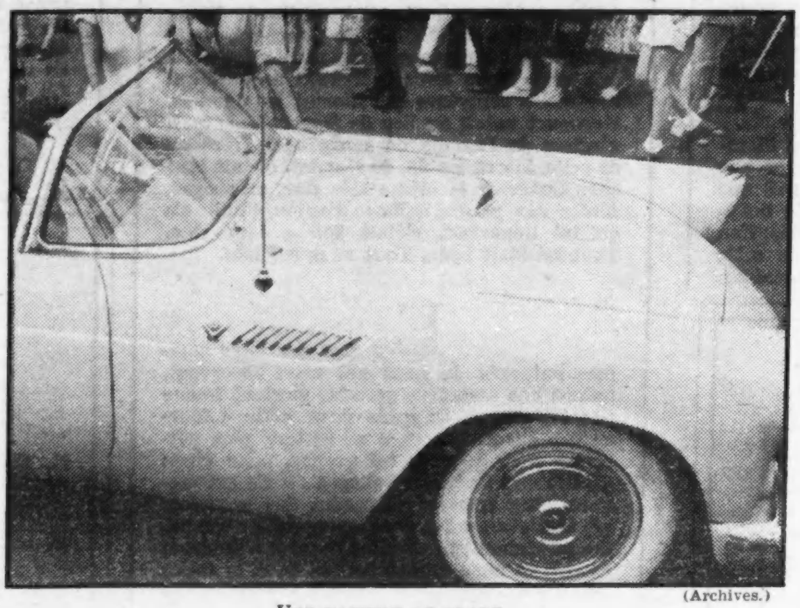
LUI. — *D'abord*, le cinéma. *D'abord*, derrière la caméra, un auteur ! On verra après.

MOI. — Et si cet « auteur » me parle de la pluie et du beau temps ?

LUI. — Il *doit* vous parler de la pluie et du beau temps.

MOI. — Cézanne peint trois pommes et toute la peinture surgit sur cette toile...

LUI. — C'est cela.



(Archives.)

UNE VOITURE DE SPORT.
Jamais une Dauphine !

MOI. — Sur les génériques, depuis quelque temps, je lis : « *Film écrit et réalisé par X...* » Et nous a-t-on assez parlé « *d'écriture cinématographique* » ! Elle existe, j'en conviens, mais, à votre tour, accordez-moi — s'il y a écriture — qu'il y a sujet.

LUI. — Il y a un langage cinématographique.

MOI. — Sur lequel, le cinéma n'étant plus muet, se greffe le langage tout court. Nous sommes loin des pommes de Cézanne... Le cinéma est donc volonté de dire (« *Film écrit...* ») et de montrer (« *...et réalisé par X* »). L'assimiler à la peinture (qui peut être « abstraite », car reste la couleur) ou à la sculpture (qui peut également être « abstraite », car reste la forme) est une erreur. C'est de la littérature qu'il se rapproche le plus. Une littérature abstraite et pure est inconcevable : c'est le silence. Mallarmé l'a rêvée... Un cinéma *pur* est impossible : il faudrait filmer le vide. Si par ponctions successives j'ôte à un film sa musique, ses effets sonores, son dialogue et son commentaire, que reste-t-il ? Des images sans queue ni tête. Pas plus que la littérature n'est « mots », le cinéma n'est « images ».

A genoux, paysan

LUI. — Il y a eu un cinéma muet.

MOI. — Où la rhétorique des gestes et des expressions traduisait l'inaudible langage. Le cinéma n'était pas muet par vocation mais par impossibilité technique d'être parlant.

LUI. — Où voulez-vous en venir ?

MOI. — A ceci. Maintenant que la possibilité *d'écrire* et de *montrer* a été donnée aux « jeunes » qui si longtemps réclamèrent la parole, nous nous apercevons qu'ils n'ont à peu près rien à dire. Ils nous disent Saint-Tropez, les voitures de sport, le whisky, les stations de sport d'hiver, les jeux vieillots de l'amour et du hasard, les marivaudages balourds de garçons et de filles qui couchent entre eux au claquement de doigt comme salive le chien de Pavlov. La France est devenue, sous l'œil de leur caméra, une sorte de Monaco peuplé de photographes de mode et de mannequins de chez Chanel qui boivent du whisky (jamais de cognac !), conduisent des Jaguar ou des Alfa-Romeo (jamais de Dauphine !) et dont la vie n'est qu'une monotone séance de travaux pratiques consacrés au libertinage amoureux. « On attendait Grouchy, c'était Blücher... » On attendait Shakespeare, ses lyrismes et ses orages, et c'est « du Sagan » sans la grâce et la mélancolie de Françoise Sagan...

Pour comble, dans leur misère, ils ont gardé un brin de ruse. Ils flairent l'insignifiance de leur propos : multiplier les séances de canapé, de divan ou de lit, suivre dans leur veulerie des adolescents montés en graine dont l'unique souci est de jouer les Clausewitz de l'érotisme, ou des jeunes filles à poil dont le but est de battre ces Clausewitz sur leur propre terrain, tout cela, ils le flairent, est d'une vertigineuse minceur. Alors, pour s'en tirer, ils « font moderne ». Le dialogue est « intellectuel » ; les gestes et attitudes des personnages atteints de vitellonisme érotique sont « naturels » en diable ; les acteurs jouent à la va-comme-je-te-pousse, décontractés, pas sérieux pour un sou ; les réalisateurs multiplient les allusions pour happy-few, les plaisanteries de chapelle, les ironies à usage interne dont « l'audace » de patronage pour étudiants prolongés méduse la critique et terrorise le paysan intellectuel. A genoux, paysan !

Nous venons de vivre, depuis la Libération, une époque qui n'a pas manqué d'intérêt : guerres, violences, bouleversements politiques et sociaux...

LUI. — Nous y sommes. Vous reprochez aux « jeunes » de ne pas s'intéresser au « social », de se ficher de tout, de se désintéresser de leur époque, de ne pas se pencher sur le sort du « brave ouvrier » et sur l'avenir du monde...

MOI. — Figurez-vous que je n'ai jamais pensé qu'au cinéma — pas plus qu'en littérature — les bons sentiments donnaient automatiquement de bonnes œuvres. Je n'ai jamais pensé non plus que les artistes d'une époque n'étaient grands que s'ils s'occupaient du problème de la misère ouvrière ou de celui, par exemple, des tortures. Tel qui n'écrira que sur l'amour et la mort, tel qui ne délivrera, à travers son dire, que quelques obsessions de derrière les fagots, me concerne plus étroitement — peut-être — que le romancier réaliste-socialiste dont la laborieuse prose alignera page après page les très honnêtes pensées. Cela dit, je sais que nous vivons une époque complètement dépolitisée (la littérature d'avant-garde produit des romans d'alambic dont les héros n'ont pas un pouce de chair sur les os). De la politique, autrement dit du « social », la jeunesse s'en balance. Parfait, si ce désintérêt n'est qu'un moyen d'épurer sa réflexion sur quelques sujets dont « la gravité » — je vais jusque-là — dépasse le problème du chômage, de la torture ou de la guerre d'Algérie. Ce n'est pas moi qui reprocherai à Kafka de me dire les angoisses d'un homme-cancrelat, ou à Sartre d'écrire, à la veille de la guerre, « La Nausée », ou à Camus d'écrire, en pleine guerre, « L'Etranger », ou à Genet d'écrire, après la guerre, « Pompes funèbres ». La mise entre parenthèses du « social », mille fois d'accord, si c'est pour appréhender quelque chose de l'homme — outre que, je suis tranquille, il n'est pas d'exemple de grande œuvre qui n'ait pas *récupéré* l'époque en marge de laquelle son auteur avait voulu l'écrire... Mais si c'est pour appréhender le néant ?

Un problème d'époque

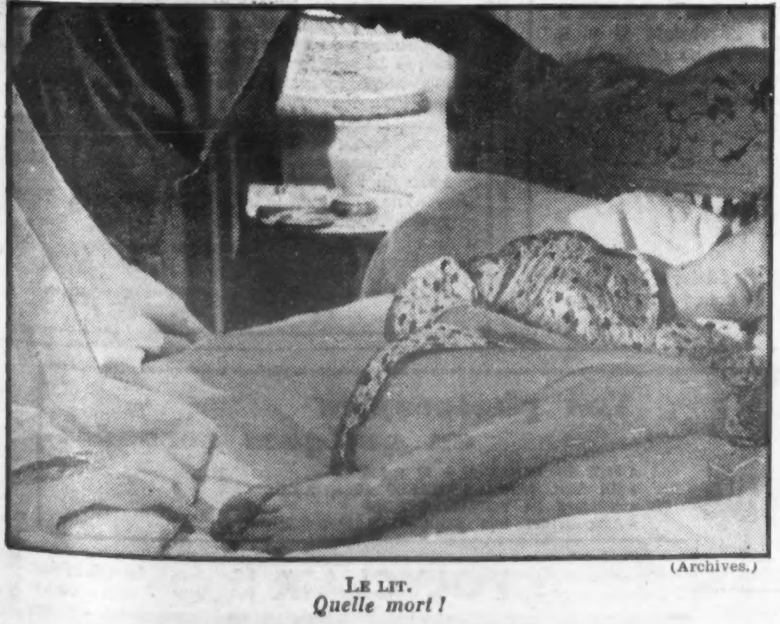
LUI. — Mais si cette jeunesse est *comme ça !* Authentiquement *comme ça !*

MOI. — Primo, je connais cette jeunesse et ceux dont elle est l'*authentique* reflet constituent une minorité ; secundo, sincèrement, je ne vois pas l'intérêt que peut présenter — si elle reste immanente à elle-même — la mise en scène de ses ébats érotiques et de sa veulerie morale. Souvenez-vous des « Vitelloni », le chef-d'œuvre de Fellini. Toute l'œuvre, à force d'ironie et de désespoir, basculait au fil des images dans sa propre contestation, si bien que...

LUI. — Il se trouve que ces films « marchent ». Donc, ils correspondent à un goût du public.

MOI. — Certes. Deux raisons à cela : la première, c'est que ces films si prétentieux frappent bas ; le poivre érotique dont ils sont copieusement saupoudrés émoustille les spectateurs. Et, tenez, j'attends le « jeune réalisateur » qui aura le courage de se priver de cet ingrédient et acceptera de ne devoir son succès qu'à son talent et non au galbe des jambes de ses vedettes ou à la fermeté de leurs seins. La seconde raison, et là nous rejoignons le problème « d'époque », c'est que les Français ne veulent rien savoir du monde qui les cerne. Voir, au cinéma, une France réduite aux dimensions de Saint-Tropez ou d'un lit sur lequel un couple s'emmêle bras et jambes, quel repos, quel bonheur, quelle mort !

JEAN CAU.



(Archives.)

LE LIT.
Quelle mort !

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

18 FEVRIER

QUE les hommes sont ingénieux pour se tromper eux-mêmes et pour lire le contraire de ce qui a été écrit lorsque leur passion y trouve intérêt ! En marge du « Journal » des Goncourt, j'évoquais ici même ce Léon Daudet que je voyais quelquefois chez sa mère en 1910, rue de Bellechasse ; je notais que Goncourt m'aidait à comprendre pourquoi Barrès et Anna de Noailles lui avaient gardé tant d'affection et quel jeune homme éblouissant il avait dû être. Là-dessus, M. François Daudet m'accuse d'avoir insulté son père ! Constater qu'il n'existait pas d'atomes crochus entre ce jeune homme inconnu de 1910 et le polémiste de « L'Action française », qu'y a-t-il là d'injurieux ?

M. François Daudet, comme nous faisons tous d'ailleurs, confond des époques très différentes lorsqu'il fait état d'un exemplaire de « Thérèse Desqueyroux » amicalement dédicacé par moi à son père. Cela se passait dix-sept ans plus tard. J'étais devenu un jeune maître, comme on disait. « L'Action française » venait d'être condamnée à Rome, ce qui retentissait dans ma propre famille : mon frère le doyen, ma mère se trouvaient engagés dans ce drame : j'y fais allusion à un endroit des « Mémoires intérieurs ». Voilà pourquoi, avec ce goût de la contradiction que j'ai toujours eu, et bien que je fusse, comme je l'ai toujours été, l'adversaire de « L'Action française », je penchais à ce moment-là du côté des condamnés.

Que M. François Daudet me fasse l'honneur de me croire : l'ingratitude n'est pas mon fort. Je n'ai jamais oublié l'accueil que je reçus, petit écrivain obscur, rue de Bellechasse. Je ne crois pas avoir jamais rien écrit d'offensant pour la mémoire de cette famille à la fois si glorieuse et si accablée.

Vous insinuez que j'attendais un article de Léon Daudet sur mon livre ? Comment l'aurais-je pu ? Il me rangeait parmi les « spiritualistes blêmes » qu'il avait en horreur. Il m'a d'ailleurs, au moins une fois, très mal traité... A propos de la « Vie de Jésus » ou du « Nœud de vipères » ? J'en ai perdu le souvenir. Mais je me souviendrai toujours de Mme Alphonse Daudet, témoin d'un grand passé littéraire, et du romantique et sombre Lucien Daudet, bien meilleur qu'il ne le laissait paraître, et de tous ceux que j'ai connus par eux, et d'abord de Marcel Proust.

CECI dit, plus j'avance dans ce « Journal » des Goncourt intégral, et mieux je comprends que les Daudet en aient été offensés. Non, Edmond de Goncourt ne fut pas leur véritable ami. L'amitié ne tient pas dans des mots, elle tient dans des silences. Edmond de Goncourt a besoin de documents humains pour son « Journal », cette famille lui en fournit chaque jour abondamment. Il regarde son ami Alphonse se débattre contre un mal horrible, écoute ses confidences de jeunesse, et remplit sa carnassière. Il retient le pire avec un plaisir, une délectation...

Oh ! ne nous hâtons pas trop de nous scandaliser. Tous les hommes de lettres sont des animaux de la même complexion ; mais cette génération naturaliste, celle de Flaubert, de Zola, de Daudet, de Goncourt, avait poussé au paroxysme cette manie du petit fait vrai. Nous nous indignons aujourd'hui contre les reporters qui filment les agonies. Goncourt notait au lieu de filmer. Mais qu'il s'agisse de l'agonie de son propre frère ou de celle, interminable, de Daudet, c'était bien chez Goncourt la même idée fixe, maniaque, féroce des photographes d'aujourd'hui. Ce qui lui importait, c'était son « Journal ». Tout lui était bon... Tout nous est bon.

ET dire que nous sommes entourés de gens qui nous observent, notent nos moindres paroles, gardent toutes nos lettres, et qu'après nous mille « Journaux » surgiront; et il ne restera plus personne pour éclairer tel propos, pour dire : « Mais ceci était une boutade... » Ce qui rassure, c'est que les Goncourt des nouvelles générations sont si nombreux, qu'ils s'annihileront mutuellement: un « Journal » chassera l'autre et nous serons perdus dans la cohue des survivants.

CETTE passion de survivre dans la mémoire des hommes si répandue, qui explique cette furie d'écriture chez nos contemporains — chaque auteur de roman se flattant d'aborder grâce à son bouquin aux époques lointaines — qu'elle est étrange quand on y songe ! Cette immortalité dont nous nous flattons d'avance et que nous ne goûterons pas, la pensée ne nous vient jamais qu'elle risque d'être fort peu glorieuse pour nous, que notre mort peut museler un instant l'adversaire, mais il a vite fait de se réveiller : la malveillance survit à tout. Edmond de Goncourt en est un bon exemple : antipathique de son vivant, il l'est demeuré. On éreinte son « Journal » aujourd'hui comme on l'éreintait il y a soixante ans. Tête de Turc de sa génération, il l'est devenu de la nôtre, depuis cette publication intégrale du « Journal »...

19 FEVRIER.

LA déclaration de Ferhat Abbas. « Ce discours de propagande... » dit toute la presse. Mais non : il s'agit d'une prise de position très nette, précisément pour sortir de la propagande, et pour passer à l'action diplomatique.

Pour le F.L.N. comme pour de Gaulle, la vraie partie va s'ouvrir, grâce à la défaite des ultras. La situation à la longue se modifiera, il faut donc se hâter. Nous concevons qu'ils hésitent devant la véritable épreuve de force qui n'est pas la guerre, mais la paix.

Je n'avais jamais si bien compris qu'au fond la guerre est une facilité. Oui, pour les deux partis, il est plus simple de s'installer dans le massacre, de laisser le destin prendre forme, que de tenter de l'incliner selon ce qu'on a résolu.

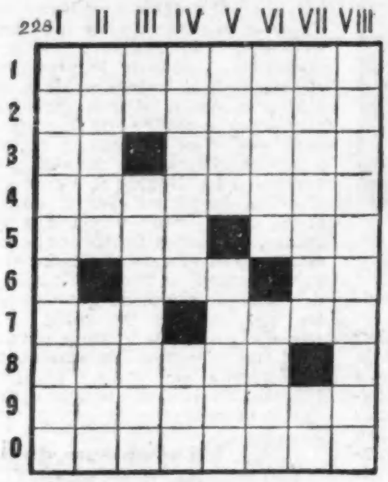
Tel est l'enjeu pour le F.L.N. qu'il me semble que s'il se décidait au cessez-le-feu, sans doute serait-ce la preuve que sans en convenir il s'est rallié, au moins pour une certaine période, à la conception gaulliste. Sinon, et si les fellagha ne rendent pas leurs armes — et comment les rendraient-ils ? — qu'est-ce qui les retiendrait, à la moindre difficulté, de reprendre le maquis ?

TROIS jours à Rome. Je pars ce soir. La conférence que je ferai à la Société africaine de culture m'aura au moins servi à moi-même, sinon aux Noirs qui m'écouteront. J'aurai pendant huit jours pensé à eux, à leurs problèmes, et aux nôtres. Et je les sens plus proches de moi, moins étrangers, moins mystérieux que la Race qui en ce moment prépare le supplice de Caryl Chessman.

F. M.

(*Copyright « L'Express ».*)

Mots croisés n° 228



HORIZONTALEMENT : 1. Ce fanfaron, ou réputé tel, serait responsable de la mort de Reine. — 2. Son jus est doux et n'entraîne aucun éthylisme. — 3. La droite et la gauche. Sa chaussée est plus connue à Paris que son origine noble. — 4. Sa faiblesse économique attire la compassion. — 5. Epaissir, engager. Perce à travers le store. — 6. Ni bonne, ni mauvaise, à remettre. En épelant, lieu très chaud et fort redouté. — 7. Centre des préoccupations d'un Romain. Son fil a souvent coupé le fil de la vie. — 8. Capitale européenne, encore peu tentaculaire. — 9. Nullement spirituel et parfois ennuyeux. — 10. Au sens propre, dont les reins sont rompus.

VERTICALEMENT : I. Où conduit la veine. — II. Sculpteur italien qu'on remarque à la cathédrale de Milan. Coule dans la Loire, mais se jette dans le Rhône. — III. De part et d'autre d'une lettre qui évoque les poteaux de rugby. Ce peut être Philibert ou Marion. — IV. Trouve à son goût. Demande trop de travail, pour la compote. — V. Carré appelé cercle, sans que la quadrature de cette figure ait été en rien résolue. Entre dans son logement. — VI. Grand fleuve d'Europe, comme on l'appelait autrefois. Chacun doit défendre la sienne. — VII. Travail industriel. Double voyelle, parfois muette. — VIII. Et surtout, elle ne doit pas s'endormir.

227	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	P	A	N	T	A	L	O	N
2	E	T	O	I	L	E	R	A
3	S	O	U	R	I	A	N	T
4	E	M	E	S	E	■	I	U
5	L	I	N	O	■	G	E	R
6	E	S	T	■	C	A	R	A
7	T	E	■	A	R	T	E	L
8	T	■	E	G	E	E	■	I
9	R	O	M	A	N	A	I	S
10	E	C	U	R	E	U	S	E

Solution du n° 227

L'EXPRESS

DIRECTION

Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION

Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 88-61

ADMINISTRATION

Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 19-69
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

ABONNEMENTS (1 an) :

France et Communauté : 50 NF.
Etudiants, militaires : 40 NF.
Etranger : 60 NF. (Etudiants : 50 NF.)
Belgique : 1 an : 625 francs belges.
— 6 mois : 325 — —
Souscription chez M. Henry STEVENART
35, avenue Wolvendael - BRUXELLES
C.C.P. 7141-66 Bruxelles

VENTE AU NUMERO :

France et Afrique du Nord : 1.25 NF.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.
Cameroun, République Centre-africaine, République du Congo, Côte française des Somalis, République de Côte-d'Ivoire, République du Dahomey, République du Gabon, République de Guinée, République du Niger, République du Sénégal, République Soudanaise, République du Tchad, République du Togo, République Voltaïque, République islamique de Mauritanie : 93 NF.
Congo belge, Ethiopie, Etats-Unis, Canada, Mexique, Nigéria : 130 NF.
Angola, Cuba, Haïti, Panama, Tanganyika, Costa-Rica, Jamaïque, Guatemala, Ile Maurice : 152 NF.
Aden, Afghanistan, Ceylan, Golfe Persique, Inde, Pakistan : 162 NF.
Argentine, Bolivie, Brésil, Chili, Colombie, Venezuela, Uruguay : 172 NF.
(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 Paris)
(*L'abonnement donne droit aux services de Madame Express*)

Avec l'appareil POLYMICRO
Et le papier POLYCLAIR

Vos photocopies en quelques secondes

★ PRIX DU TIRAGE 21 x 27 : 0,25 NF
★ UN SEUL PAPIER - NEGATIF ARCHIVABLE
★ NOMBRE DE POSITIFS ILLIMITE
★ RESTITUTION DES DOCUMENTS MICROFILMES

Renseignements Documentation **POLYCLAIR** 52, rue de Ponthieu PARIS-8e - ELY. 89.81